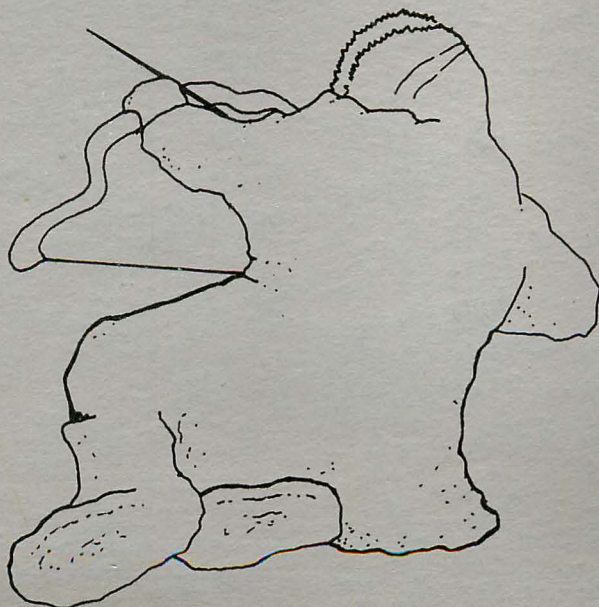
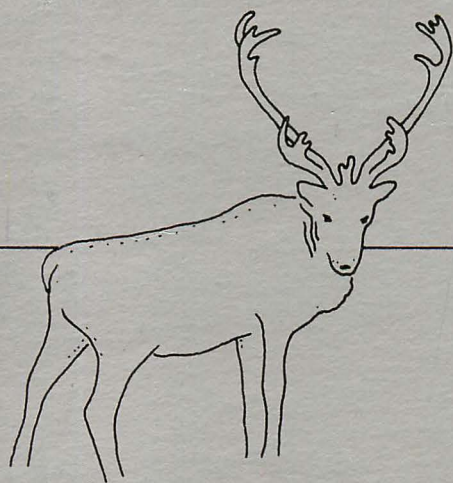


Images de la
**PRÉHISTOIRE
DU QUÉBEC**

Textes réunis sous la direction de Claude Chapdelaine



COMITE DE REDACTION:

à Montréal — Claude Chapdelaine, Daniel Chevrier, Pierre Dumais, Jean-François Moreau, Diane Morissette, François Raynauld, Josiane Valette.

à Québec — Hélène Bolduc, Jacques Desroches, Gérard Fortin, Jacques Frenette, Marie-France Labrecque, François Trudel.

REDACTEUR-COORDONNATEUR:

Marcelle Paré

SECRETARIAT:

Diane Morissette

GRAPHISME:

Michel Gagnon

IMPRESSION:

Journal Offset, Inc.,
Montréal

ORGANISMES QUI
SUBVENTIONNENT LA

REVUE:

Ministère des Affaires culturelles, Ministère des Richesses naturelles.

ABONNEMENT:

tarif régulier — \$10.00;
tarif étudiant: \$8.00; tarif
des institutions: \$15.00. La
revue Recherches Amérindiennes
au Québec est publiée quatre fois
par année.

CORRESPONDANCE:

4050, rue Berri, Montréal
H2L 2R1 (tél.: 849-9704)

ISSN: 0318-4137. La revue
Recherches Amérindiennes
au Québec est indexée dans
RADAR.

DEPOT LEGAL: Deuxième
trimestre 1978, Bibliothèque
Nationale du Québec.

*“Ce recueil de textes correspond au Volume VII
numéros 1-2, 1978, de la revue Recherches
Amérindiennes au Québec”*

Direction de ce numéro:
Claude Chapdelaine

Graphisme: Michel Gagnon

Couverture:
Jacques Chevrier (dessin)

Collaboration spéciale:

Marc Laberge
(Vidéanthrop Inc.)
Galerie UQAM
Daniel Chevrier
Pierre Dumais

Images de la
PRÉHISTOIRE
DU QUÉBEC

Textes réunis sous la direction de Claude Chapdelaine

Auteurs des textes

Barré, Georges: Responsable de la section Sauvetage, Direction d'Archéologie et d'Ethnologie, Ministère des Affaires Culturelles.

Benmouyal, José: Candidat au grade de Doctorat, département d'Anthropologie, Université Simon Fraser, Colombie Britannique.

Chapdelaine, Claude: Responsable du laboratoire de fouilles, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Chevrier, Daniel: Vice-président des Entreprises Archéotec Inc. (Centre de Recherche en Archéologie et en Géomorphologie).

Clermont, Norman: Professeur agrégé, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Crête, Serge-André: Professeur d'Anthropologie, Cégep Edouard-Montpetit, Longueuil.

Dumais, Pierre: Candidat au grade de Maîtrise, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Girouard, Laurent: Archéologue-consultant.

Laliberté, Marcel: Candidat au grade de Maîtrise, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Martijn, Charles: Responsable de la section Recherche, Direction d'Archéologie et d'Ethnologie, Ministère des Affaires Culturelles.

Plumet, Patrick: Coordonnateur de Tuvaaluk, laboratoire d'archéologie de l'UQAM.

Samson, Gilles: Centre d'Etudes Nordiques et département d'Anthropologie, Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	5
par Claude Chapdelaine	
1. Travailler en archéologie	7
par Norman Clermont	
2. Historique de la recherche archéologique au Québec	11
par Charles Martijn	
3. La Plaine Laurentienne	
Les premiers habitants	19
par Serge-André Crête	
Le Sylvicole Initial	31
par Norman Clermont	
Les Iroquoiens: premiers agriculteurs	43
par Georges Barré et Laurent Girouard	
4. La Gaspésie	55
par José Benmouyal	
5. Le Bas Saint-Laurent	63
par Pierre Dumais	
6. La Côte Nord du Saint-Laurent	75
par Daniel Chevrier	
7. La forêt boréale	87
par Marcel Laliberté	
8. Le Nouveau-Québec et le Labrador	99
par Patrick Plumet	
Le Nord-Est de la péninsule Québec-Labrador	111
par Gilles Samson	
Avenir de notre patrimoine archéologique	125
par Claude Chapdelaine	
Appendice	127
Glossaire	131
Bibliographie	135

PRÉSENTATION

“Soyons un peu plus sévères pour nous-mêmes, et plus indulgents pour les races que nous avons remplacées sur ce vaste continent. Elles pouvaient avoir des défauts, mais elles avaient en leur faveur le droit et la raison. Si nous n'avons pas su leur rendre justice pendant leur existence, rétablissons au moins aujourd'hui la vérité des faits pour rendre justice à leur mémoire.”

Napoléon Legendre (1884)

Ce livre est un premier contact, un essai de vulgarisation sur les longs millénaires de l'aventure amérindienne au Québec.

L'archéologie dans la Belle Province est très récente et n'a reçu une attention professionnelle intensive qu'à partir des années soixante. Il existe de plus en plus de spécialistes qualifiés qui travaillent sur notre territoire mais ils ne sont pas encore assez nombreux pour l'étudier et le comprendre dans toute sa complexité.

Notre présentation est basée sur un découpage arbitraire du Québec en plusieurs régions où des archéologues travaillent depuis un certain temps. Les zones d'études retenues dans cet ouvrage ne sont pas nécessairement des entités naturelles discontinues mais elles correspondent à des aires écologiques qualifiées par certaines originalités biogéographiques (géomorphologie, hydrologie, climatologie, flore, faune...).

Par cette forme de présentation de notre Préhistoire, nous voulons insister sur la variabilité des régions et, à ce niveau, ce sont des archéologies régionales que l'on doit concevoir comme étant interdépendantes: le Nouveau-Québec - Labrador, la Forêt Boréale, la Côte Nord, le Bas St-Laurent, la Gaspésie et la Plaine Laurentienne.

Dans ces divers efforts de synthèse, il peut parfois être difficile d'obtenir une image précise de tous les événements qui ont pu se dérouler dans telle ou telle région. Cette situation est liée

à l'état du développement général de nos connaissances. Ainsi, en ce qui concerne la Gaspésie, les recherches ont surtout été effectuées sur la côte nord et on pourrait intituler ce chapitre la côte nord gaspésienne.

Plusieurs entités géographiques comme l'Abitibi, la Beauce, l'Estrie, la Mauricie, l'Outaouais et le Saguenay - Lac St-Jean ne seront pas traitées individuellement mais discutées indirectement dans les aires déjà citées. Cette décision ne veut point atteindre à l'originalité de ces régions. Pour expliquer cette décision, soulignons que ces régions oubliées sont parfois caractérisées par des données qui ne permettent encore aucune synthèse ou qui sont surtout des résultats de reconnaissances nécessitant une attention plus systématique, plus approfondie.

Nous assistons depuis quelques années à une intensification de la recherche archéologique. Il en résulte une accumulation grandissante de données qui tardent à être publiées. Ce livre veut pallier en partie ce manque en offrant une synthèse provisoire à partir des toutes dernières informations disponibles. Il n'est pas simplement un résumé mais aussi une présentation de nouvelles réflexions. Cet ouvrage est donc tout autant un programme qu'un compte-rendu des recherches archéologiques faites au Québec.

Nous sommes conscients que ce texte risque d'être prématuré mais il importe que le public sache que les gens d'ici ont de longs antécédents et que ce patrimoine oublié peut nous servir à mieux comprendre le phénomène humain en nous révélant une aventure jusqu'à présent ignorée. Ces groupes qui ont domestiqué le Québec avant nous doivent entrer dans la mémoire collective et revivre quand on répète inlassablement notre devise: Je me souviens!

Puisse ce livre contribuer à nourrir la conscience que nous devons avoir de notre pays!

1 TRAVAILLER EN ARCHÉOLOGIE

Qu'est-ce qu'un archéologue?

Contrairement aux apparences, l'archéologue n'est ni un creuseur de trous professionnel, ni un collectionneur de pointes de flèches, de belles poteries ou de crânes d'ancêtres incertains. Il n'est ni un rapailleur de vieilles choses, ni nécessairement un amateur d'art, ni un individu qui aime particulièrement les voyages en avion.

Si vous pensez aussi que l'archéologue est avant tout un homme de terrain qui adore le plein air, les excursions dans la nature, le camping sous les étoiles et la mangeaille autour d'un feu de bois, détrompez-vous encore. Il y a des archéologues très compétents qui n'ont pratiquement jamais fouillé et d'autres qui n'aiment ni les millions d'insectes qui hantent certaines latitudes, ni le soleil brûlant des déserts, ni la nourriture en sachets, ni la puanteur des tentes après un séjour de trois mois, ni les problèmes logistiques de l'organisation d'une campagne de fouille.

L'archéologue est avant tout préoccupé par le devenir du phénomène humain, par la signification du changement évolutif, par la structure des populations disparues ou transformées, par les comportements quotidiens des groupes organisés, leurs déterminismes et leurs dynamismes. L'archéologue est donc d'abord un analyste de *situations* et ses fouilles deviennent avant tout des exercices de mise au jour et d'enregistrement d'indices qui permettront la reconstitution de ces situations.

Les choses qu'il exhume ne deviennent objets d'attention archéologique qu'à partir du moment où elles sont considérées non plus comme des objets, mais comme des ensembles de signes. Il ne retient donc de la matière que ce qui est message mais le langage des objets n'est pas toujours facile à interpréter et la plus grande partie de la formation et de la pratique en archéologie touchera cette enquête sur la nature et le sens des signes.

La fouille archéologique

Si les objets enfouis sont des signes pour l'archéologue, les sites archéologiques deviennent des archives inédites et fragiles. La fouille d'un site ne saurait donc se limiter à une simple collecte d'objets. Un tel ramassage correspondrait alors à l'action d'un linguiste qui découperait dans une vieille archive tous les mots pour les entasser pêle-mêle dans un sac en entretenant l'espoir de pouvoir reconstituer le sens du texte en laboratoire! Si les sites archéologiques sont de véritables archives comme les textes manuscrits anciens, les objets qui les composent ont un certain ordre et le relevé de cet ordre est aussi important que celui des objets. Cette importance du contexte explique toutes les précautions que prend l'archéologue sur le terrain.

Vu comme une immense couverture de livre, le site est d'abord enregistré sur un plan à petite échelle où ses contours sont fixés. La surface est alors quadrillée et chaque carré est bien identifié. L'arpentage terminé, la fouille peut

commencer. La page de garde (couche superficielle) est alors levée et chaque carré est examiné minutieusement, feuille par feuille. Chaque feuille portant des inscriptions (artéfacts) est alors relevée avec précision et chaque objet est localisé qu'il s'agisse d'un couteau de pierre, des cendres d'un vieux foyer, d'une sépulture, d'une trace de piquet, d'une machoire d'original ou des bases de murs défaits. De nombreuses photographies sont prises, les objets fragiles sont consolidés, les signes sont marqués et c'est ainsi qu'avec patience et responsabilité sont relevés pour la postérité les pans partiels de ce livre immense. Toutes ces précautions que vous remarquez sur un chantier archéologique ne sont intelligibles que dans la représentation d'un site comme un texte qu'il faut malheureusement détruire pour sauver mais qu'on ne peut détruire qu'avec l'assurance de pouvoir le reconstruire en laboratoire.

Or, il n'y a pas deux sites identiques car les endroits qui témoignent du passage de l'homme peuvent indiquer des activités fort variées qui ne sont jamais répétées exactement de la même façon. Il y a des ateliers, des lieux de dépeçage, des sites de pêche, des camps de base, des haltes, des jardins, des corridors de portage, des lieux cérémoniels, des terrains de sport, des magasins, des mines, etc. Tous ces espaces utilisés et aménagés par l'homme ne peuvent être identifiés qu'en relevant aussi bien les contextes que les objets et tous ces comportements ne peuvent être reconstitués qu'en prenant note des positions, des concentrations et des relations entre les divers signes.

La découverte d'archives inédites et fragiles sur des histoires qui n'ont jamais été racontées et qui sont mortes au souvenir des hommes actuels, doit donc être faite avec responsabilité. Cette responsabilité n'est cependant pas faite que de bonne volonté. Il faut aussi maîtriser des techniques spéciales, les apprendre correctement et profiter des expériences accumulées.

L'analyse du matériel

Quand le site archéologique a été fouillé convenablement, l'analyse en laboratoire se fait en manipulant simultanément les décalques des contextes relevés sur le terrain et les objets bien conservés et ramenés au centre d'analyse. Feuille par feuille, le texte est alors traduit en prose en faisant parler ces indications diverses.

Ce travail se dirige souvent dans plusieurs directions à la fois. En effet, le texte raconte non seulement une articulation de gestes mais aussi un moment d'histoire fixé dans un espace et dans un temps donnés. Or le site a aussi livré des indices qui peuvent parfois préciser ce moment et

divers spécialistes pourront analyser ces indices pour traduire leur message. L'analyse des sédiments, des pollens et des restes biologiques pourra nous dire si l'occupation qui nous retient a eu lieu en été ou en hiver, dans une phase sèche ou humide, dans un décor comparable ou non à l'actuel; l'étude des charbons pourra fixer un âge absolu; l'examen attentif des os humains pourra éventuellement nous fournir des renseignements sur les acteurs eux-mêmes, leur âge, leur sexe, leur état de santé et leur organisation démographique; des lectures moléculaires pourront parfois déterminer des sources de matière première ou des détails d'utilisation (nature des suies sur les vases ou dans les pipes par exemple) etc. Or ces diverses analyses ne sont généralement pas faites par l'archéologue mais par d'autres spécialistes: géologues, paléontologues, palynologues, biologistes...

Le travail de l'archéologue appelle donc la concertation et une partie de sa tâche sera d'intégrer ces divers renseignements mais le premier objectif de son travail en laboratoire sera de reconnaître les divers comportements des occupants.

Les objets exhumés ont été *faits, utilisés et abandonnés* et ces trois attributs désignent des ensembles de comportements qui nous renseigneront sur la culture du groupe.

La fabrication des objets implique des intentions qui se trouvaient dans l'esprit des gens et des techniques qui appartenaient au bagage culturel de la société; l'utilisation révèle des formes de relation et l'abandon cache aussi des motivations complexes. Les sépultures permettent de préciser des rituels et les schèmes d'établissement, en montrant des façons d'organiser l'espace domestique (à l'intérieur des habitations), l'espace social (nombre et disposition des unités de résidence) et l'espace d'exploitation, apprennent aussi à l'archéologue des éléments importants sur l'organisation sociale et le système d'adaptation du groupe.

Parce que l'homme ne laisse pas à un même endroit tous les indices de ses comportements, un seul site est insuffisant pour reconstituer complètement la culture d'une communauté. L'archéologue doit alors espérer trouver plusieurs sites contemporains, ordonnables comme autant de feuillets dispersés et à partir desquels il pourra compléter son image du passé.

Agissant comme un détective, son travail en laboratoire ne peut se limiter à colliger et à présenter les indices recueillis sur les lieux d'activités. Il doit aussi reconstituer des scènes et recréer la vie. Encore une fois, la bonne volonté n'est pas suffisante et il doit pouvoir profiter des astuces et des techniques de tous ceux qui, depuis plus d'un siècle, ont multiplié les moyens de traduction.

Devenir archéologue

Devenir archéologue c'est d'abord prendre conscience d'un héritage culturel important, vouloir le respecter, développer un sens aigu de curiosité mais aussi de responsabilité envers ces archives fragiles et apprendre à les exhumer correctement, à les traduire convenablement.

L'archéologie est une discipline à plusieurs facettes mais elle est avant tout une étude des sociétés dans leur devenir historique. L'archéologue doit donc développer sa conscience de la réalité sociale et du déroulement de l'histoire.

En Amérique du Nord, l'anthropologie devient l'enveloppe de l'archéologie et c'est au sein des départements d'anthropologie que l'archéologue acquiert, le plus souvent, ses connaissances sur la société. Il étudiera les organisations politiques et économiques, les adaptations écologiques, les grands systèmes de participation sociale, les réseaux de parenté, la vie religieuse, en somme toute la complexité des relations qui définissent le tissu social. Sans cette préoccupation constante, l'archéologue risquerait d'être un simple collectionneur d'objets. Mais si les sociétés constituent son premier objet d'attention, il est aussi préoccupé par le devenir historique c'est-à-dire par l'ensemble des déterminismes du changement, par les formes de réaction aux stress qui l'induisent, par la nature de la variabilité qui ne cesse de s'épanouir tout au long de l'homínisation.

Il ne se contente pas seulement d'exhumer, de décrire et de reconstituer des groupes ou des comportements morts au souvenir des contemporains mais il veut aussi les expliquer, les suivre dans leurs transformations: en rendre compte.

L'explication des phénomènes relève de la science et celui qui veut devenir archéologue doit donc s'initier aussi aux principes et aux méthodes de l'analyse scientifique. Il doit donc acquérir l'incertitude et l'insatisfaction nécessaires à l'enquête scientifique.

Alors qu'un très grand nombre de disciplines s'occupent activement de la nappe humaine actuelle, l'archéologie est une des rares disciplines à partager la responsabilité de faire connaître à l'humanité ces milliers de siècles qui ont précédé et préparé la situation actuelle. Il doit alors devenir un homme-orchestre pour étudier en même temps l'économie, la politique, la démographie, l'organisation sociale, l'art et la religion de ces humanités aïeulles. L'archéologue doit donc être un curieux insatiable. Il doit lire beaucoup et ne jamais cesser d'apprendre. Ca ne prend pas 3-4 ou 7 ans à devenir archéologue et un bon archéologue est peut-être celui qui se sent

encore mauvais et novice après 10, 20 ou 30 ans de pratique.

Les domaines de l'archéologie

Classiquement, on reconnaît deux grands champs d'enquête archéologique mais cette division est arbitraire car le travail fondamental de l'archéologue n'est pas altéré d'une part à l'autre.

Le champ le plus vaste est sans doute celui de la préhistoire. L'homme actuel est un résultat. Il n'a pas été créé comme il nous apparaît mais il appartient à la nature et est un produit de sa transformation au même titre que le castor, l'aigle royal ou le chimpanzé. Si l'on accepte que la terre a 5 milliards d'années, on doit dire que pendant 98% de ce temps, il n'y eut aucun mammifère ni aucun oiseau sur notre planète. Or l'homme est un mammifère et il n'est apparu que progressivement dans la spectaculaire diversification de cette classe animale. En fait la lignée qui devait se poursuivre jusqu'à nous ne commence à s'individualiser qu'il y a environ 12 millions d'années mais pendant 11,995,000 ans les membres de cette lignée n'ont rien écrit sur eux-mêmes et c'est à l'archéologue de faire revivre ces humanités différentes qui se sont déroulées sur le tapis du temps, en conquérant peu à peu l'espace et la matière. Plusieurs attributs caractéristiques de l'humanité comme l'invention des outils, la fabrication du feu, la couture des vêtements, la construction d'habitations, la famille, la chefferie, l'art et la religion sont apparus et se sont développés durant ces longs millénaires non enregistrés par la mémoire.

C'est durant ce passé encore peu connu que les hommes se sont diversifiés biologiquement, qu'ils ont conquis l'Eurasie et les latitudes septentrionales avant de pénétrer au Nouveau-Monde et d'y créer toute la variabilité rencontrée lors du contact.

C'est à la résurrection de cette préhistoire que se voue une partie importante des archéologues.

Le second champ de l'enquête archéologique n'a pas cette vertigineuse dimension chronologique et se limite à la période récente des derniers millénaires. Souvent épaulée par des textes plus ou moins détaillés, souvent favorisée par une conservation exceptionnelle des vestiges, l'archéologie historique n'en constitue pas moins une trop vaste aire d'enquête car, en se multipliant, les hommes ont laissé partout des traces innombrables de leur passage qui n'ont pas été enregistrées. Moins isolé, l'archéologue des temps modernes ou des antiquités récentes s'efforce, comme celui qui osculte les strates plus anciennes, de faire revivre les morts, de faire parler les objets et les contextes pour augmen-

ter l'épaisseur de notre conscience du phénomène humain.

Travailler en archéologie

Se consacrer à l'archéologie c'est s'engager dans une voie de recherches patientes, minutieuses, longues et parfois pénibles mais combien passionnantes! Contrairement à ce qu'on pense souvent et à ce que laisse soupçonner une archéologie naissante occupée à se créer des assises solides, l'archéologue n'est pas un spécialiste de sciences "pures". Ses analyses n'ont pas de publicistes aussi spectaculaires que les médecins, les ingénieurs ou les économistes qui font valoir les recherches fondamentales en ces domaines, mais elles n'en sont pas moins destinées au public.

Les archéologues offrent à la conscience un produit de consommation différent de l'aspirine, du béton armé ou du moteur hors-bord, ils offrent une nouvelle dimension à l'espèce humaine. Après les savants qui ont révélé l'infiniment grand en plaçant l'espace stellaire à la portée de lunettes télescopiques, après ceux qui lui ont présenté l'infiniment petit sous les verres du microscope et ceux qui lui ont montré l'infiniment complexe, il a, avec le paléontologiste et le géologue, révélé l'infiniment vieux et les racines mêmes de notre individualité.

Il montre l'homme qui se fait et les événements qui ont contribué à créer son originalité évolutive. Il fait revivre des ancêtres qui n'étaient ni primitifs, ni barbares. "Le barbare, disait Lévi-Straus, est d'abord celui qui croit en la barbarie".

Travailler en archéologie c'est donc avant tout participer à une meilleure compréhension du phénomène humain.

2 HISTORIQUE DE LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE AU QUÉBEC

Introduction

Au cours de la dernière décennie, l'archéologie préhistorique québécoise a opéré une transformation rapide et, en plusieurs points, remarquable. Le nombre d'archéologues professionnels s'est élevé régulièrement; les fonds alloués à la recherche ont aussi augmenté de façon significative; les programmes universitaires de formation sont plus nombreux; le champ des activités de recherche s'est élargi pour atteindre pratiquement toutes les parties du pays; d'importantes innovations ont été adoptées dans la théorie, la méthodologie et les techniques de recherche sur le terrain; la qualité des rapports s'est améliorée sensiblement. Cependant, ces nouveaux développements ont aussi entraîné des problèmes administratifs reliés à une planification adéquate, aux prévisions pour de nouveaux emplois, à la conservation du patrimoine archéologique et à des projets de mise en valeur appropriés. De nombreux aspects cruciaux et de nombreuses implications de cette nouvelle époque de l'archéologie québécoise n'ont pas été compris par le grand public, les médias de communication ou les autorités gouvernementales. Même la jeune génération d'archéologues, à cause de la rapidité des récents événements, n'est pas toujours parfaitement au courant de comment et pourquoi on est arrivé à la présente situation. Ce serait donc utile d'effectuer une rétrospective des événements passés pour mieux comprendre les changements qui se sont produits. Ainsi, nous serions

capables de percevoir plus clairement la signification des directions vers lesquelles l'archéologie québécoise évolue non seulement du point de vue intellectuel mais aussi en ce qui concerne les problèmes pratiques auxquels nous avons à faire face.

L'étude du passé préhistorique du Québec a mis plus d'un siècle pour devenir la discipline professionnelle volant de ses propres ailes telle qu'elle est aujourd'hui. Si la gestation fut lente, on peut l'attribuer à diverses raisons. Contrairement au nombreux sites de villages anciens et d'ossuaires trouvés en Ontario, ou aux grands tumulus situés dans les vallées des rivières Ohio et Mississipi aux Etats-Unis, ou aux cités, forteresses ou pyramides impressionnantes de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud, le Québec manquait de cette sorte de monuments ou de vestiges préhistoriques qui auraient pu facilement attirer l'attention et toucher l'imagination du public. Il ne faut pas oublier non plus que ce patrimoine préhistorique est avant tout un patrimoine culturel amérindien. Ce facteur a fort bien pu être la cause de son ignorance de la part d'une population francophone qui, obligée par les circonstances d'engager une bataille pour la survie de sa propre culture, après 1760, resta longtemps préoccupée par le développement de sa propre image historique. Dans cette disposition d'esprit, la population avait tendance à regarder les autochtones tout juste comme une partie composante, souvent hostile, de l'environnement naturel. Comme la flore, la faune, les montagnes et les rivières, ils constituaient un élément à domestiquer ou à déraciner selon les besoins du "progrès" ou de la "civilisation". Leur passé était sans impor-

tance pour les colons européens et leurs descendants.

Des opinions et des intérêts

Initialement, des explorateurs comme Jacques Cartier et Samuel de Champlain, des chroniqueurs comme André Thévet et Marc Lescarbot, ainsi que des missionnaires comme Gabriel Sagard-Théodat, Paul Lejeune, Jean de Bréboeuf, Chrestien LeClerc et, plus tard, Joseph Lafitau contribuèrent tous à la description ethnographique et à la connaissance des cultures amérindiennes du Québec. Au mieux, cependant, les notes de ces anciens écrivains ne contiennent pas plus que quelques spéculations fortuites sur les origines et la préhistoire de la population aborigène. De cette façon, Lescarbot émit l'opinion que le Nouveau Monde avait été peuplé par les Canaanites de la Bible après leur expulsion de Palestine par les Israélites!...

On remarque davantage d'intérêt dans le cas bien spécifique de la mystérieuse disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent vers la fin du 16ième siècle, entre la dernière expédition de Jacques Cartier et le premier voyage de Champlain. Nicolas Perrot, Lescarbot, le prêtre récollet Denis Jamet et les Relations des Jésuites rapportent tous que, selon la tradition, les Iroquois habitaient auparavant la région entre Québec et Montréal. Champlain signale des terrains défrichés le long du fleuve où les Indiens auraient jadis cultivé du maïs. Sagard, quant à lui, mentionne les

ruines d'un fort Iroquois à Québec, peut-être Stadacona. Cet intérêt pour l'archéologie iroquoise devait rester un thème prédominant jusqu'au cours du 20ième siècle.

La plus ancienne référence que l'on ait retrouvé quant à de véritables spécimens archéologiques au Québec semble être celle du marchand Charles Aubert de la Chesnaye qui écrivit en 1696:

"Lors de sa prospérité, quant les François sont arrivez en ce pais les veritables Algonquins possedoient les terres depuis Tadoussac jusqu'à Québec; et j'ay toujours pensé qu'ils estoient sortis de Saguenay. C'estoit une tradition qu'ils avoient chassé les Iroquois du dit lieu de Québec et des environs ou estoient autrefois leur demeure. L'on nous monroit leurs bourgades et leurs villages couverts de bois; et à présent que les terres sont en valeur par le défrichement les laboureurs y trouvent des outils, haches et couteaux de leur ancienne façon"

Au moins une des découvertes faites durant cette période, soit une cachette d'outils ou, peut-être, des objets funéraires associés à une inhumation, est encore conservée au musée des Soeurs Ursulines de Trois-Rivières. Les objets semblent être de la période archaïque tardive, datant donc de quatre ou cinq mille ans, et ils incluent plusieurs pointes de projectiles magnifiques en pierre taillée et en schiste poli. Ces artefacts furent donnés à la communauté du Collège Marie de l'Incarnation par le gouverneur d'alors à Trois-Rivières, Sigismond Hertel, Sieur de Cournoyer. Certaines pièces portent son nom ainsi que l'inscription suivante: *"Trouvés en creusant la terre à Bécancour en 1700"*. Il s'agit là, probablement, de la plus ancienne collection archéologique canadienne existante.

Nous devrions aussi faire mention d'un document fascinant, une carte du *"Domaine du Roy en Canada"*, dessinée en 1731 par un missionnaire jésuite, Pierre Laure, comme cadeau d'anniversaire pour le Dauphin de France. Le Père Laure y localise une caverne ou *"Antre de Marbre"* dans la région des lacs Mistassini-Albanel qu'il décrit comme un endroit où les shamans indiens se réunissaient à l'occasion pour consulter les esprits. Ils s'y référaient comme à la Maison du Grand Manitou. Sur une autre partie de cette carte, à côté d'un lac situé entre les rivières Manicouagan et Aux Outardes, il y a une note: *"on voit sur les rochers de ce lac différentes figures peintes au naturel et ineffaçables"*, qui, si cet endroit est jamais identifié et des vérifications faites, serait la plus ancienne référence connue à l'art rupestre amérindien au Canada.

Après cela, pendant plus d'un siècle, on n'a rien rapporté de plus sur des découvertes préhistoriques faites au Québec. L'abbé Charles Brousseau



Charles Aubert de la Chesnaye, 1632 - 1702.
Archives Nationales du Québec.



Couteau préhistorique de la collection des Ursulines à Trois-Rivières, Don de Sigismond Hertel, Seigneur de Cournoyer en 1700.

Musée d'Archéologie à Trois-Rivières.

de Bourbourg, qui devint plus tard un spécialiste reconnu des antiquités mexicaines, enseignait l'histoire de l'église au séminaire de Québec à la fin des années 1840; il ne semble cependant pas avoir entrepris de recherches préhistoriques au Québec avant de retourner en France. Assez ironiquement, le premier archéologue amateur québécois connu, Joseph-Charles Taché, professeur à l'Université Laval, a apparemment limité ses activités à l'Ontario où il a fouillé seize osuaires hurons au cours des années 1850 sans laisser, malheureusement, de rapport des résultats publiés.

Au cours de ces mêmes décades, il se produisit un changement qui, on le conçoit fort bien, fit peu pour stimuler un intérêt fervent dans la préhistoire locale. La survie culturelle, la préservation de la religion, de la langue, des lois et des coutumes du Canada français furent menacées par la politique britannique d'assimilation et d'anglicisation. Piqués au vif par les préjugés de Lord Durham au sujet des "French Canadians" en tant que peuple sans histoire ou littérature, des historiens québécois tels que François-Xavier Garneau, J.-B. A. Ferland et Henri-

Raymond Casgrain commencèrent à formuler une nouvelle image de soi pour leurs compatriotes en façonnant des récits historiques fortement nationalistes louant les vertus et les réalisations du régime français. Inévitablement, exalter l'héroïsme des premiers colons ne pouvait se faire qu'aux dépens de leurs adversaires indigènes. Ce faisant, ces historiens propageaient une perception de plus en plus négative de la population amérindienne, créant le stéréotype du "sauvage" cruel, païen et dégénéré faisant sans cesse une guerre perfide aux colons, torturant et tuant ses prisonniers impuissants.

Ce n'est donc pas surprenant que l'intérêt pour le passé, en tout cas ce qui touche à l'archéologie, ait été d'abord tourné vers la période de la colonisation française. Ainsi, le Dr Narcisse-Eutrope Dionne était nommé professeur d'archéologie à l'université Laval le 14 juin 1907 en reconnaissance de sa contribution dans ce domaine. De fait, les érudits québécois ont virtuellement négligé l'étude des Indiens et Inuit jusqu'au cours du 20^{ième} siècle.

On peut citer à cet égard un extrait de la préface de l'écrivain Alphonse Gagnon dans son livre *Etudes archéologiques et Variétés*, un recueil d'articles sur des sujets aussi divers que les "Mound Builders", la civilisation Toltec, les Vikings, etc, ... qui parut en 1894. L'auteur y affirmait que:

"ce que je me propose en publiant ce volume est avant tout, d'être utile à mon pays, en aidant à vulgariser la connaissance de certaines études et découvertes archéologiques actuelles, et d'éveiller, si possible, parmi mes compatriotes, le désir de donner plus d'attention à ces questions, dont se préoccupent les hommes de progrès de presque tous les pays. Des amis, bien intentionnés sans doute, mais peu au fait de l'importance et du développement extraordinaire que l'archéologie préhistorique a pris depuis des dernières années, m'ont quelquefois insinué que ces sortes d'études n'étaient que de peu ou d'aucune utilité. A cela, je dirai d'abord que l'étude de l'antiquité a toujours présenté à mon esprit un attrait particulier, et, en second lieu, qu'il serait peu glorieux pour nous de nous tenir à l'écart, comme si le mouvement scientifique contemporain pouvait nous laisser indifférents".

Les pionniers-amateurs en archéologie

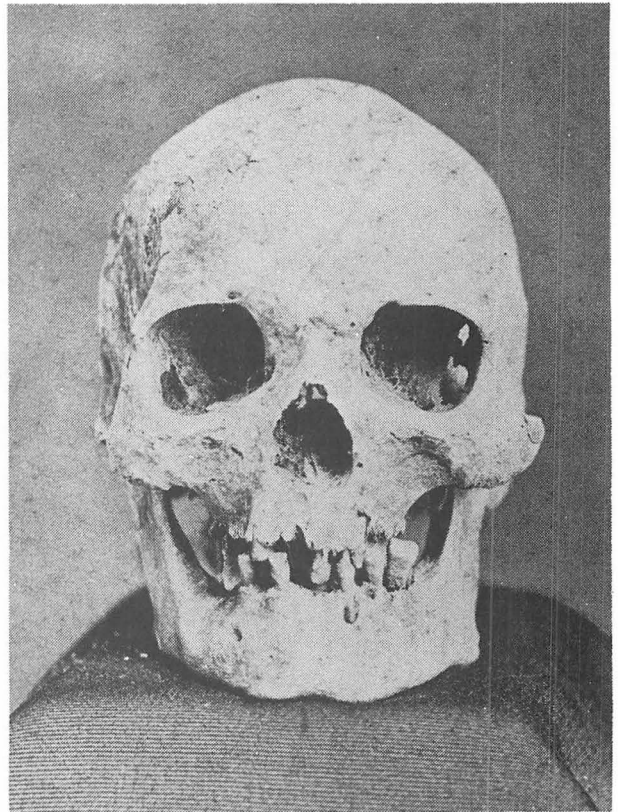
La première étude de matériel préhistorique au Québec fut l'oeuvre d'un géologue éminent, Sir John William Dawson, directeur de l'Univer-



Sir John William Dawson, vers 1859-60.
Archives Notman, Musée McCord, Montréal.

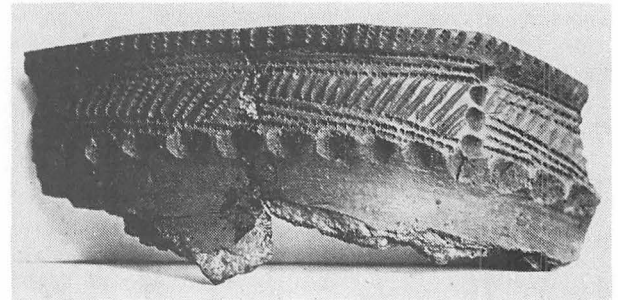
sité McGill de 1855 à 1893. Sa première publication sur le sujet parut en 1859; il s'agissait d'une description d'un vase iroquoien du musée de la Société d'histoire naturelle de Montréal qui avait été trouvé dans le comté de Pontiac. L'année suivante, un groupe d'ouvriers découvrit de grandes quantités de céramique, de pipes, d'ossements d'animaux, de haches en pierre, quelques fragments de fer et de cuivre de facture européenne ainsi qu'un certain nombre de squelettes dans un endroit situé au sud-ouest du campus McGill actuel. Aidé par quelques-uns de ses amis, Dawson recueillit la plus grande partie de ce matériel et publia plusieurs rapports, à la fois en anglais et en français, sur ces vestiges qu'il croyait être ceux d'Hochelaga. Dawson n'entreprit pas d'autres recherches archéologiques après cela bien qu'il resta en contact par la suite, pendant de nombreuses années, avec des archéologues ailleurs au Canada, aux Etats-Unis, et en Angleterre par correspondance ou en les recevant comme visiteurs.

L'oeuvre de Dawson ne fut pas poursuivie par ses contemporains immédiats si ce n'est par l'intérêt décousu, surtout lié à un goût des antiquités, de quelques historiens régionaux et de quelques membres de la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal, fondée en 1862. A l'occasion, il y eut de brèves annonces de la découverte d'artefacts ou de sépultures par des naturalistes tels que les abbés F. Bourgeault, V. Huard et L. Provencher dans le *Naturaliste Canadien* en 1887, mais il ne semble pas qu'on y ait répondu par un intérêt durable. De telles découvertes furent surtout traitées comme des curiosités puisqu'aucun essai n'avait encore été fait pour construire un cadre d'événements pré-



Crâne et poterie iroquoienne du site Dawson (campus McGill), photos de Alexander Henderson vers 1874-76. Ces photographies sont les premières connues sur un sujet touchant la Préhistoire.

Archives Notman, Musée McCord, Montréal.



historiques à l'intérieur duquel on aurait pu les situer. L'historien E.H. Lebaron exprima en 1874 ce qui devait être la croyance commune de ce temps-là, soit que "l'origine de la race qui a la première traversé ce pays doit toujours rester un mystère".

En aparté, puisque cela traite spécifiquement d'archéologie historique, nous attirons l'attention sur un remarquable rapport écrit en 1879 par Narcisse Faucher de Saint-Maurice, qui, après avoir été militaire, poursuivit une carrière variée comme journaliste, homme de lettres et fonctionnaire. Sous le titre "RELATION DE CE QUI S'EST PASSE LORS DES FOUILLES FAITES PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DANS UNE PARTIE DES FONDATIONS DU COLLEGE DES JESUITES DE QUEBEC...",

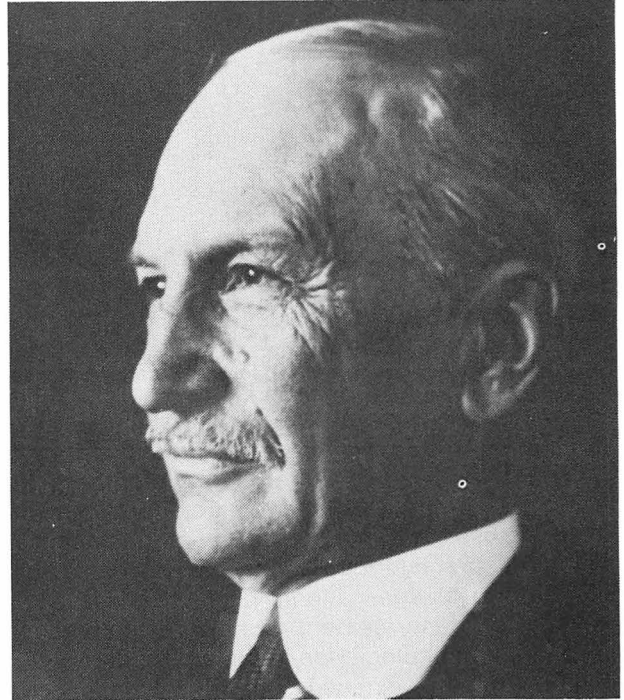
le document se trouve être non seulement un modèle d'observation précise et de description détaillée mais contient aussi une série de recommandations regardant la protection des vestiges archéologiques, une anticipation à plusieurs articles promulgués dans la Loi des Biens culturels de 1972!



Narcisse Faucher de Saint-Maurice, 1844 - 1897.
Archives Nationales du Québec.

Au tournant du siècle, un autre archéologue amateur, William Douw Lighthall, commença à prendre activement intérêt aux vestiges préhistoriques de la région de Montréal. Avocat, par sa profession, il poursuivit sa carrière dans les affaires municipales. Alors qu'il était étudiant à l'Université McGill, il avait connu Dawson et était familier avec ses écrits aussi bien qu'avec les collections qui avaient été déposées au musée Redpath. Il rassembla des détails complémentaires sur le site en contactant méthodiquement d'anciens résidents de l'endroit qui y avaient eux-mêmes recueilli des artefacts auparavant. Lighthall fouilla aussi un certain nombre de sépultures préhistoriques à Westmount et eu une correspondance suivie sur des sujets archéologiques avec certains collègues américains et canadiens. La plupart de ses publications parurent dans les procès-verbaux de la Société royale du Canada dont il était membre. Sa véritable passion était la préhistoire des Iroquois mais, avant tout, il synthétisait des données ethnohistoriques et archéologiques déjà publiées et il ne s'engagea jamais dans des projets de fouilles extensives. En 1929, il compléta une grande oeuvre intitulée "PREHISTORIC MONTREAL". Cela constituait la première monographie relative à la préhistoire du Québec. Il y résume ce qui était alors connu en préhistoire

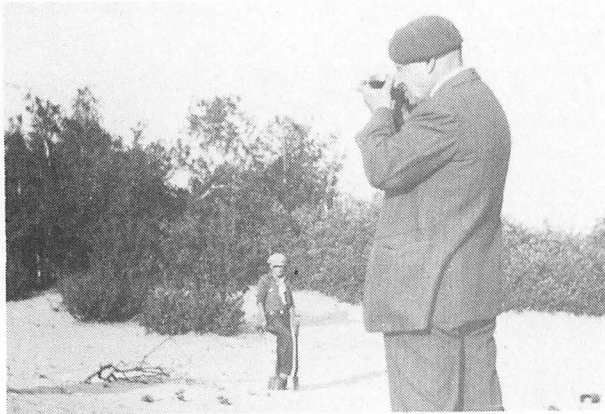
iroquoise et présente ses propres théories sur l'origine de ces peuplades. L'arrivée de la Dépression empêcha sa publication et il n'obtint jamais la reconnaissance qu'il aurait sans doute gagnée autrement.



William Douw Lighthall, 1857 - 1954.

Un autre archéologue amateur éminent de cette époque est l'architecte montréalais Aristide Beaugrand-Champagne. Ami de Lighthall, il était comme lui profondément intéressé par les Iroquois. Tous deux étaient membres de la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal et ils comptaient parmi leurs associés des antiquaires, des écrivains et des historiens tels que Alfred Sandham, R.W. McLachlan, Victor Morin, E.-Z. Massicotte et Louis-A. Renaud. Personne d'une considérable érudition, Beaugrand-Champagne composa une variété d'articles sur les Iroquois, de nature anthropologique aussi bien qu'archéologique, qui allaient à l'encontre de l'image pernicieuse du "sauvage", alors bien ancrée, qui avait été enseignée à toute une génération de Québécois. Beaugrand-Champagne étudia plusieurs sites de sépultures à Montréal, spécialement à Outremont et il participa aussi à la découverte du site de Lanoraie dont il fit une carte en 1932. La publicité faite par des journaux attira malheureusement sur le site une quantité de curieux qui y firent d'amples dommages par des fouilles sauvages. Marius Barbeau, l'anthropologue connu, allait plus tard se plaindre de cet épisode comme d'un exemple de gaspillage d'un héritage culturel de valeur par une action inconsciente. Et personne ne fut plus désappointé que le découvreur du site,

William John Wintemberg, qui avait prévu d'entreprendre des fouilles systématiques à cet endroit.



Aristide Beaugrand-Champagne établissant la carte archéologique du site de Lanoraie en 1932.
Photo prêtée par Mme Sybil Lighthall.

Durant les années 20 et 30, Wintemberg fut le premier archéologue à voyager beaucoup au Québec, essayant méthodiquement de localiser des sites préhistoriques. Associé pendant trois décades au Musée national de l'Homme à Ottawa, il est généralement considéré comme le père de l'archéologie canadienne moderne. En plus de travaux extensifs sur le terrain en Ontario, il a exploré toute la vallée du Saint-Laurent et même la Côte Nord, découvrant des sites tels que Lanoraie, Batiscan, Tadoussac, Mingan, Kegashka et Brador, pour n'en nommer que quelques-uns. A part ses propres reconnaissances et ses propres fouilles, il collecta aussi des informations complémentaires d'autres personnes en s'engageant dans un volumineux échange de lettres. Ces notes de terrain et cette correspondance ont été d'un apport inestimable dans le travail de constitution d'un premier inventaire des sites préhistoriques du Québec. Même s'il souffrait d'une mauvaise santé chronique, Wintemberg était infatigable. Les



William John Wintemberg, 1876 - 1941.
Musées nationaux du Canada.

missions de recherche le menèrent dans beaucoup d'autres régions de l'est du Canada comme au Labrador, à Terre-Neuve, au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Ecosse et à l'Île du Prince Edouard. Il s'est même arrangé pour rassembler des données archéologiques de divers informateurs sur les Îles de la Madeleine!

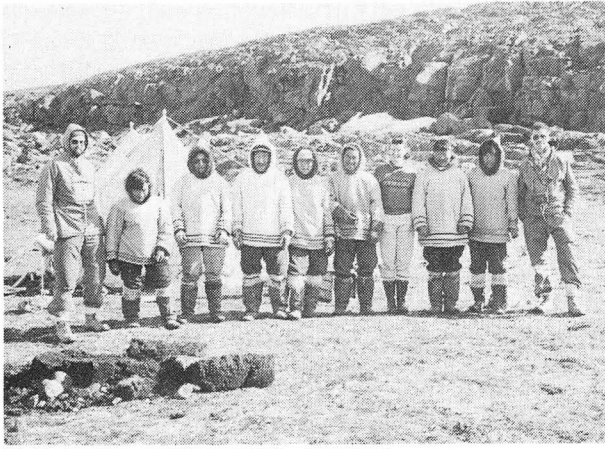
Wintemberg fut le premier archéologue à donner au Québec une idée de l'étendue et de la variété de ses ressources préhistoriques et, ce faisant, il aida à créer un climat favorable pour l'émergence graduelle des études archéologiques au Québec en tant que carrière scientifique plutôt que comme vocation d'antiquaire.

Elargissement des horizons et des perspectives

La plupart des recherches archéologiques entreprises au Québec durant les années quarante et cinquante le furent par le Musée de l'Homme à Ottawa et par des institutions étrangères. Cela représentait une nette amélioration, en ce sens que des archéologues et des anthropologues professionnels commencèrent divers projets de recherche, ayant alors en tête de résoudre quelques problèmes spécifiques concernant l'origine des Indiens et des Inuit, la diffusion de traits culturels, le changement culturel, la chronologie, les modèles d'adaptation à l'environnement, etc. Et le tout, dans un effort conscient de reconstruction du passé, par opposition au simple ramassage d'objets anciens et curieux. L'augmentation de cet effort scientifique durant quelques décades avait pour effet d'ouvrir de plus vastes horizons à l'archéologie du Québec, permettant d'en distinguer les grandes lignes dans le contexte plus large des développements culturels préhistoriques connus ailleurs au Canada et aux États-Unis.

Pendant cette même période, l'archéologie des Inuit du Nouveau-Québec commença enfin à être prise en considération, le Musée de l'Homme jouant le rôle principal. Ces efforts reçurent un appui sérieux de l'éminent naturaliste québécois, Jacques Rousseau, pendant qu'il occupait le poste de directeur de cette institution. Il continua plus tard à encourager les recherches dans le Nord alors qu'il était associé au Centre d'études nordiques de l'Université Laval. L'actuel directeur du Musée national, le Dr. William E. Taylor Jr., a lui-même passé plusieurs saisons à fouiller dans l'Ungava des sites esquimaux Dorset et Pré-Dorset.

Plus au Sud, Edward S. Rogers, maintenant conservateur du département d'ethnologie au Musée royal de l'Ontario, à Toronto, a réalisé avec des collaborateurs une série de reconnais-



Expédition archéologique du Musée National de L'Homme (Ottawa), septembre 1958, à Eteevianee, Ungava. De gauche à droite: William E. Taylor Jr., Keeatina, Mungiok, Arnitook, Amamuk, Ohituk, Mme Joan Taylor, Tyara, Audlallo et Charles A. Martijn.

sances épiques, en canoë, à travers de vastes régions du centre du Québec, dont la région des lacs Mistassini-Albanel. Les découvertes révélèrent que le matériel préhistorique de l'intérieur du Québec était très différent de celui trouvé dans d'autres régions puisqu'il représente une adaptation à l'environnement de la forêt boréale, en contraste avec celui de la forêt de bois franc de la vallée du Saint-Laurent avec sa faune terrestre plus diversifiée et plus dense, ou celui de la zone maritime de la Côte Nord avec ses ressources marines abondantes.

On ne peut guère parler d'une véritable contribution de savants québécois durant ces deux décades. Il s'agissait seulement de notes, en passant, sur ce sujet qui tendait à rester inséparable des thèmes principaux des traités d'histoire d'écrivains tels que Mgr. René Bélanger, Edmond Bruet et Mgr. Victor Tremblay. On serait cependant mal à propos de ne pas mentionner le nom de Philippe Panneton, écrivain distingué, physicien et diplomate. Il poursuivait activement un grand éventail d'intérêts intellectuels en étant, parmi d'autres choses, un membre de l'"American Anthropological Association". Panneton, qui écrivait sous le pseudonyme de Ringuet, était très cultivé dans le domaine des antiquités du Nouveau monde et un de ses livres les plus connus paru en 1943 sous le titre UN MONDE ETAIT LEUR EMPIRE, est une revue largement esquissée de la préhistoire américaine écrite pour le grand public. Bien qu'il ne traite pas, sauf indirectement, du passé du Québec, ce volume fut l'un des premiers de ce genre à être publié au Canada et doit toujours être considéré comme une réalisation inhabituelle pour cette époque.

Dans les années 50, McGill devint la première université du Québec à avoir dans son personnel enseignant un archéologue-géographe,

Gordon Lowther, qui portait de l'intérêt à la préhistoire locale. Il publia en 1955 le premier résumé de travaux archéologiques exécutés au Québec, dirigea les études de plusieurs étudiants — parmi eux, l'auteur de ces lignes — en préhistoire nord-américaine et il réalisa des fouilles à petite échelle sur des sites tels que Tadoussac et Pointe-à-Crapaud. Il servit aussi de conseiller à un groupe d'amateurs formé en 1954, l'"Archaeological Association of Quebec", qui entreprit diverses fouilles et des projets de reconnaissance dans le sud-ouest du Québec. Aucun rapport n'en a jamais été publié et l'association se démantela en 1962.

Plusieurs sociétés régionales composées d'amateurs francophones naquirent aussi à cette époque. Les premières d'entre elles furent fondées en 1959 à Québec par Albert Gérin-Lajoie et Michel Gaumond, et à Sherbrooke par l'abbé René Lévesque. Elles émanèrent spontanément de l'existence d'un vide que, ni le monde académique, ni le gouvernement, n'avaient cherché à combler.

Un siècle était passé depuis la publication initiale d'un article de Dawson sur la préhistoire du Québec en 1859. Au cours de cette période, aucune continuité dans l'étude du sujet n'avait été établie au niveau local par l'implantation de cours universitaires ou par l'organisation de projets de recherche patronnés par des institutions savantes, des musées ou le gouvernement. L'intérêt pour le sujet montait et descendait selon les penchants d'individus qui n'avaient reçu aucune formation spécifique dans le domaine mais y étaient attirés par la vocation. Contrairement à des personnes telles que Wintemberg ou Rogers, qui étaient associées à des institutions extérieures, leurs activités étaient réduites à des lieux relativement restreints. Ainsi, l'ethnologue Frank G. Speck, qui avait déjà attiré l'attention en 1916 sur l'importance du site de Tadoussac, pouvait dire du Québec en 1951 que "*aucune région d'une telle taille sur le continent avait été moins explorée*" en ce qui concerne les vestiges préhistoriques. Et même, aussi tard qu'en 1964, James B. Griffin, un préhistorien américain bien connu, écrivait sur une carte illustrant une de ses oeuvres que la plus grande partie du Québec ne possédait aucune "*known culture*".

Cependant, si l'archéologie québécoise fit peu de progrès pendant tout un siècle, au cours de la décade suivante, les années 60, un certain nombre d'événements s'unirent pour conduire à sa transformation décisive en une discipline professionnelle jeune et vigoureuse.

Epilogue

Si l'on regarde en arrière, les années 60 peuvent maintenant être vues essentiellement comme une période de transition dynamique pour la recherche préhistorique au Québec. Pendant les premières années, les sociétés régionales d'amateurs proliférèrent, de nouvelles sociétés se créant en des endroits tels que Trois-Rivières, Chicoutimi, Rivière-du-Loup, l'Abitibi, la Gaspésie et la Côte Nord. Certaines d'entre elles jouèrent un rôle utile en sensibilisant la population à la recherche archéologique. Dans ces régions où aucun préhistorien professionnel n'était disponible, des personnes dévouées telles que René Ribes, l'abbé Robert Simard et d'autres firent de leur mieux pour sauver des données de base qui auraient pu être autrement perdues à la suite de la destruction des sites par des agents humains ou naturels.

L'expérience a cependant démontré que, laissées à elles-mêmes, de telles sociétés ne peuvent produire un travail qui correspond aux buts et aux exigences de l'archéologie moderne. Aujourd'hui, la formation universitaire est devenue une composante essentielle de la recherche préhistorique. Il est faux de croire qu'une fouille peut être exécutée par des amateurs et qu'ensuite il suffit d'appeler les experts afin qu'ils décrivent et analysent les données. Comme résultat, la plupart de ces associations se sont rendu compte de la nature de leurs limites et ont redéfini leur rôle. Plutôt que d'entreprendre des fouilles, elles s'occupent maintenant d'animation locale et contribuent à la sauvegarde de ce patrimoine en collaborant étroitement avec les agences gouvernementales chargées de la gestion des programmes de reconnaissance et de sauvetage archéologique.

Bien que le gouvernement du Québec ait créé en 1961 un Service d'archéologie au sein du ministère des Affaires culturelles, cette division n'a pas commencé à jouer un rôle effectif avant les années 70 quand elle devint la Direction de l'archéologie et de l'ethnologie et fut dotée d'un budget et d'un personnel plus adéquats. Ceci lui permit de mettre en application divers articles de la Loi sur les Biens culturels concernant l'inventaire, la sauvegarde et la mise en valeur des sites préhistoriques et historiques ainsi que la réglementation des fouilles et des reconnaissances archéologiques sur le territoire du Québec.

Le Musée national de l'Homme (Ottawa) a poursuivi ses activités ici en organisant des conférences publiques, en donnant des conseils de professionnels aux sociétés d'amateurs et en faisant donner des cours par des membres de son personnel à l'Université de Montréal. Il a aussi remis des bourses à des étudiants de niveau supérieur pour des projets spécifiques.

Les plus cruciales contributions à la transformation de la recherche préhistorique québécoise

durant les années 60 furent celles de nos institutions de haut savoir. Le Centre d'études nordiques de l'Université Laval commença ses projets de recherche multidisciplinaire au Nouveau-Québec. L'Université de Montréal créa un programme d'archéologie et bien qu'au début les responsables du programme n'aient pas réalisé des recherches au niveau local, ils ont fourni à leurs étudiants la formation académique indispensable. L'Université McGill suivit la voie qui était tracée et, par la suite, ce fut le tour de l'Université du Québec à Montréal.

Le moment crucial fut atteint en 1965 quand un groupe d'étudiants de l'Université de Montréal décida de contribuer à la création d'une archéologie à caractère professionnel au Québec et fonda la S.A.P.Q. (Société d'archéologie préhistorique du Québec). Dès leurs premières fouilles, ils utilisèrent une démarche méthodologique inspirée par l'approche anthropologique. Il s'agissait autant d'une réaction contre la tradition d'amateurisme bien établie à ce moment-là et contre une tradition académique qui dédaignait la recherche sur le territoire au profit de "*missions prestigieuses*" en Europe, au Moyen-Orient ou en Amérique Centrale. Dès le début des années 70, plusieurs de nos universités employèrent des préhistoriens, non seulement comme chargés de cours, mais aussi pour diriger des recherches au Québec.

Depuis ce temps, un effort soutenu a été fait pour augmenter nos connaissances du passé préhistorique du Québec. Dans plusieurs régions telles que la Côte Nord, la Gaspésie, la Baie James et le Nouveau-Québec, des programmes de recherches à long terme, de nature interdisciplinaire, ont été élaborés à cette fin.

Il en résulte que l'archéologie a commencé à jouer un rôle important en aidant à réviser l'image discréditée du "*sauvage*" telle qu'inculquée aux jeunes Québécois au cours de l'enseignement primaire et secondaire. De nouveaux manuels d'histoire font leur apparition; la période préhistorique y est correctement traitée, plaçant de ce fait sous leur vrai jour les réalisations des aborigènes de ce territoire.

Depuis quelques années déjà la participation croissante d'informateurs amérindiens aux projets de reconnaissance a permis aux archéologues de récolter une importante quantité de données significatives. Ces informations devraient s'avérer fort utiles, dans une perspective diachronique, pour évaluer les changements survenus dans le mode d'occupation et d'exploitation de diverses régions par les Indiens et Inuit au cours des périodes préhistorique, historique et contemporaine. Il faut s'attendre donc à ce que la population autochtone s'implique de plus en plus dans la conservation et la mise en valeur de son propre héritage culturel.

3 LA PLAINE LAURENTIENNE

Les premiers habitants

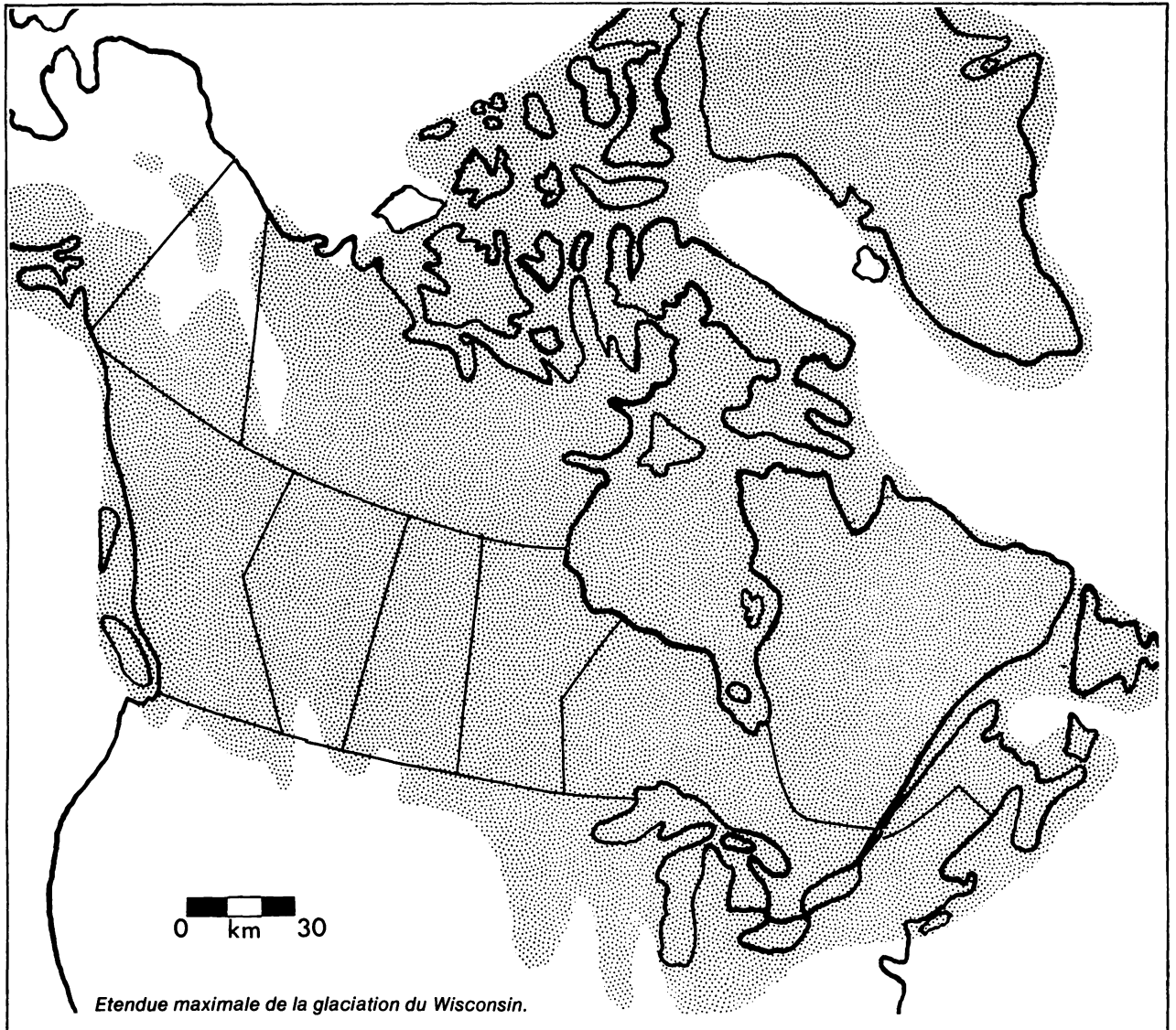
La Plaine Laurentienne est constituée des basses terres adjacentes au fleuve Saint-Laurent et à la rivière Outaouais. Elle est limitée au nord-ouest par le front des Laurentides, au sud et au sud-est par le début des Appalaches. Elle a la forme d'un vaste triangle qui s'étend sur une centaine de Km à la latitude de Montréal; elle s'élargit à l'est du Lac Saint-Pierre jusqu'à 160 Km puis se rétrécit jusque dans la région de Québec; à l'ouest, elle s'étire en un ruban large de 3 Km sur la rive nord de l'Outaouais, jusqu'à Arnprior en Ontario.

Elle offre un environnement essentiellement forestier constitué d'essences feuillues, au bois dur et dont plusieurs produisent des fruits comestibles comme: chênes, érables, ormes, trembles, noyers, frênes et hêtres, mêlées à des conifères comme: pins rouges, pins blancs, sapins, pruches, cèdres, etc. Son abondante faune terrestre comprend notamment: orignaux, chevreuils, ours, loups, castors, porc-épics, renards, lièvres et autres, en plus d'une faune ailée fort variée, ensemble de gibiers très intéressants pour des sociétés de prédateurs. De même, le réseau hydrographique, dominé par le Saint-Laurent et ses affluents, tout en constituant des grandes voies naturelles de communication, présente d'excellentes conditions de pêche avec ses esturgeons, maskinongés, truites grises, truites rouges, anguilles, brochets, dorés, achigans, perchades, etc.

Bien que l'homme était présent en Amérique depuis fort longtemps, la Plaine Laurentienne, malgré sa richesse faunique, à cause de phénomènes géologiques complexes, n'a été peuplée que relativement tard. En effet, selon les données actuelles, les premiers groupes à s'en approcher ne l'auraient fait qu'il y a quelque 6,500 ans, par exemple à l'Île-aux-Allumettes, à son extrémité ouest, sur la rivière Outaouais. Demandons-nous d'abord qui étaient ces premiers colonisateurs et d'où ils venaient.

Le peuplement de l'Amérique

Reportons-nous cinquante-mille ans en arrière. Aucun humain n'a encore foulé le sol de l'Amérique. Quelque part dans l'Ancien Monde, probablement au Proche-Orient, l'homme tel qu'on le connaît aujourd'hui, l'Homo sapiens, émerge d'une longue suite évolutive dont on peut suivre les jalons principalement en Afrique Orientale, à Java, dans le bassin méditerranéen et jusqu'en Chine. La température moyenne annuelle du globe est d'à peu près 5° C. inférieure à aujourd'hui. Dans les régions montagneuses comme les Alpes, l'Himalaya ou les Andes, dans les régions maintenant tempérées comme le nord de l'Amérique du Nord et de l'Europe, depuis plus



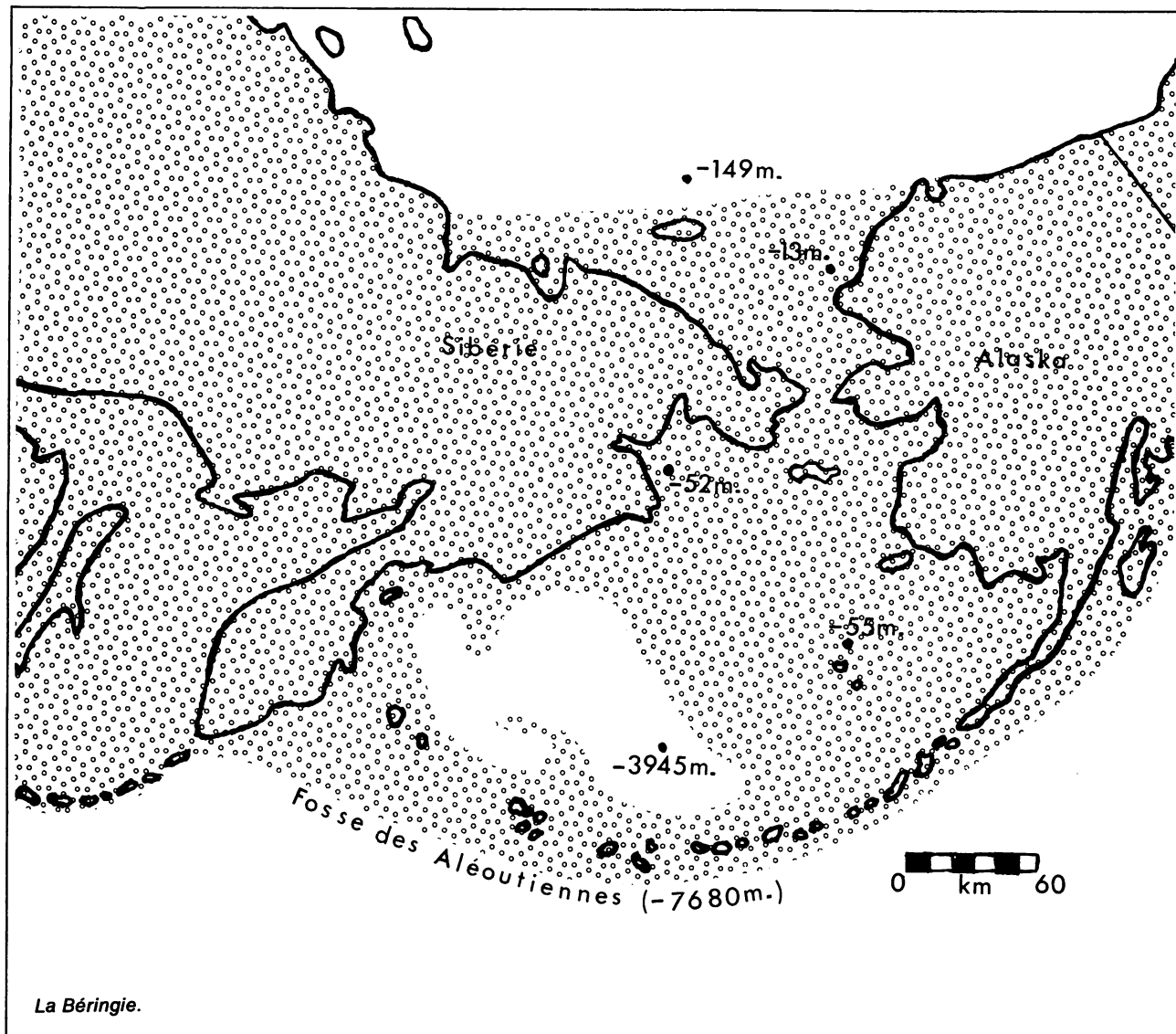
de 20,000 ans, les trop courts étés ne suffisaient pas à faire fondre entièrement la neige tombée en hiver. Graduellement, elle s'y était donc accumulée pour former d'immenses calottes glaciaires. On leur donne les noms de Würm dans la région alpine, Vestule en Scandinavie et Wisconsin en Amérique.

A cause de la glace qui retient toute cette eau sur les continents, les océans ont un niveau plus bas de 150 M. par rapport à maintenant. Le Détroit de Béring, qui n'a une profondeur moyenne que de 50 M. est à sec et relie l'Asie à l'Amérique par un pont terrestre large, du nord au sud, de 1,500 Km, que l'on appelle la Béringie. A cause des trop hautes montagnes qui les bordent, empêchant les nuages de les atteindre, la Sibérie et l'Alaska, malgré le froid qui y règne, connaissent un climat très sec et sont exempts de glace. Comme dans la Béringie, on y trouve une écologie

périglacière de toundra qui autorise une végétation de mousses et de lichens capable de supporter une abondante faune. Y vivent des formes animales semblables à celles que l'on connaît aujourd'hui, bien que souvent sous des latitudes différentes, comme des caribous, des chevaux, des bisons, des camélidés, mais aussi des espèces maintenant disparues et aux dimensions gigantesques comme des mammoths, des mastodontes, des bisons antiques, des mégathériums et autres, que l'on appelle la Grande faune du Pléistocène.

Lorsqu'il y a 40,000 ans, les chasseurs du Paléolithique supérieur atteignent la Sibérie, ils poursuivent le gibier dans la vallée de la Béringie et traversent en Alaska sans se douter, bien sûr, qu'ils s'apprentent à coloniser un nouveau continent.

Il y a 35,000 ans, le climat se réchauffe petit à petit, les glaciers régressent, le niveau des océans s'élève, la Béringie rapetisse jusqu'à être

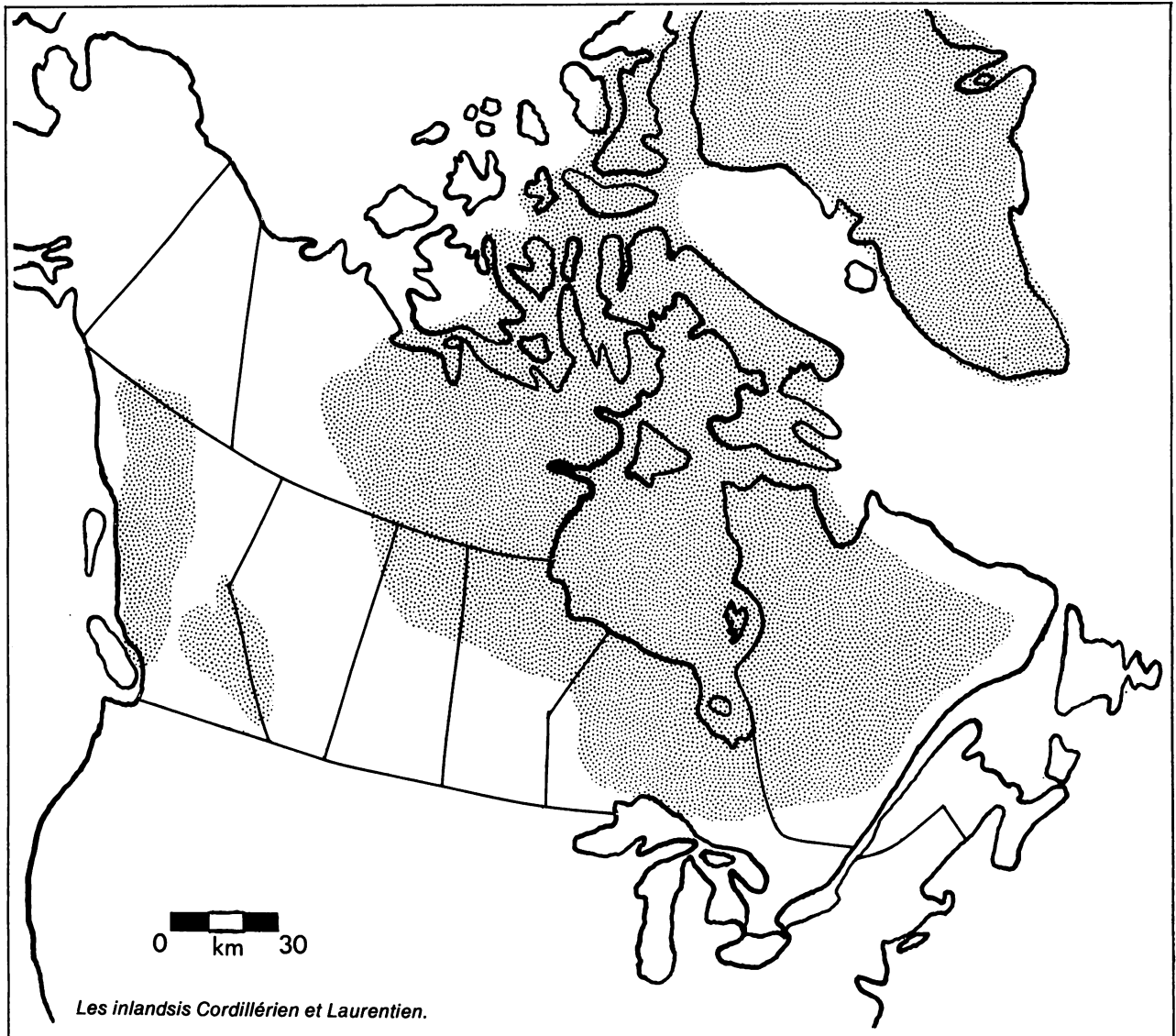


complètement submergée. Le glacier du Wisconsin en fondant se sépare en deux nappes glaciaires: la Cordillérienne à l'ouest, la Laurentienne à l'est. Entre les deux, à l'est des Rocheuses, s'élargit un corridor qui présente lui aussi une écologie périglaciaire; la faune l'emprunte, des petits groupes de chasseurs également; ils progressent ainsi vers le sud, ce sont les premiers Américains. Leur outillage, très rudimentaire, n'est composé que de galets aménagés, de grossiers grattoirs en pierre taillée, de couteaux et de grattoirs en os. S'ils ne connaissent pas les techniques d'amincissement de la pierre siliceuse en pointe de projectiles, ils chassent probablement à l'aide de javelots de bois à la pointe durcie au feu. On retrouve les traces de leurs campements au Yukon, en Idaho, au Texas, en Californie, au Mexique, au Pérou.

La période de réchauffement ne dure qu'une dizaine de milliers d'années. Il y a 25,000 ans,

le climat se refroidit à nouveau, les glaciers re-progressent jusqu'à fermer le corridor, les océans baissent, la Béringie re-émerge. D'autres groupes traversent en Alaska. Lorsque la température s'élève à nouveau, il y a 12,000 ans, certains d'entre eux empruntent à leur tour le corridor et progressent vers l'est en suivant le retrait glaciaire.

Pendant ce temps, les chasseurs de la Grande faune qui vivaient au sud des glaciers avaient développé des techniques de la taille de la pierre suffisamment raffinées pour l'amincir en pointes de projectiles, déterminant la période dite Paléo-Indienne. Dans le centre et l'est des Etats-Unis, ces pointes ont une forme lancéolée, une base concave et elles portent un enlèvement longitudinal, appelé cannelure, généralement sur les deux faces, qui facilite son emmanchement. On regroupe les sites qui livrent de telles pointes sous le terme de Culture Clovis.

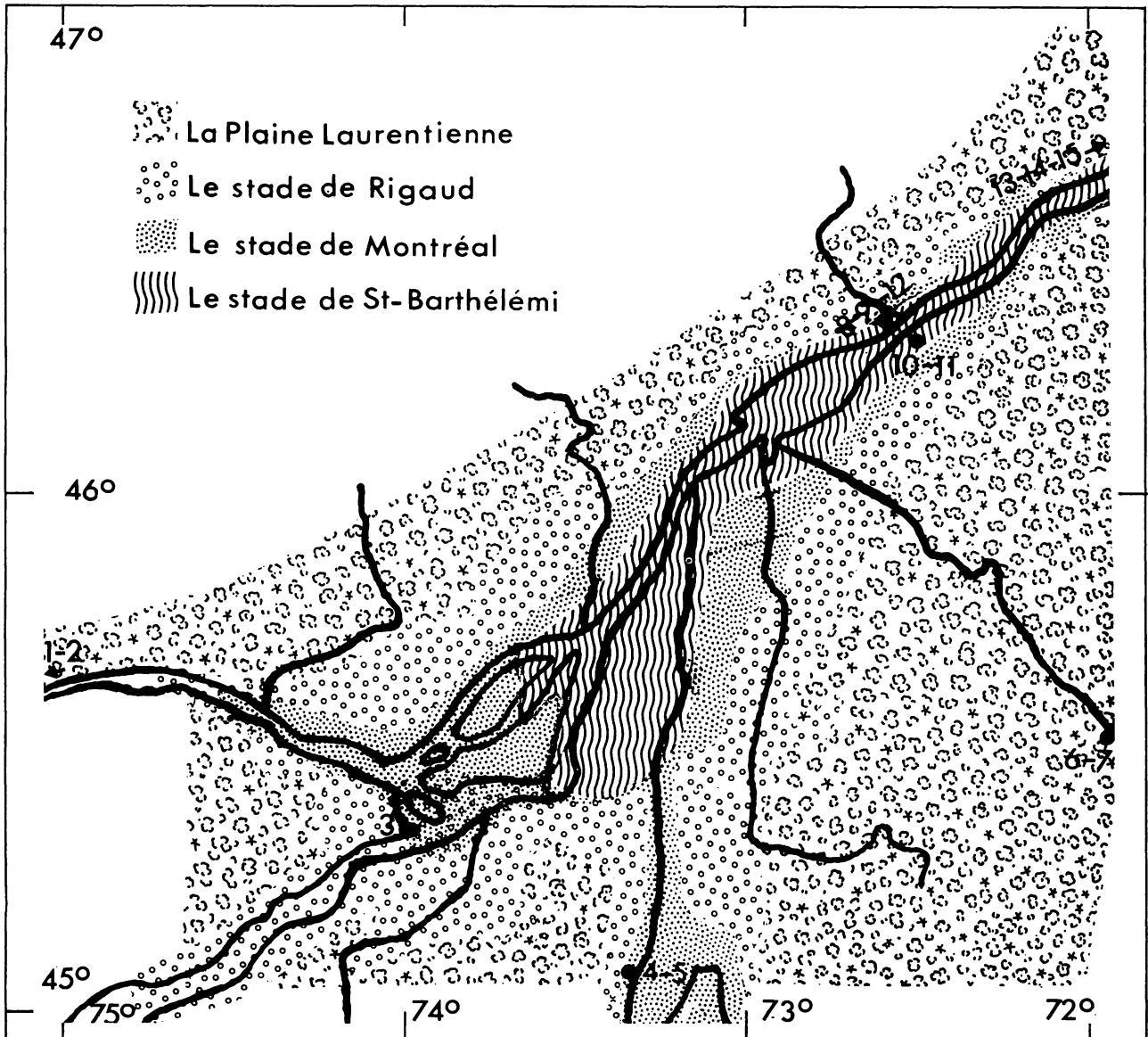


Arrivée de l'homme dans la Plaine Laurentienne

A cette époque, l'inlandsis Laurentien recouvre encore entièrement le territoire actuel du Québec qui, écrasé sous le poids des glaces, s'enfonce dans les couches inférieures plus plastiques de l'écorce terrestre. Avec le retrait glaciaire, l'eau de fonte fait remonter le niveau des océans qui envahissent les basses terres. Ainsi, il y a 11,500 ans, alors que le glacier régresse au-delà de la Plaine Laurentienne, elle est submergée par une transgression marine, connue sous le nom de Mer de Champlain. Elle s'étend du front glaciaire jusqu'aux Apalaches. Au fur et à mesure qu'il est libéré du poids des glaces, le continent remonte à son tour, entraînant le re-

trait graduel de la transgression. Celui-ci s'effectue en trois phases identifiables par les terrasses que l'eau a modelées sur les flancs des Laurentides et des Apalaches. Il y a 8,500 ans, la Plaine est à 65 M. sous son altitude actuelle et est presque entièrement recouverte par le stade de Rigaud qui empêche encore toute présence humaine. Pendant le stade de Montréal, qui sculpte la terrasse de 35 M. il y a environ 7,500 ans, la partie libérée des basses terres reste encore trop marécageuse pour attirer des groupes humains. Ce n'est qu'à l'approche du stade de Saint-Barthélémy, il y a 6,000 ans, alors que la Plaine n'est plus qu'à une quinzaine de M. sous son actuel niveau, que son assèchement et sa recolonisation par la flore et la faune sont suffisants pour autoriser une occupation par l'homme.

Il y avait alors une couple de millénaires que la Grande faune du Pléistocène avait disparu. Les populations de l'est des Etats-Unis avaient donc



La Plaine Laurentienne et le retrait de la Mer de Champlain.

- | | |
|----------------------|------------------------|
| 1. Ile-aux-Alumettes | 9. Boucher |
| 2. Ile Morrisson | 10. Bouvais |
| 3. Côteau-du-Lac | 11. La Butte |
| 4. Rapides Fryers | 12. Collège Séraphique |
| 5. Brouillette | 13. St-Romuald |
| 6. Bishop | 14. Sillery |
| 7. Weedon | 15. Ile d'Orléans |
| 8. Red Mill | |

dû modifier leur mode de subsistance en donnant la primauté à la chasse aux autres mammifères et en augmentant la part de la pêche et de la cueillette dans leurs activités de subsistance. Ce mode de vie qui tend vers une exploitation globale des ressources de l'environnement entraîne, à cause des conditions variables avec les divers milieux, un nomadisme restreint à un cycle annuel à l'intérieur de limites écologiques assez précises. Ce genre d'exploitation de l'environnement forestier, avec les adaptations technologiques qu'il exige, constitue la période appelée Archaique. Elle s'est développée dans les états de la Nouvelle-Angleterre et dans le sud de l'Ontario.

C'est donc de ces régions plus tôt accueillantes que sont venus les premiers occupants de la Plaine Laurentienne. A compter d'il y a 7,000 ans, des petits groupes y sont probablement venus chasser et pêcher, mais ces incursions ont été trop sporadiques pour laisser des traces significatives. Ce n'est qu'avec l'assèchement du terrain, dans les quelques siècles qui suivirent, qu'ils y sont venus plus nombreux et plus souvent jusqu'à y assurer une occupation effective du territoire.

Les sites

On peut s'attendre à ce que dans un avenir rapproché, les données seront plus nombreuses. Pour l'instant cependant, parce que la recherche archéologique au Québec est encore trop jeune, à peine une quinzaine de sites de la Plaine Laurentienne appartiennent à la période Archaique. Seulement 4 d'entre eux ont été bien fouillés et contenaient un matériel abondant: l'Île-aux-Allumettes, l'Île Morrisson et Côteau-Du-Lac ont livré un grand nombre d'artefacts en pierre polie, en pierre taillée, sur os et sur cuivre; le site des Rapides Fryers, près de Chambly, montre une structure d'habitation et des foyers. Cinq gisements ont été insuffisamment fouillés ou contenaient peu de matériel, tandis que les autres se résument en collections de surface généralement peu significatives.

L'interprétation de ces trop maigres données devra donc s'inspirer de comparaisons avec les autres régions du Nord-Est, où la recherche est moins déficiente, notamment le sud de l'Ontario (v.g. Wright 72) et l'Etat de New York (v.g. Ritchie 68). Les sites de ces régions, comparables à ceux ici considérés, sont regroupés sous le terme Archaique Laurentien; ils correspondent à deux manifestations temporelles, en continuité typologique, que l'on appelle: le foyer Vergennes

Les sites Archaiques de la Plaine Laurentienne.					
Régions	Nom des sites	Type des données			Sépultures (no. de squelettes)
		abondante	faibles	très fa.	
Rivière Outaouais	Île-aux Allumettes	X			16
	Île Morrisson	X			18
Montréal	Coteau-du- Lac	X			20
	Rapides Fryers	X			0
	Brouillette			X	0
Estrie	Bishop			X	0
	Weedon			X	0
Trois- Rivières	Red Mill		X		0
	Boucher			X	0
	Bouvais		X		0
	La Butte			X	0
	College Séraphique			X	crémation
Québec	St-Romuald			X	3
	Sillery		X		0
	Île d'Orléans		X		0

(ca 7,000 à 5,000 B.P.) et le foyer Brewerton (ca 5,000 à 3,000 B.P.). — ("ca" est le diminutif de circa qui signifie *environ*; B.P. sont les initiales de *before present*, i.e. *avant aujourd'hui*. Dans ce livre, on pourrait aussi rencontrer les termes A.D. et B.C. qui signifient respectivement *après* et *avant Jésus-Christ*.) — L'examen des rapports de fouilles, de photographies de matériel et de collections permet de considérer les gisements de l'Île-aux-Allumettes et de Côteau-du-Lac comme plus anciens, correspondant au foyer Vergennes. Les sites Bouvais et Sillery pourraient marquer une transition vers le Sylvicole Inférieur, alors que les onze autres appartiendraient au foyer Brewerton.

Culture matérielle

Les premiers arrivants connaissaient déjà les techniques du bouchardage et du polissage de la pierre qu'ils avaient dû développer pour fabriquer des haches, des herminettes et des gouges suffisamment sophistiquées pour permettre le travail du bois dur des feuillus qui couvrent le Nord-Est. Ils ont ensuite utilisé ces mêmes techniques du polissage pour raffiner des couteaux et des pointes en ardoise, des couteaux semi-circulaires ou ulus, des poids de filets de pêche, des poids de propulseurs et des pendentifs aux formes variées. Pour fabriquer ces divers outils, on décortiquait un rognon de pierre avec un galet arrondi pour lui donner la forme générale désirée; ensuite on aplanissait les arêtes en les frappant à coups rapides et répétés avec le même outil; finalement on raffinait les parties actives à l'aide de polissoirs de grais, du sable et de l'eau.

Pour la chasse, outre des pièges creusés dans le sol ou faits de matériaux périssables qui n'ont pas subsisté jusqu'à nous, on armait de pointes en pierre taillée des javelots tenus à la main ou des javelines lancées à l'aide de propulseurs. Au début, pendant le foyer Vergennes, la plupart d'entre elles présentent une forme générale rappelant les pointes Clovis; elles sont longues et lancéolées, avec des bords convexes et une base concave; des encoches latérales, souvent assez évasées, y remplacent cependant la cannelure pour en faciliter l'emmanchement; la base en est le plus souvent légèrement polie. On les appelle des pointes Otter Creek selon Ritchie. Rapidement, avec le foyer Brewerton, elles sont remplacées par une panoplie de pointes aux formes variées: triangulaires, à encoches latérales, à encoches aux coins, à ailerons, à pédoncule.

On taillait aussi la pierre siliceuse comme le silex, le chert, le quartz, la quartzite, à l'aide de percuteurs sur galets ou en andouiller (bois de cervidés) pour fabriquer d'autres outils aux usages variés: des couteaux, des grattoirs, des racloirs pour débiter le gibier et traiter les peaux; des pointes à graver, des pièces esquillées et des lames pour travailler l'os; des perceurs, des coches et des outils denticulés pour travailler le bois et le coquillage.

L'os, l'andouiller et même le coquillage étaient aussi abondamment utilisés comme matériaux. On en fabriquait des pointes de projectiles pour la chasse, des harpons, des hameçons simples sans barbillon, des gorges et des pointes d'hameçons composites pour la pêche; on façonnait des fuseaux pour le tissage des filets, des alènes, des poinçons et des aiguilles, dont plusieurs

à chas, pour réunir les peaux en vêtements et en abris; on modifiait selon le but visé, les extrémités des dures incisives de castors et de porcépics pour en faire des ciseaux et des couteaux aux multiples usages; on se parait les cheveux de peignes sculptés dans l'andouiller; on s'ornait de colliers et de bracelets faits d'os d'oiseaux, de coquillages et de dents d'ours, de chevreuils et même de requins; on fabriquait des flûtes avec des fémurs de daims et des crécelles avec des carapaces de tortues.

De vastes réseaux commerciaux, fonctionnant par des échanges de proche à proche, permettaient d'obtenir des matériaux exotiques comme l'obsidienne du Wyoming, le chert du Labrador, des dents de requins et des coquillages marins de la côte Atlantique et même du cuivre du nord-ouest du lac Supérieur. Ce cuivre d'origine météorite était martelé à froid, sans fusion, pour en modeler des pointes conoidales à logette, des couteaux, des gouges, des gorges, des dagues, des bracelets.

De nombreux autres outils, armes et ustensiles étaient utilisés, mais faits de matières premières périssables, comme l'écorce, le bois, les fibres animales; ils ne se sont pas conservés jusqu'à nos jours.

Qualitativement, on peut résumer la variabilité des outils de l'Archaique Laurentien en quatre principales classes —

(Les catégories en italique sont exclusives à l'Archaique Laurentien et lui servent de fossiles directeurs. En d'autres termes, chaque fois qu'un site présente de ces outils, on peut affirmer qu'il s'agit bien d'un site de cette période.)

A. Haches, herminettes et *gouges* en pierre polie pour le travail du bois.

B. Les autres objets en pierre polie: *poids de filets de pêche, poids de propulseurs, ulus, pointes et couteaux en ardoise.*

C. Couteaux, pointes et autres en cuivre natif.

D. La grande variété des objets en pierre taillée et en os: pointes et couteaux, racloirs, perceurs, grattoirs, harpons, hameçons, pointes à graver, coins ou pièces esquillées, alènes, aiguilles, grains de colliers, etc.

Quantitativement, les objets des trois premières classes ne représentent que 5% du matériel livré par les sites; les pointes de projectiles en pierre taillée et en os représentent 50% du matériel et les grattoirs, 10%. Cette répartition montre que même si la cueillette jouait un rôle important dans l'alimentation, de même que la pêche dont l'importance est attestée par les restes de poissons trouvés dans les foyers et les dépotoirs, la chasse demeurait l'activité de base pour assurer la subsistance et fournissait la plus grande part du menu quotidien.



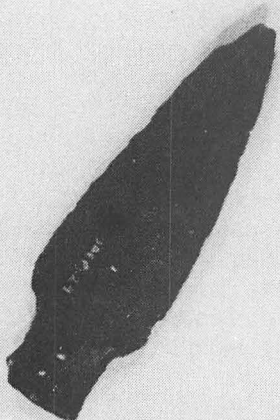
A



B



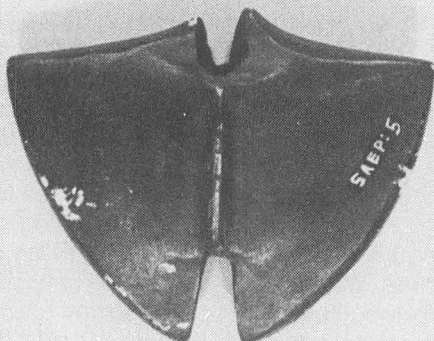
C



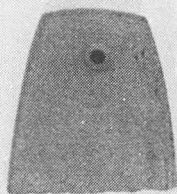
D



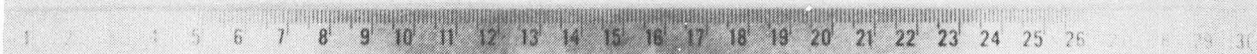
E

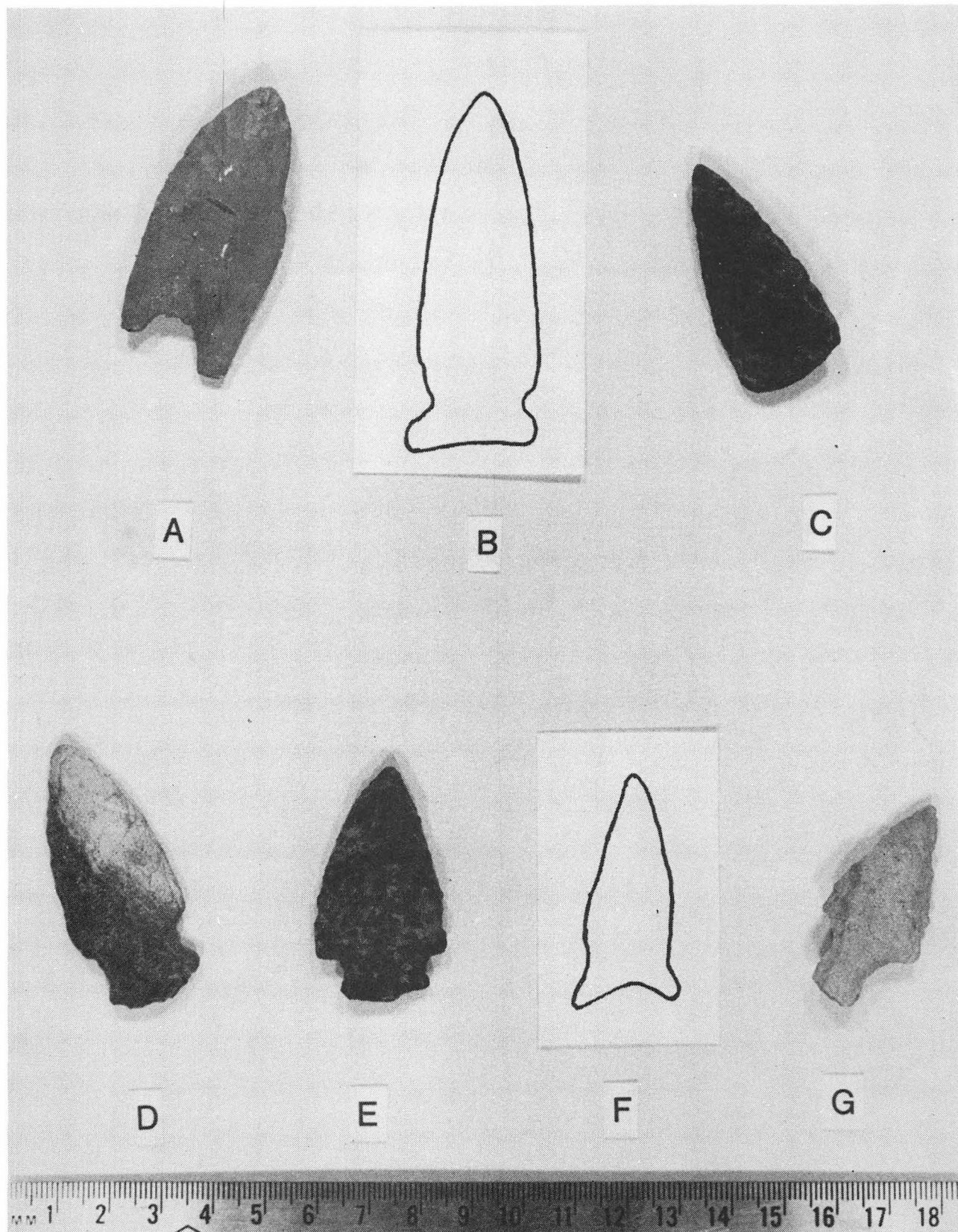


F



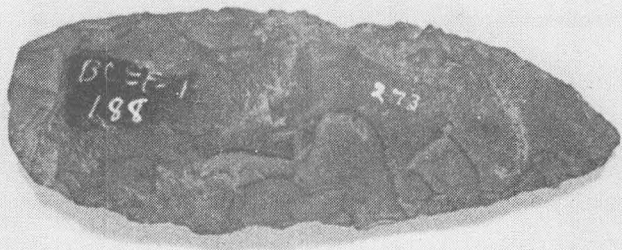
G





Outils en pierre polie, Archaique Laurentien: a. hache, b. herminette, c. gouge, d. couteaux, e. poids de filet de pêche, f. poids de propulseur, g. pendentif.

Les pointes de projectiles: a. pointe Clovis, b. pointe Otter Creek, c. pointe triangulaire, d. pointe à encoches latérales, e. pointe à encoches aux coins, f. pointe à ailerons, g. pointe à pédoncule.



A



B



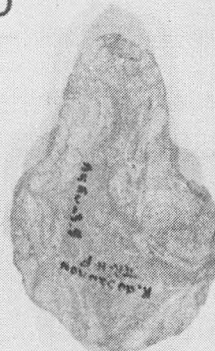
C



D

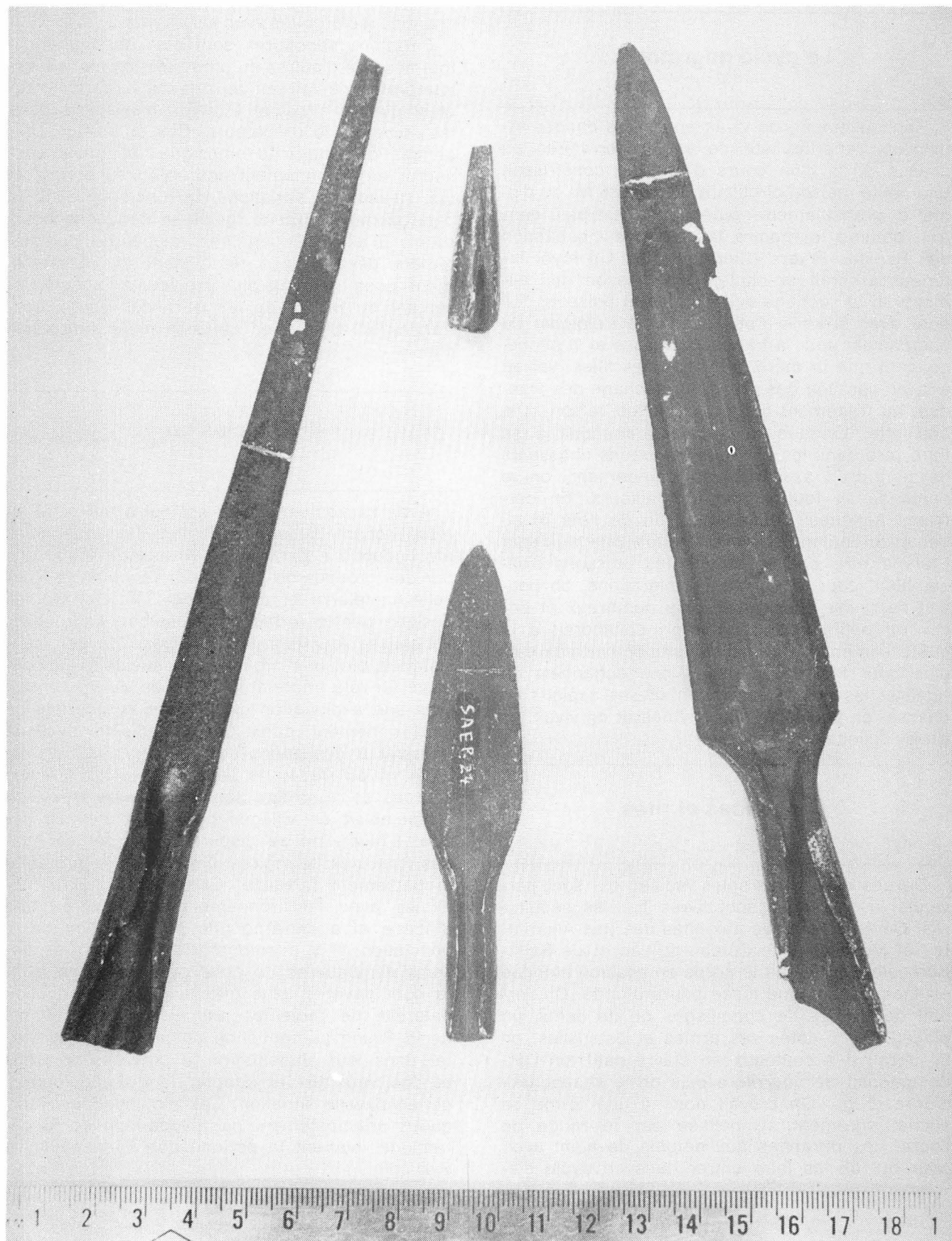


E



F





Outils sur cuivre, Archaique Laurentien.

Outils en pierre taillée, Archaique Laurentien: a. couteau, b. grattoir, c. racloir, d. perçoirs, e. pièce esquillée, f. perçoir.

Le cycle migratoire

Habituellement, on vivait en petites bandes familiales, réparties sur de vastes territoires de chasse. Près d'un cours d'eau, on construisait une petite maison circulaire, de 5 ou 6 M. de diamètre, probablement soutenue par un pieu central, comme le montre la structure d'habitation des Rapides Fryers (Clermont 74). Un foyer intérieur assurait la chaleur, la cuisson des aliments et le séchage des viandes et poissons. Le père avec ses fils aînés pouvaient s'éloigner du campement pour la trappe, la chasse et la pêche, pendant que la mère, aidée de ses filles, veillait à la préparation des repas, au séchage des viandes, au traitement des peaux et, en saison, à la cueillette. Lorsque le gibier commençait à se faire rare dans les environs et que les chasseurs devaient trop s'éloigner du campement, on le déménageait tout simplement ailleurs. En certaines périodes, comme à la fin de l'été et au début de l'automne, alors que les végétaux sont prêts à être cueillis et que les poissons s'assemblent pour le frai et les migrations, on pouvait se réunir en groupes plus nombreux et ériger de petits villages. Là, on collaborait à la quête alimentaire afin d'accumuler certains surplus pour l'hiver, on faisait des échanges, on réalisait les unions, on racontait ses exploits de chasse, on participait aux mythes et on vivait les rituels collectifs.

Croyances et rites

De ces rituels, les seuls indices qui sont parvenus jusqu'à nous sont livrés par les sépultures. On en a retrouvé aux sites des Iles Allumettes et Morrisson, de Côteau-du-Lac et de Saint-Romuald. On plaçait le corps en position étendue ou foetale dans une fosse peu profonde. On l'ornait de colliers de coquillages ou de dents, on plaçait à ses côtés ses armes et ustensiles, on lui offrait des couteaux en cuivre natif, on l'accompagnait de nourriture puis on le saupoudrait d'ocre rouge. On croyait donc à une forme de survie, sûrement symbolisée par le rouge de l'ocre. Les offrandes aux défunts devaient avoir pour but de les faire entrer dans un cycle d'é-

changes réciproques avec les vivants.

Certaines sépultures sont plus abondamment fournies que d'autres en offrandes; on ne doit pas interpréter ce fait en termes de hiérarchie sociale qui est presque toujours inexistante dans les sociétés de prédateurs. Ces différences dépendent davantage du temps que l'on pouvait consacrer au façonnement des objets funéraires et qui suivait les variations saisonnières dans la plus ou moins grande facilité à trouver la nourriture. D'ailleurs, certaines sépultures complètement désarticulées témoignent de réenterrement à des moments plus propices à l'accomplissement du rite, avec les offrandes souhaitées, s'accordent bien avec cette dernière interprétation.

Conclusion

Avec l'assèchement du sol qui a fait suite au retrait champlainien, la Plaine Laurentienne a été occupée à partir d'il y a quelque 6,000 ans par des groupes de prédateurs venus de la Nouvelle-Angleterre et du sud de l'Ontario. On les désigne par le terme de Archaique Laurentien. La chasse leur fournissait la base de leur subsistance, bien que la pêche et la cueillette jouaient aussi un rôle important. Ce mode de vie tendait vers une exploitation globale des ressources de l'environnement dans un nomadisme cyclique restreint à des zones écologiques déterminées. L'été et au début de l'automne, alors que les sources de nourriture sont plus concentrées, on s'assemblait en villages près de points de pêche. L'hiver, on se dispersait par petites bandes, sur des territoires de chasse à propriété probablement familiale. Cette symbiose harmonieuse avec l'environnement s'est avérée très efficace et a entraîné une augmentation de la population. Il y a autour de 3,000 ans, les besoins alimentaires de cette population croissante sont devenus plus grands que la production naturelle de protéines animales. Les habitants de la Plaine Laurentienne ont donc dû augmenter dans leur alimentation la part des poissons et des végétaux et adapter leur technologie à cette nouvelle situation. Ces modifications, marquées principalement par l'apparition de la céramique, ouvrent la période que l'on appelle le Sylvicole.

Le sylvicole initial

Les découpages historiques sont des *outils* créés par les spécialistes pour faciliter leurs discours et mettre en relief des événements particuliers. Dans le Nord-Est, de tels découpages ont été faits pour regrouper des manifestations culturelles sur la base de *traits* qui ont d'abord une *signification chronologique*. C'est ainsi, par exemple, que le concept de Sylvicole s'applique à tous les sites *préhistoriques* qui ont livré de la poterie. Comme la poterie arrive dans le Nord-Est vers l'an 1000 avant notre ère et que la préhistoire se termine avec les voyages de Cartier on appellera Sylvicole toute cette *période* qui couvre environ 2500 ans. Le concept n'implique cependant pas de théorie spéciale sur l'homogénéité culturelle des populations de cette période et ne sous-entend pas de processus historiques ou génétiques particuliers. C'est donc un concept utile en autant qu'il provoque immédiatement une attention particulière sur une époque mais durant celle-ci, les populations du Nord-Est ont vécu dans des systèmes d'adaptation variées, dans des milieux différents, ont parlé des langues contrastées, ont connu des organisations sociales et politiques diverses, ont défini des réseaux préférentiels d'échanges ou de contacts et intégré des histoires divergentes.

Le concept de Sylvicole ne peut alors être utilisé pour rendre compte de toutes ces originalités *culturelles* mais on l'a quand même divisé en tranches (inférieur, moyen, supérieur) pour mettre en relief l'arrivée de nouveaux *marqueurs chronologiques*.

Le développement de l'agriculture conditionne des transformations majeures dans l'ensemble des comportements des populations qui l'ont adoptée et entraîne aussi des modifications au niveau de la culture matérielle. On l'utilise pour définir

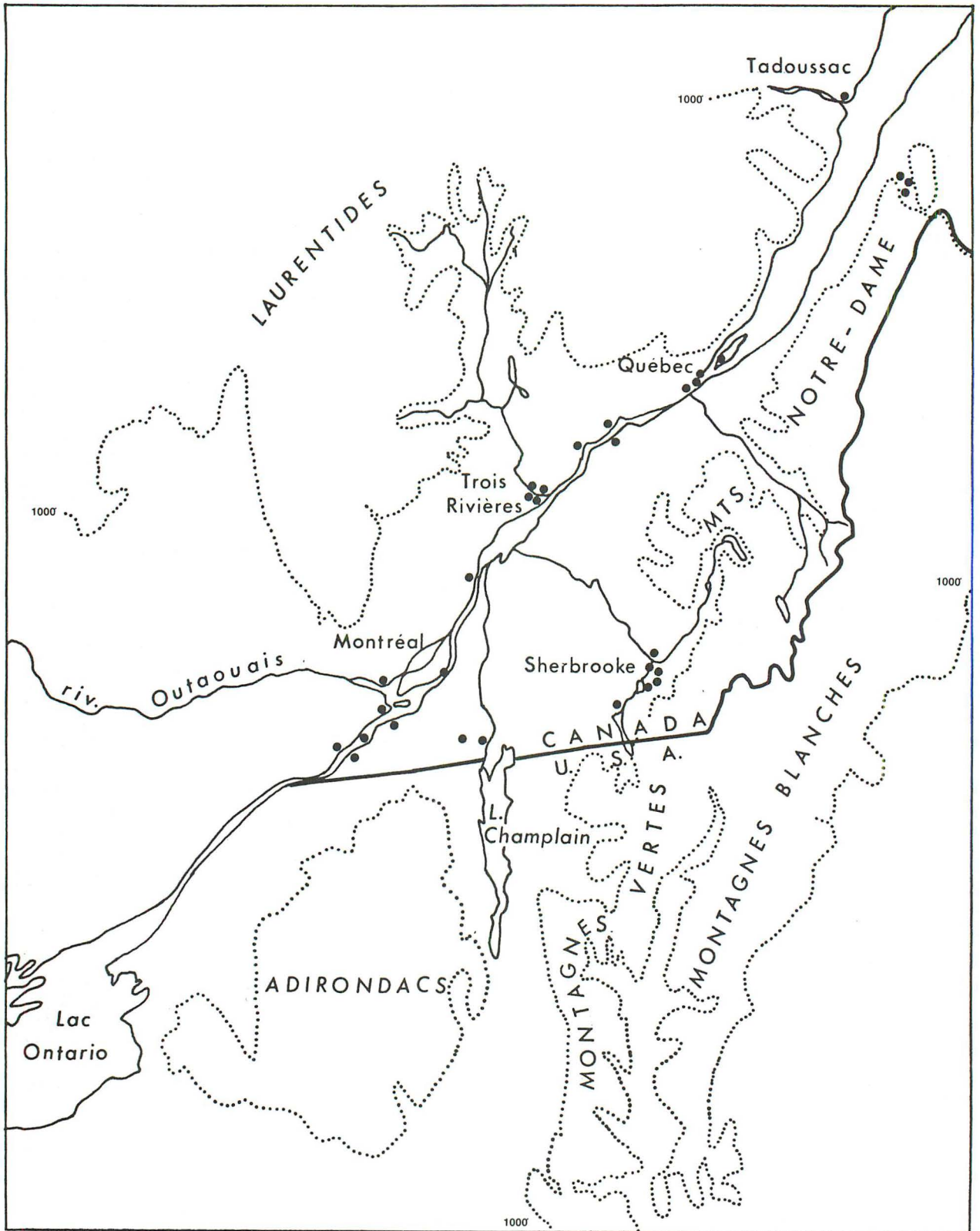
une coupure qu'on peut placer vers l'an 1000 de notre ère dans certaines régions du Nord-Est et cette date a été retenue de façon générale pour créer le début du Sylvicole supérieur. (Cette date qui paraît encore opératoire dans la région qui nous intéresse a cependant été reculée à environ 600 AD pour certaines régions de l'Ontario.) Les traits distinctifs qui découperaient le Sylvicole inférieur du Sylvicole moyen sont cependant beaucoup moins nets et on suivra ici l'exemple de Wright qui abandonne la division tripartite classique et la remplace par une division simple superposant un Sylvicole terminal (1000-1500 AD) avec agriculture à un Sylvicole initial (1000 BC - 1000 AD) sans agriculture.

Dans cet article, les concepts d'Archaique, Sylvicole, Sylvicole terminal et Sylvicole initial sont donc acceptés comme des concepts de nature essentiellement chronologique et notre présentation est principalement intéressée à faire valoir les unités culturelles qui ont marqué l'histoire des Indiens qui vivaient dans la plaine laurentienne durant la période du Sylvicole initial.

A son tour, le concept de *plaine laurentienne* est un outil qui permet de découper une petite aire *géographique* originale dans l'immense étendue du Nord-Est en attirant automatiquement l'attention sur des terres basses qui bordent le Saint-Laurent entre la ville de Québec et la frontière ontarienne. C'est essentiellement un concept *géomorphologique* mais qui ne rend pas compte de variations climatiques, pédologiques, phytogéographiques et fauniques indéniables.

En somme, étudier le Sylvicole initial de la plaine laurentienne, c'est étudier, à l'intérieur d'un *cadre chronologique* et géomorphologique arbitraire, une série d'événements *culturels* qui pourraient fort bien être contrastés et liés à

Principaux découpages chronologiques dans la Plaine Laurentienne		
Sylvicole terminal	—	Sylvicole supérieur 1000 - 1534 A.D.
Sylvicole initial	┌	Sylvicole moyen 400 B.C.-1000 A.D.
		Sylvicole inférieur 1000 B.C.-400 B.C.
Archaique		4000 - 1000 B.C.
Paléo-Indien		6000 - 4000 B.C.



Emplacement des divers sites du Sylvicole Initial dans la Plaine Laurentienne.

d'autres événements culturels qui se sont déroulés hors de ce cadre.

A l'aube du Sylvicole initial

Vers l'an 1000 avant notre ère, le Québec était occupé de l'Outaouais à l'Atlantique et la plaine laurentienne était le domaine privilégié de groupes de chasseurs qui se découpaient vraisemblablement le territoire en aires préférentielles d'exploitation. Il est probable qu'aucun de ces groupes ne se limitait aux terres basses et chacun devait aussi exploiter les terrains montagneux plus riches au cours de l'hiver. Ils devaient tous partager un mode de subsistance relativement semblable axé sur la pêche estivale dans les riches eaux de la plaine, la chasse aux cervidés, au castor et à l'ours durant les autres saisons et profitaient, selon les moments de l'année, du gibier migrateur ou des espèces mineures qu'on pourrait qualifier d'espèces d'appoint ou de soudure (porc-épic, lièvre, etc.).

Diverses baies, noix et fruits sauvages entraient sans doute aussi dans la diète de ces populations archaïques mais l'importance du végétal n'était pas principalement d'ordre alimentaire. En effet, si les graisses et les protéines animales avaient surtout la faveur de ces unités prédatrices, c'est aussi par l'intermédiaire du végétal qu'ils pouvaient assurer la perpétuité de leurs traditions. Leur habitation, leurs moyens de transport, leurs pièges et assommoirs, leurs feux et leurs pharmacopée dépendaient de leur habileté à distinguer et à utiliser l'univers végétal. Il serait invraisemblable qu'ils aient ignoré l'écorce et alors au moins une partie essentielle de leurs contenants devait aussi relever de leurs manipulations du végétal, comme cela devait être le cas pour leurs armes (arc, fût de flèches, propulseurs, hampes de sagaies, filets divers, etc.) et leurs outils domestiques (louches, plats, etc.). Malheureusement, le végétal se désagrège rapidement dans les sols acides ou humiques et l'archéologue n'aura la plupart du temps que des indices indirects de ce chapitre technique très important.

L'os est un peu plus résistant mais il se décompose aussi très rapidement dans les circonstances habituelles. Or, l'utilisation de l'os était un phénomène important dans la technologie de ces groupes. S'il devait être souvent broyé pour en extraire des graisses (bouillons onctueux) ou de la moelle, il était aussi façonné en pointes, poinçons, hameçons et autres objets utiles.

La peau, qui n'a pratiquement jamais résisté à la dégradation dans le sol, devait fournir les vêtements et servir à différents usages sous forme de lanières.

La pierre se conserve très bien et a été utilisée fréquemment pour tailler des outils (pointes de projectile, grattoirs, couteaux, racloirs, forets, lissoirs, lest, etc.), border des feux, caler des tentes, etc.

Dans ses traits essentiels, ni le mode de subsistance, ni la technologie de ces Archaiques ne disparaît avec le début du Sylvicole. Au contraire! Ils vont persister jusqu'à la période historique en certains endroits et ce qui est vrai de ces deux ensembles de comportements vaut sans doute aussi pour divers attributs de l'organisation sociale, politique ou religieuse. En somme, il y avait, à la fin de l'archaïque, un système d'adaptation déjà bien perfectionné et efficace.

Ces généralités sont très significatives mais n'excluent pas les originalités locales et un des objectifs du préhistorien est de découvrir et de mettre en relief ces différences souvent d'apparence mineure qui forgent néanmoins les identités sociales.

Le Sylvicole initial

Le Sylvicole initial est une longue période qui couvre environ deux millénaires et c'est une période qui sera marquée par des transformations plus ou moins importantes selon les unités d'attention retenues. C'est encore cependant une période mal connue dans la plaine laurentienne. Plus de 20 sites y ont été localisés mais la plupart n'ont livré qu'un nombre infime d'indices qui ont été analysés superficiellement et qui permettent peu d'interprétation. Ils suffisent cependant pour assumer la présence de groupes indiens dans cette région durant toute cette période et pour définir notre tâche.

Qui étaient-ils?

On ne connaît pas encore très bien l'homme du Sylvicole initial québécois. En effet, les seuls documents que nous en avons sont des restes de crémation trouvés en bonne quantité sur la Pointe-du-Buisson (station no 5), quelques fragments en même état mis au jour à Batiscan et les restes crâniens mieux conservés de Sillery. On peut croire que plusieurs autres vestiges ont aussi été exhumés mais ils n'ont pas été conservés ou ont été réenterrés à des époques où la recherche archéologique était encore à un stade très artisanal.

On pouvait déjà prévoir, théoriquement, que les groupes laurentiens du Sylvicole initial étaient des groupes mongoloïdes ultimement liés à une vague migratrice d'origine asiatique et des descendants plus ou moins modifiés d'une lignée historique particulière issue de cette souche. Les seuls documents qui nous sont parvenus confirment le diagnostic mongoloïde et on peut signaler à cet

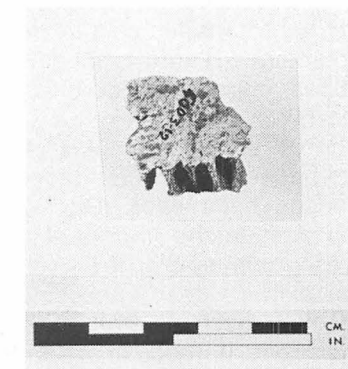
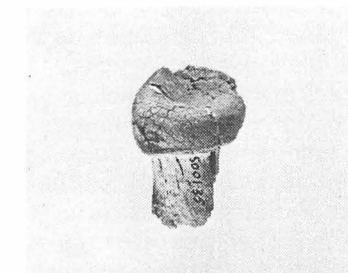
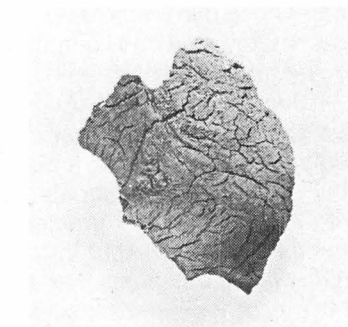
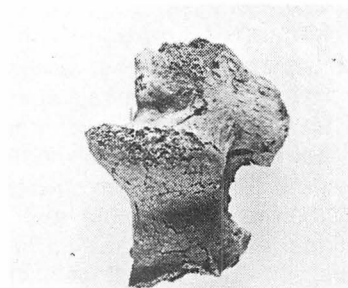
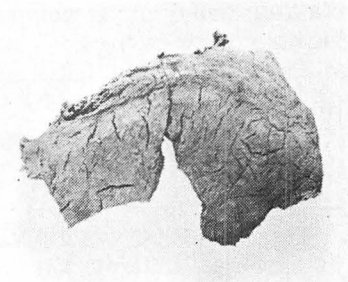
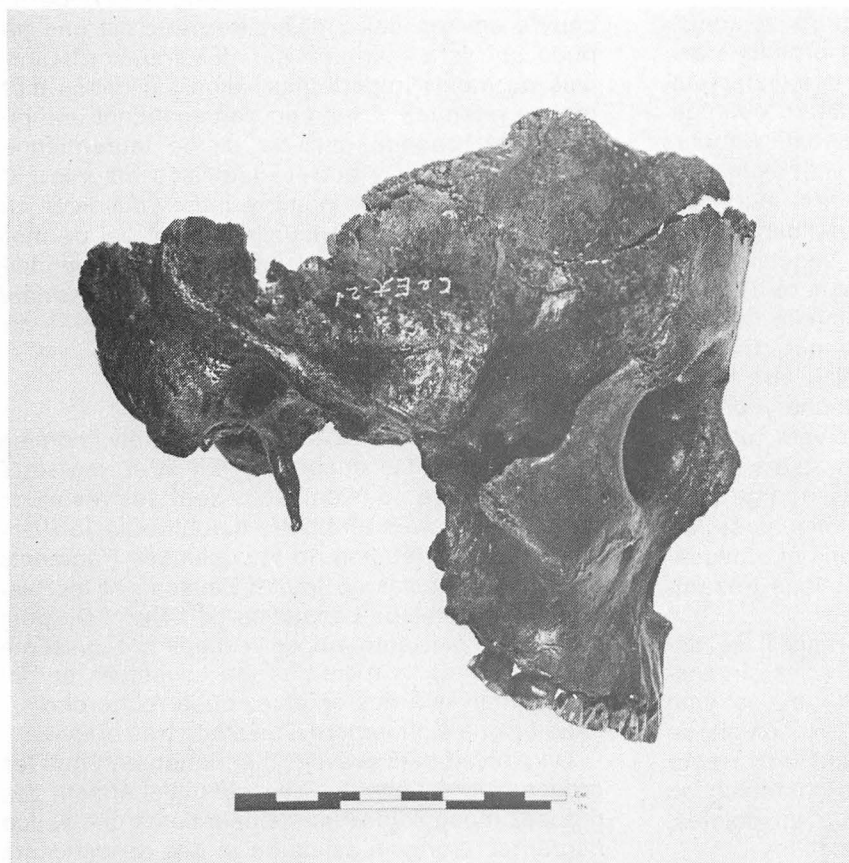


Photo: Marc Laberge.

Les restes humains du Sylvicole Initial sont rares au Québec et les sépultures de cette époque sont exceptionnelles. La sépulture de Sillery a livré quelques restes en bon état d'un individu enseveli soigneusement (crâne) alors que celle de

Pointe-du-Buisson (station 5) contenait surtout des débris calcinés et brisés, ramassés en vrac sur le crématorium et enterrés sans ordre apparent dans des fosses peu profondes.

effet la présence d'incisives spatulées, "en forme de pelle" et la saillie des pommettes mais il faudra attendre des meilleures données pour placer ces Indiens dans une lignée historique concrète. Il n'y a aucune raison de croire qu'ils étaient génétiquement différents des Archaiques locaux mais seuls des documents nouveaux permettront de transformer cette vraisemblance en fait.

Comment y survivaient-ils ?

Les avis sont unanimes: les groupes du Sylvicole initial étaient des groupes de chasseurs, pêcheurs et collecteurs. Dans la plaine laurentienne, ces populations pouvaient profiter d'une biomasse relativement riche. Le sud-ouest de la province, plus particulièrement la fraction de la plaine laurentienne qu'on appelle la plaine de Montréal, jouissait en effet de conditions d'exploitation à la fois variées et favorables. Les cervidés (orignal, caribou, chevreuil, wapiti) étaient accessibles dans des niches plus ou moins contiguës d'une aire de 100 kilomètres de diamètre, le castor visitait les mêmes régions et l'ours convoitait ses proies dans les mêmes endroits. Les volées migratoires de plusieurs espèces passaient, en transit, dans les parages alors que d'autres espèces nichaient dans les érablières. Les forêts fournissaient en abondance des glands, des noix et des fruits sauvages saisonniers alors que le fleuve, principal déversoir des Grands Lacs et de plusieurs rivières importantes, offrait un stock important de protéines facilement accessibles et renouvelables.

Le harnachement de cette énergie mobile relevait de deux grands ensembles de techniques. Le premier échappe en grande partie à l'observation directe de l'archéologue: c'est la technologie de l'attaque indirecte avec ses pièges, assommoirs, barrages et filets divers mais le second, qui regroupe tous les moyens d'attaque directe, est plus facilement enregistré. On le retrouve principalement sous forme de pointes de projectile variées, de harpons et hameçons localisés dans plusieurs sites. Ces deux ensembles impliquent à leur tour une connaissance empirique étendue des comportements des multiples espèces recherchées, de leur saisonnalité, de leurs préférences écologiques, des indicateurs de leur présence (pistes, excréments, traces de broutage, etc.). Le prédateur est, par nature et obligation, un biologiste éveillé et compétent. Ne nous leurrions point, le prédateur du Sylvicole initial n'était pas un barbare inculte vivant une existence difficile dans un univers imprévisible. Il connaissait son milieu d'exploitation aussi bien qu'un agriculteur connaît le sien et vivait dans une aussi grande abondance mais avec un système différent.

Ce système n'était pas statique. Il a évolué dans le temps parce que les conditions d'exploitation

ont changé. Les populations de la fin de cette période avaient sans doute des activités de subsistance différentes des populations plus anciennes même si toutes convoitaient les mêmes espèces avec des techniques largement comparables. L'organisation qui préside à l'application des techniques en les qualifiant avaient cependant changé et les préférences s'étaient modifiées.

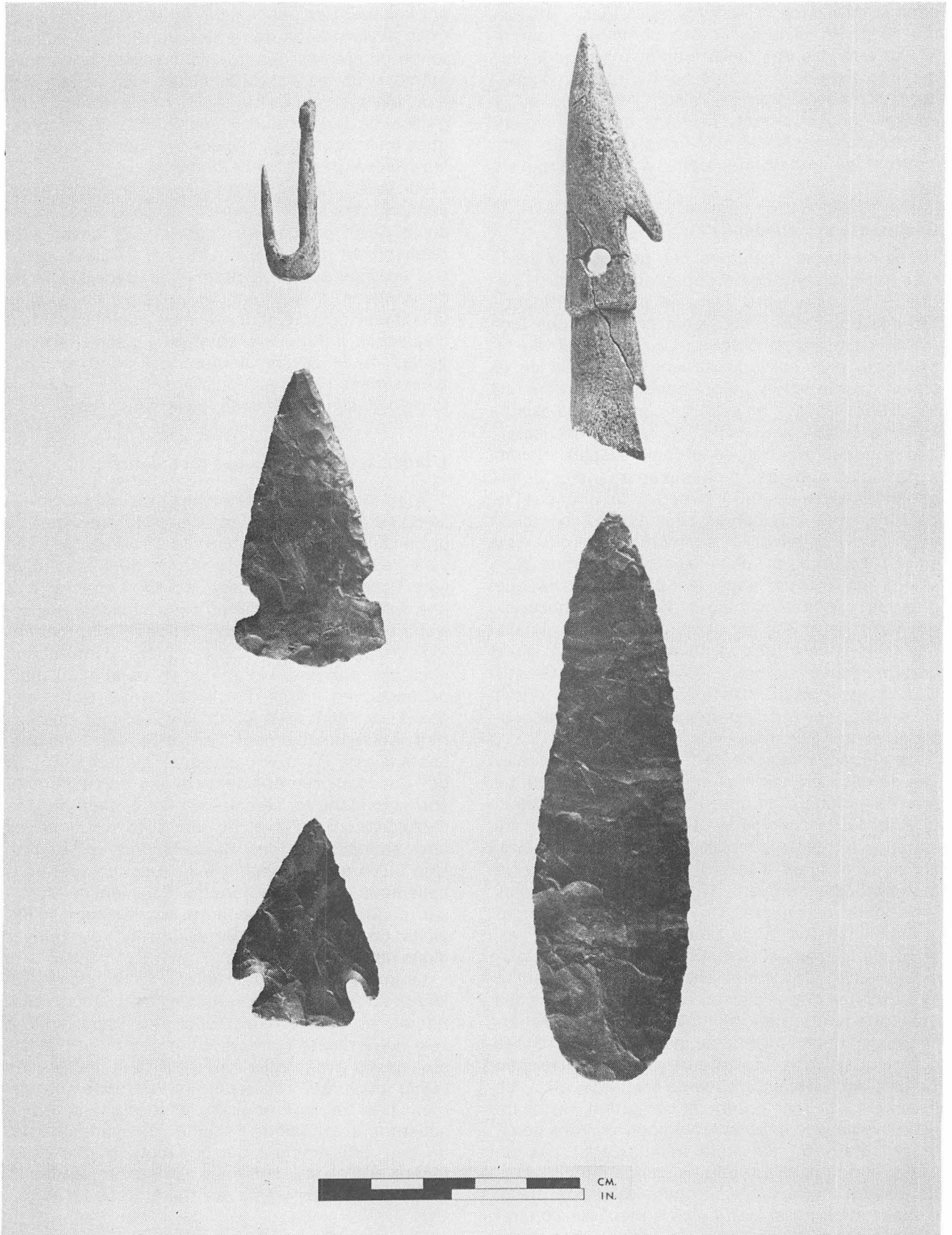
Au début du Sylvicole initial, l'exploitation ressemblait vraisemblablement à celle des chasseurs de la période de contact. Elle devait être relativement mobile, exécutée par de petits groupes autonomes reliés dans un réseau plus vaste de relations, très diversifiée dans un milieu plus faiblement occupé (densité plus faible), profitant d'épisodes particuliers comme la pêche aux anguilles ou le rassemblement des tourtres mais caractérisée par des déplacements nombreux autour de plusieurs points de rassemblement.

L'organisation des groupes prédateurs

A ce moment-là, on reconnaît deux grands ensembles culturels dans la plaine laurentienne. Le premier, qui gravite autour de Montréal, s'étend vers l'est jusque dans la région de Batiscan et vers l'ouest jusqu'au lac Ontario. Il participe à une *sphère d'interaction* qu'on a baptisée *Meadowood* sur la base principale d'une affinité technologique indiscutable. Cette sphère d'interaction n'est pas composée d'une seule population mais découpée en unités d'exploitation qui possèdent des lieux funéraires particuliers et qui parcourent vraisemblablement des territoires contigus. Les sites de Pointe-du-Buisson (station No 5) et de Batiscan représentent deux loci différents correspondant vraisemblablement à deux régions d'exploitation: en aval du lac St-Pierre pour les uns, en amont du lac St-Louis pour les autres. Une autre bande semble avoir occupé préférentiellement l'Estrie et certains sites de la Mauricie pourraient correspondre au territoire d'exploitation du "groupe de Batiscan" ou relever d'une autre bande voisine.

Le second ensemble, représenté au site de Silery près de Québec, s'étend en fait jusqu'aux Maritimes et couvre aussi une aire importante à l'est de la rivière Hudson: c'est le groupe *Middlesex* qu'on avait jadis cru relié aux cultures de l'Ohio mais qui représente plus vraisemblablement une tradition originale et locale, issue d'un substratum archaïque régional et ayant intégré, un peu différemment des *Meadowood*, un rituel funéraire élaboré, commun, dans ses grandes lignes, à un très vaste territoire dans le Nord-Est.

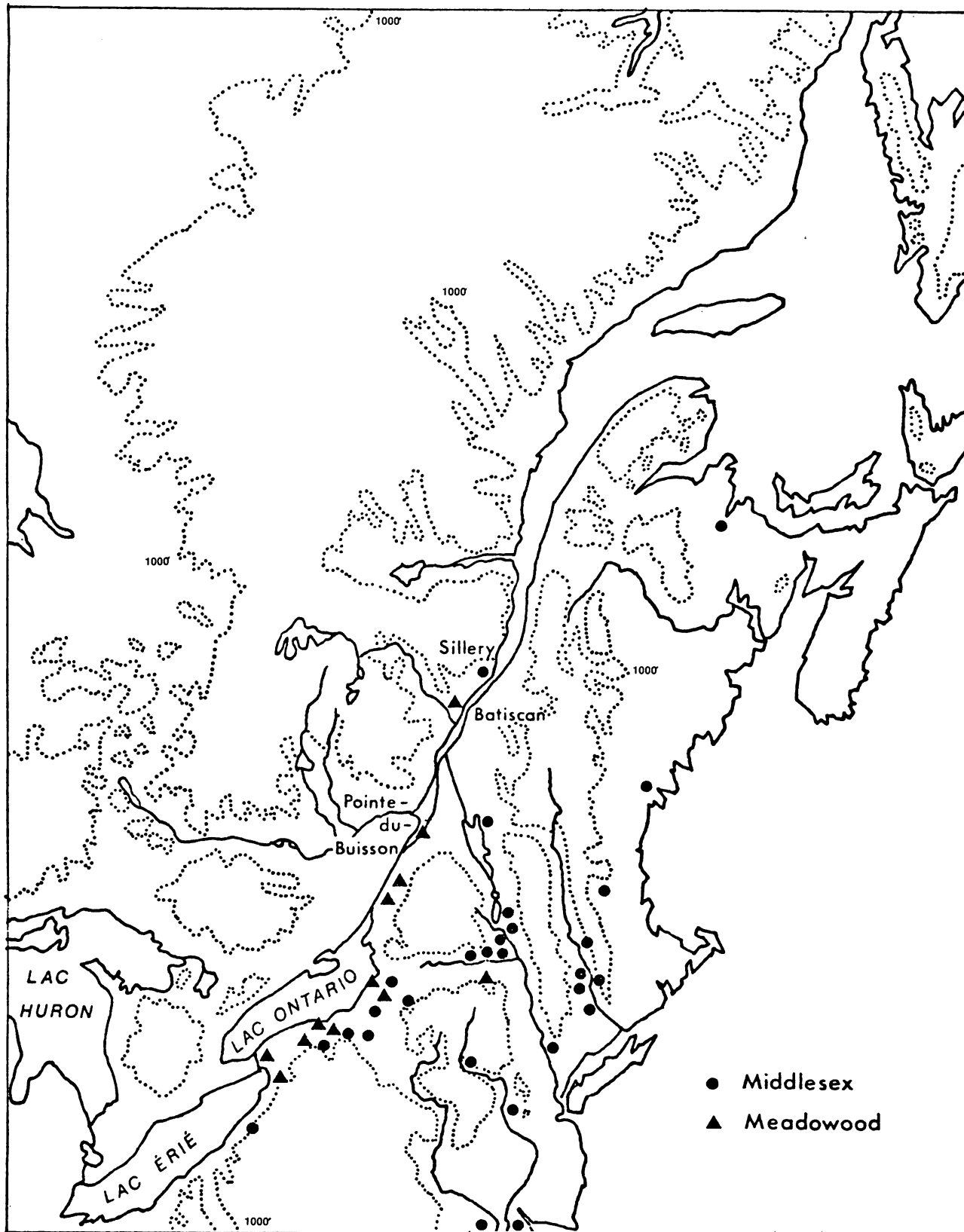
Dans les 2 cas, l'exploitation s'orientent vers des espèces communes impliquant une connaissance biologique et ethnologique semblable mais empruntant des techniques différentes quoique



Les populations du Sylvicole Initial ne faisaient pas d'agriculture et vivaient en exerçant sur la nature différents types de prédation: chasse, pêche, cueillette. Elles fabriquaient alors à cet effet, des instruments spécialisés à la fois très

variés et très nombreux qui permettent aujourd'hui à l'archéologue d'identifier les systèmes particuliers d'adaptation.

Photo: Marc Laberge.



Emplacement des principaux sites Meadowood et Middlesex dans le Nord-Est américain.

vraisemblablement aussi efficaces. Il faut se débarrasser d'un déterminisme étroit selon lequel les formes seraient dictées uniquement par l'environnement et penser que les différences historiques dans l'élaboration des traditions culturelles s'accommodent souvent de formes différentes pour des fonctions comparables. Il y a des différences écologiques incontestables entre ces deux sous-aires géographiques mais les principales différences culturelles entre ces deux groupes paraissent relever davantage des lignes de développement historique différentes qui se maintiendront longtemps malgré des transformations et des influences communes.

A la fin du Sylvicole initial, surtout dans la plaine de Montréal, l'organisation de l'exploitation a changé considérablement et différerait à la fois de celle des nomades de la période du contact et des nomades du début du Sylvicole initial.

La grande sphère d'interaction Meadowood semble s'être disloquée en ce sens que l'homogénéité devient beaucoup moins évidente dans les systèmes technologiques inventoriées. La population s'est accrue et les territoires disponibles pour l'exploitation sont devenus plus restreints. Les groupes semblent donc se déplacer sur des aires plus limitées en y développant des originalités culturelles qui ont été minimisées par la recherche parfois simpliste d'éléments marqueurs qui faisait trop abstraction de l'organisation ou de la composition relative des assemblages. (Le concept de Pointe-Péninsule a recouvert, historiquement, une majorité de manifestations culturelles partageant certains marqueurs mais son utilisation a trop souvent sous-entendu une homogénéité qui n'existe pas.) Ces déplacements plus confinés conditionnent aussi une attention plus grande aux ressources les plus permanentes et c'est ainsi qu'à la poursuite très diversifiée du début du Sylvicole initial, fait suite une attaque intensive des ressources aquatiques.

Le site de Pointe-du-Buisson (station No 4) est le plus important site connu de cette période tardive dans la plaine laurentienne. Son originalité culturelle est évidente. Nous sommes en face d'un lieu d'occupation sans commune mesure avec les haltes ou les petits camps temporaires du début du Sylvicole initial. Plusieurs familles s'y sont installés pendant un temps relativement long. Elles y ont exploité avec succès la faune aquatique et spécialement les barbus et les esturgeons qui représentent 80% des écofactes retrouvés et probablement 50% de la diète animale.

La structure d'organisation n'était pas encore celle des villages du Sylvicole terminal mais elle ne correspond plus aux camps mobiles et très fluides des nomades plus anciens. La régionalisation de l'exploitation s'accuse donc en entraînant la formation de nouvelles identités culturelles (spéciation culturelle) qui se répercutent dans les assemblages.

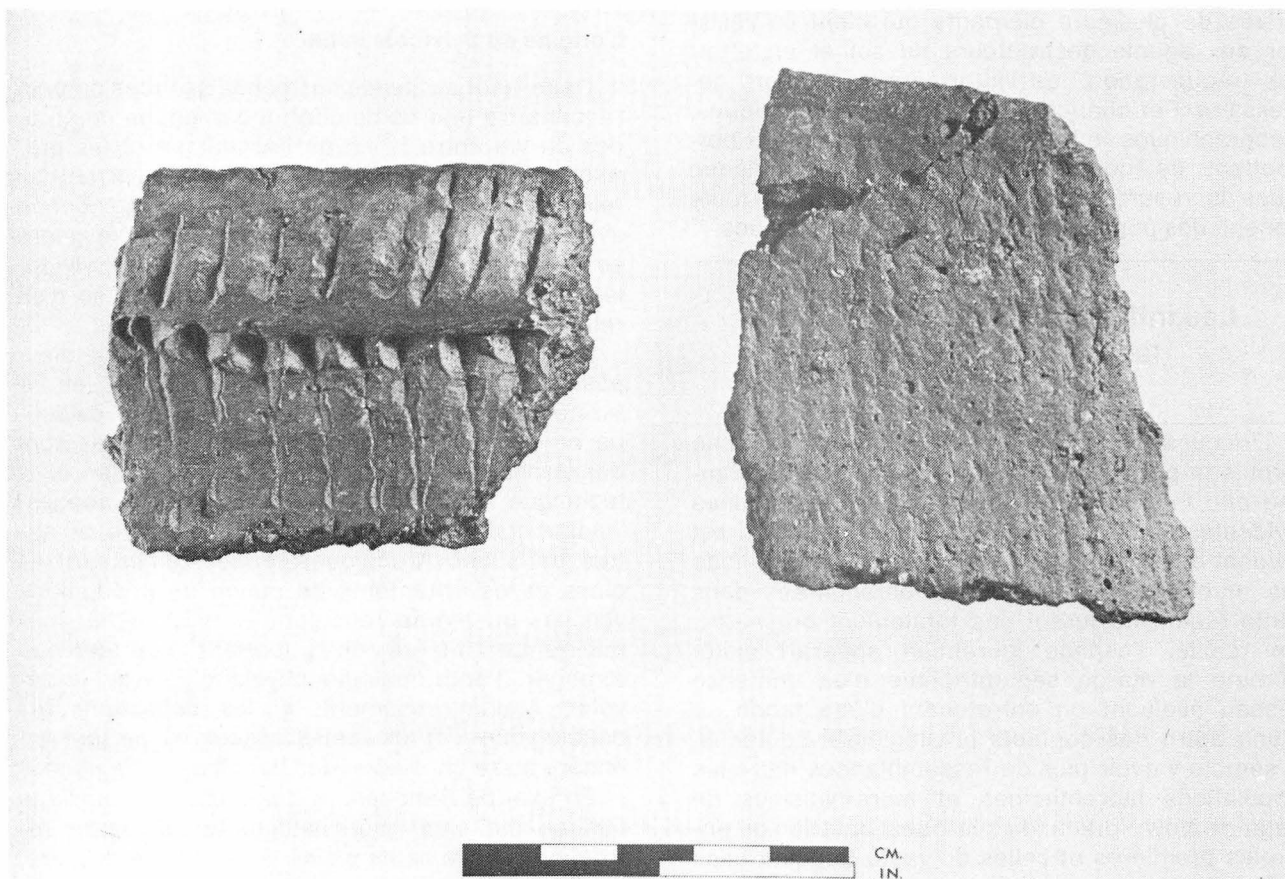
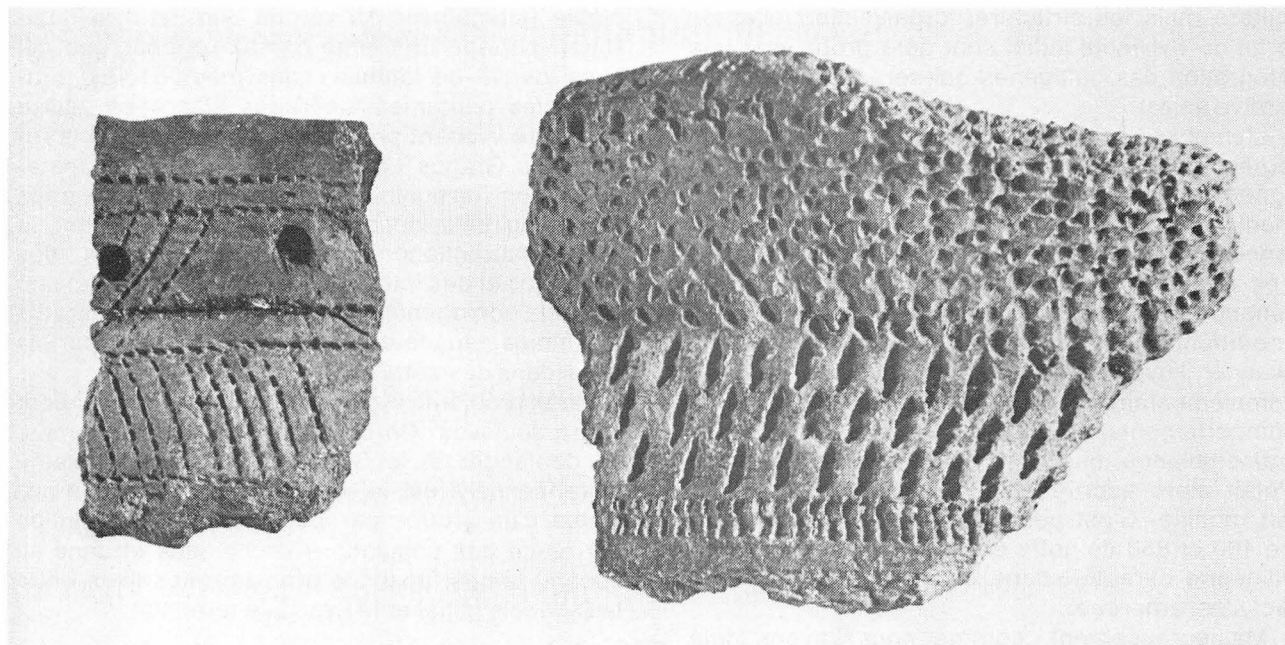
Les deux grandes régions déjà remarquées au début de cette période ne s'effacent cependant pas complètement et Barré rappelle dans sa revue des sites du Sylvicole moyen (équivalent de la phase tardive du Sylvicole initial) qu'"à l'ouest de la ville de Trois-Rivières, dans la vallée du Saint-Laurent, les sites attribués à la période du Sylvicole Moyen présentent un faciès différent de ceux situés à l'est de cette ville... On y retrouve proportionnellement plus de céramique dans des sites plus gros et dans lesquels on retrouve plus de traces d'établissement. Malheureusement, ici encore, aucun des sites n'a été analysé de façon détaillée et on ne peut que suggérer à partir des données préliminaires que nous avons, qu'ils représentent des manifestations de traditions culturelles beaucoup plus près de celles qui ont été définies pour l'Ontario et l'état de New York que celles de l'est du Québec". Ce que nous voulons souligner, c'est qu'au-delà de cette divergence de base il y a aussi des découpages régionaux encore plus marqués qu'avant.

Les assemblages

Les assemblages archéologiques sont constitués à la fois d'éléments mobiliers comme les armes, les outils, les ornements et d'éléments immobiliers comme les foyers, les habitations, les lieux funéraires, les aires d'occupation et d'exploitation. Tout au long du Sylvicole initial on enregistre une évolution de ces deux ensembles qui se superpose à leur découpage en unités régionales.

Dans la plaine laurentienne, les éléments mobiliers conservent généralement durant toute cette période des formes plus ou moins stables. C'est surtout le cas de l'outillage lithique dont certains types comme les lames de cache, les pointes Meadowood, les grattoirs triangulaires ou les grattoirs unguiformes persistent durant tout le Sylvicole initial mais la poterie change, aussi bien au niveau de la pâte où on enregistre une maîtrise de plus en plus grande du pétrissage et du façonnage qu'à celui des éléments décoratifs. La vieille poterie épaisse, grossièrement dégraissée et le plus souvent non décorée du début de cette période fait place à une poterie plus mince et plus fine, décorée de motifs géométriques bien appliqués, souvent ornée de parements le long des bords, ou de légères cristallisations à la fin du Sylvicole initial.

Les habitations allongées avec plusieurs foyers accommodant plusieurs familles co-résidentes seraient peut-être plus anciennes qu'on ne le soupçonne généralement mais c'est durant le Sylvicole initial qu'elles paraissent se développer et on en trouve au site de Pointe-du-Buisson (station no 4) à un moment où la plaine laurentienne est plus densément peuplée qu'elle ne l'a jamais été jusqu'alors. Il n'y a pas encore trace d'agri-



Les artisanes du Sylvicole Initial ont modelé et décoré l'argile fraîche de leurs vases selon des traditions qui s'inscrivaient dans l'héritage culturel de leur communauté et qui se répétaient avec plus ou moins d'originalité dans celui de plusieurs groupes contigus faisant partie d'un vaste réseau

de circulation d'idées, d'objets et de personnes. Ces traditions déterminaient à la fois les instruments, les techniques d'application et les motifs décoratifs que l'archéologue essaye d'identifier.

Photo: Marc Laberge.

culture mais les structures organisationnelles de la fin du Sylvicole initial sont déjà propices à une intégration des cultigènes qui sera peut-être plus tardive à l'est.

L'emphase grandissante portée aux produits de la pêche dans la subsistance s'est sans doute soulignée graduellement en entraînant cependant une modification importante du calendrier de subsistance. En effet, si la pêche est très importante, très rentable et vise des espèces dont la régénération naturelle est rapide, elle implique aussi une attention de subsistance prolongée et on peut avancer l'hypothèse que cette activité, naguère complémentaire, a dû provoquer un changement comportemental important. On a suggéré avec vraisemblance que la productivité des femmes s'était alors accrue et que leur rôle social s'était modifié. C'est peut-être à cette période, entre 400 et 850 de notre ère que l'organisation matrilineaire caractéristique des Iroquoiens du contact s'est amorcée.

Malheureusement, comme nous l'avons déjà mentionné, les assemblages archéologiques sont privés de plusieurs éléments qui n'ont su résister aux agents destructeurs du sol et un effort de "récupération" de l'information est alors nécessaire. Par chance, les documents écologiques, géographiques, ethnohistoriques abondent et permettent de contrôler l'imagination scientifique dans la résurrection de ce passé, somme toute récent, des populations historiquement connues.

Les influences extérieures dans la plaine laurentienne

L'occupation continue de la plaine laurentienne depuis la période Archaique est considérée comme une thèse très probable malgré des lacunes évidentes dans notre somme d'information. Il est évident aussi qu'au cours de cette même période les manifestations culturelles enregistrées dans cette région ne furent pas totalement originales. En réalité, l'espace laurentien apparaît plutôt comme la marge septentrionale d'un immense réseau évoluant en entretenant d'une façon ou d'une autre des contacts privilégiés et soutenus. Il semble y avoir plus de ressemblances entre les populations laurentiennes et leurs voisines de l'état de New York ou du sud-ouest ontarien qu'entre les premières et celles du vaste Bouclier sans qu'on puisse parler de discontinuité radicale avec celles-ci.

Il y a donc toujours eu des échanges quelconques impliquant les groupes laurentiens avec l'extérieur sans qu'il soit possible de préciser à chaque fois le sens de ces influences.

Tout au long du Sylvicole initial, les groupes de ce réseau ont créé une poterie relativement sem-

blable (ultimement dérivée du Sud-Est des Etats-Unis), partagé un même complexe tabagique (lui aussi dérivé de latitudes plus méridionales) pratiqué des coutumes funéraires élaborées, utilisé du cuivre (venant probablement toujours de la région des Grands Lacs) et certains autres matériaux non disponibles sur place. Divers traits technologiques dépassèrent aussi largement la plaine laurentienne en laissant suggérer des échanges et des interactions qui ont résulté en une certaine homogénéisation des systèmes adaptatifs (du moins dans leurs grandes lignes, mais parfois aussi dans des détails).

Deux problèmes importants méritent cependant d'être soulevés. On doit, dans un premier temps, se demander si le Sylvicole initial de la plaine laurentienne a été le résultat d'une migration originale d'un groupe particulier ou d'une évolution sur place des populations archaïques et dans un second temps, poser le problème des liens entre le Sylvicole initial et le Sylvicole terminal.

L'origine du Sylvicole initial

Dans l'état actuel de nos connaissances on peut reconnaître une continuité fondamentale des modes de vie entre la fin de l'Archaique et les premiers siècles du Sylvicole initial, et le réseau qui reliait les Archaiques de la plaine laurentienne avec leurs voisins méridionaux ne semble guère se déplacer avec l'arrivée des premiers Sylvicoles. Une telle constatation favorise la thèse d'un relai génératif sans remplacement important.

Par contre, il est pratiquement difficile d'exposer sur la base de sites bien analysés, les intermédiaires requis pour conclure à une évidence de continuité. Si les premiers Sylvicoles sont des Archaiques ayant intégré d'abord l'idée et la technique de la poterie, abandonné les gouges, "plummets", bayonnettes, plats de pierre et autres traits des Archaiques locaux, emprunté les pipes et les ornements de cuivre de populations voisines du même reticulum sans avoir, en même temps intégré un important flux génique étranger, l'anthropologie physique devrait le révéler. Malheureusement, ni les collections archéologiques, ni les restes osseux ne permettent encore autre chose que des hypothèses fragiles.

En aval de Batiscan, la continuité de l'outillage lithique est plus impressionnante que celle retrouvée dans la haute plaine laurentienne et Barré, fouillant à Cap Chat, avait la nette impression de fouiller un site archaique avant de trouver des évidences nettes d'un Sylvicole initial avancé (poterie et datation au C14). Dans notre région, les assemblages lithiques sont parfois archaisants aussi mais il faudrait de plus sérieux arguments pour changer ce qui paraît une continuité vraisemblable en une continuité indiscutable.

Les populations du Sylvicole initial sont-elles parentes de celles du Sylvicole terminal?

Vers l'an 1000 de notre ère, avant le développement d'un système adaptatif agricole dans la plaine laurentienne, les populations de cette aire semblent déjà avoir été relativement importantes, concentrées et plus ou moins ancrées sur des territoires fertiles grâce à une exploitation intensive des ressources aquatiques couplée à une chasse et à une collecte complémentaires.

Il ne fait pas de doute que de telles conditions pouvaient être propices à un changement vers une agriculture de subsistance.

La semi-sédentarité avait sans doute provoqué d'importants déboisements autour des camps estivaux et garantissait la présence d'une main d'oeuvre plus importante qu'aux temps des grandes courses prédatrices des siècles précédents. Profitant aussi des sols convenables et d'une saison sans gel d'environ 130 jours, la plaine laurentienne facilitait l'intégration de cultigènes dans la tradition. Ces cultigènes, déjà adoptés par des populations voisines depuis plusieurs générations étaient connus par toutes les populations du réseau et on peut penser, sur la base de divers exemples trans-culturels, que les débuts de l'agriculture ont relevé de décisions individuelles et sont apparus sous la forme d'une horticulture complémentaire. Il est même acceptable de croire qu'avant d'être plantés, ces cultigènes ont d'abord été l'objet d'un certain commerce à la manière des Hurons historiques qui échangeaient leur maïs aux populations prédatrices.

Il n'est donc pas nécessaire de faire intervenir une coupure radicale et rien ne s'oppose à une continuité fondamentale des populations laurentiennes pendant ces siècles de transformation mais avouons que les documents qui démontreraient la perpétuité et les liens génétiques sont encore très ténus. L'archéologie du Québec, grosse d'avenir, est encore indigente dans le domaine des faits et les hypothèses qui fourmillent ne sont que les grandes lignes de son programme actuel de recherche.

L'intelligibilité du changement

Le changement culturel est un phénomène universel mais il correspond à un ensemble dynamique de pressions, de réactions et d'intégrations toujours particulier. Le changement au sein du Sylvicole initial doit donc être considéré aussi comme une réalité déterminée et déterminante indissociable de la vie culturelle des groupes qui y sont rassemblés.

Il serait présomptueux de fournir dans le cadre de cette présentation et dans l'état actuel de nos connaissances, un modèle détaillé du changement

culturel dans tout son dynamisme mais deux éléments méritent d'être soulignés: la pression de population et le système réticulaire du mode d'adaptation.

La pression de population

Quand Cartier visita les populations laurentiennes en 1534-1535, il y avait environ 5 000 sédentaires agriculteurs entre Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga); nous obtenons ainsi une densité d'un individu par 3 milles carrés (on peut exprimer ce chiffre autrement en prenant comme base la longueur de l'axe du St-Laurent; on arrive alors à 30 individus par mille). C'est une densité incompatible (dans le Nord-Est) avec une subsistance qui n'inclut pas d'agriculture et qui ne peut profiter des ressources marines. Les populations nomades de cette époque devaient avoir, dans la forêt boréale, une densité constamment inférieure à un individu par 20 milles carrés, et ce dernier chiffre pouvait aussi qualifier la densité de la population laurentienne à l'aube du Sylvicole initial. Par conséquent, il devait y avoir moins de 1 000 personnes au temps des populations Meadowood et Middlesex dans l'aire de la plaine laurentienne (15 000 milles carrés). Ce chiffre est compatible avec la présence de trois ou quatre bandes: Pointe-du-Buisson, Batiscan, Mauricie (?), Outaouais (?).

Or, de la fin du Sylvicole initial jusqu'à 1534 il n'y a que 20 générations et il est invraisemblable qu'en un si court laps de temps, la population se soit multipliée par 5. Il a donc dû y avoir entre le début et la fin du Sylvicole initial, une augmentation relativement importante de la population et c'est aussi ce que laissent supposer les sites connus de cette période.

Si une densité moyenne de 20 milles carrés par individu est compatible avec une vie nomade et s'accommode d'une dispersion importante des effectifs prédateurs à la mode des nomades de la période de contact et de ceux de la fin de l'Archaique, une augmentation continue de cette densité créerait des problèmes d'exploitation et pourrait arriver à causer une menace à la réjuvenation naturelle de la biomasse. Or, durant le Sylvicole initial, on enregistre une dépendance de plus en plus forte de la pêche, c'est-à-dire un réajustement apparemment adaptatif du mode de subsistance ancien sous l'effet d'une demande énergétique accrue (i.e. d'une augmentation de la population) ne pouvant être comblée par la biomasse traditionnellement convoitée. C'est l'instauration d'un régime mixte qui pourra, pendant un certain temps, résoudre le stress mais, la population continuant d'augmenter, ce régime de prédation mixte s'avérera également insatisfaisant et bientôt, au Sylvicole terminal, l'agriculture se présentera comme une solution nouvelle à cette

“crise démographique”.

Si la pression de population détermine des changements au niveau de la subsistance, ceux-ci sont aussi accompagnés d'une réorganisation culturelle à plusieurs niveaux et amorcent donc une réaction en chaîne des transformations.

Le système réticulaire

Nous avons déjà souligné que depuis la période archaïque (et sans doute depuis plus longtemps encore) les populations laurentiennes ont entretenu des contacts avec plusieurs autres populations de l'Ontario ou des états septentrionaux des Etats-Unis. De tels contacts, souvent accompagnés d'échanges, définissent un réseau d'interaction dans lequel circule librement une “information” culturelle variée. Cette information est fort vraisemblablement peu déterminante pour des populations adaptées à leur milieu comme devaient l'être les populations laurentiennes. Cependant, quand des problèmes d'adaptation latents se manifestent, le réseau d'information peut devenir important, surtout si ces problèmes ont déjà été rencontrés ailleurs, en d'autres points de ce réseau. On peut alors penser à ce qu'on appelle la diffusion d'idées et de réponses adaptatives qui devront certes être intégrées par la population réceptrice mais qui ont déjà une formulation et une application.

Or, tout se passe comme si, durant toute la période Sylvicole, la zone laurentienne de ce réseau avait profité de cette information et avait dû définir son originalité malgré les effets homogénéisant de ce réseau.

L'apparent retard de certaines innovations dans la plaine laurentienne n'implique cependant pas que les populations de cette région étaient des populations retardées. Il indique seulement que

les pressions d'adaptation s'y sont manifestées plus tardivement et qu'elles n'ont pas cru souhaitable d'intégrer avant cette information pourtant déjà disponible auparavant.

Conclusion

Le Sylvicole initial de la plaine laurentienne est une période dynamique au sein de laquelle les modes d'existence se sont profondément transformés, passant d'un système de prédation généralisé à un système de prédation plus spécialisé, d'un nomadisme important à une semi-sédentarité, d'une organisation atomistique (en petits groupes) et fluctuante à une organisation plus stable et pré-villageoise.

Ce n'est pas une période caractérisée par une évolution en vase clos mais par des transformations de nature réticulaire impliquant de nombreux et constants échanges d'informations sur un territoire qui débordait largement les limites de la plaine laurentienne, surtout vers l'ouest et le sud.

Les schèmes d'établissement se modifient, divers traits originaux sont intégrés, se répandent et on pourrait y reconnaître, en gestation, une province de l'Iroquoisie, qui ne se refermera sur elle-même que vers 1350 AD.

Le Sylvicole initial est encore peu connu mais des sites importants comme ceux de Place Royale (Québec), Oka (Lac des Deux-Montagnes), Pointe-du-Buisson (Lac St-Louis) et Hopkins Point (Lac St-François) devraient bientôt nous permettre d'en affiner notre connaissance.

Les Iroquoiens : premiers agriculteurs

A l'arrivée des premiers Européens, la Vallée du Saint-Laurent était occupée par deux types de population qui exploitaient de façon différente leur milieu environnant.

Dans la région des terres fertiles, entre la ville de Québec et le lac Ontario, un premier type avait développé un mode de subsistance basé essentiellement sur la culture du maïs, des fèves et des courges; la chasse, la pêche et la cueillette des fruits sauvages venaient compléter occasionnellement leur régime alimentaire. Ces populations appartenaient à une grande famille linguistique que les préhistoriens appellent "iroquoienne"; le terme "iroquois" ne s'applique qu'à une partie de ces populations qui formèrent au XVI^e siècle une alliance politique. L'ensemble de cette famille linguistique occupait les territoires actuels des états de New York, de Pennsylvanie et de l'Ohio, ainsi que les parties méridionales de l'Ontario et du Québec.

Dans les territoires adjacents à ceux qu'habitaient les Iroquoiens, vivaient d'autres Amérindiens, les Algonquiens, qui avaient un mode de subsistance, eux, basé sur la pêche, la chasse et la cueillette. C'étaient des nomades qui se déplaçaient selon la disponibilité du gibier.

Un peu d'histoire

Les Iroquoiens commencent à se distinguer comme entité culturelle vers l'an 1,000 de notre ère. A cette époque et jusque vers 1,300, ils vivaient dans de petits villages qui regroupaient quelques maisons (7 à 9 mètres de longueur) plus ou moins rectangulaires et aux coins arrondis; c'étaient les premières maisons-longues. Les sites archéologiques nous montrent qu'ils ont d'abord cultivé le maïs, puis les haricots et la courge. Issus de populations nomades qui avaient vécu de chasse et de pêche, ils continuèrent au début à dépendre du gibier. Mais graduellement, l'agriculture prit plus d'importance. Les dimensions des maisons et des villages grossirent. Puis on vit apparaître des palissades autour de certains d'entre eux. Entre 1,300 et 1,400, ces gens avaient fixé un mode de vie nouveau. Les groupes, pouvant compter jusqu'à 2,000 individus, vivaient dans des villages de 40 à 50 maisons-longues. Les habitants de ces maisons appartenaient à un même clan auquel ils s'identifiaient

par leur ascendance maternelle. Les membres d'un clan représenté par un emblème totémique comme l'ours, le castor, etc. se retrouvaient dispersés dans plusieurs maisons-longues et souvent dans des villages différents; les nations ou tribus, qui occupaient des territoires bien délimités, étaient formées de plusieurs de ces clans.

Les premiers missionnaires, Jésuites et Récollets, qui vécurent avec des Iroquoiens, nous ont laissé des descriptions de leur mode de vie et des relations qu'ils avaient entre eux et avec les Algonquiens. C'est ainsi qu'on apprend qu'au début du XVII^e siècle, il existait au moins 17 tribus réparties dans plus de 100 villages. L'équilibre des relations entre ces groupes était toutefois fragile et les conflits que les colonisateurs provoquèrent en s'alliant aux uns ou aux autres allaient contribuer à le rompre.

Comme nous l'avons suggéré, le développement de l'agriculture diminua l'importance des activités de chasse et de pêche; de plus, comme la population augmentait, les ressources fauniques devenaient insuffisantes. On assista alors à la naissance d'un système de troc entre les Algonquiens et les Iroquoiens par lequel les premiers obtenaient du maïs et du tabac en échange de viande, de peaux et de d'autres produits auxquels les seconds n'avaient pas accès.

Peu à peu la concurrence s'installa entre les tribus iroquoiennes, chacune voulant protéger son marché. Des guerres de harcèlement, dont témoignent les villages palissadés, avaient donc lieu avant l'arrivée des Européens. Des tribus en vinrent à s'unir pour se défendre ou attaquer. C'est ainsi qu'à la période de contact avec les premiers Européens, il semble y avoir eu quatre "confédérations": la Ligue des Iroquois (les Sénécas, les Cayugas, les Onondagas, les Oneidas et les Mohawks), les Hurons, les Pétuns et les Neutres.

A la fin du XVII^e siècle, alors que s'intensifiait la Traite des fourrures avec les colonisateurs européens, d'autres groupes iroquoiens s'allièrent avec l'une ou l'autre de ces "confédérations". Durant cette période, les conflits, mousés d'une part par les Français et d'autre part par les Hollandais et les Anglais, prirent une tournure dramatique. En 1649, les Iroquois vainquirent et dispersèrent d'abord les Hurons puis tous les autres Iroquoiens, assurant ainsi leur suprématie sur tout le territoire. La plupart des vaincus furent assimilés par leurs vainqueurs ou par d'autres Amérindiens de l'Ouest. Un certain

nombre d'entre eux s'installèrent à proximité des agglomérations euro-canadiennes où ils perdirent peu à peu leur identité culturelle.

Les Iroquoiens du Saint-Laurent

Comme nous l'avons vu plus haut, une population de culture iroquoise habitait la Vallée du Saint-Laurent lorsque Cartier remonta le Fleuve en 1535. Les préhistoriens et les ethnologues l'identifient comme les "Iroquoiens du Saint-Laurent".

Selon les écrits de Cartier, ces Iroquoiens étaient répartis dans une dizaine de villages le long de la rive nord du Saint-Laurent entre l'île D'Orléans et l'île de Montréal. Cartier s'arrêta à l'île de Montréal... La majorité de la population était concentrée autour de deux agglomérations importantes, à Stadaconé et à Hochelaga. D'après la description de Cartier, le village d'Hochelaga était typiquement iroquoien: il regroupait au moins 1,500 individus habitant dans une cinquantaine de maisons-longues et il était entouré d'une triple palissade de pieux. Il remarque aussi la présence, dans les environs immédiats du village, de nombreux champs de maïs.

Par contre, les gens de Stadaconé, en plus de cultiver le maïs, exploitaient de nombreuses ressources marines (maquereaux, morues, mammifères marins, etc.) qu'ils capturaient dans le Golfe. Mais Cartier ne décrit pas très bien ce village, pas plus d'ailleurs que ceux qu'il voit entre l'île D'Orléans et Portneuf; les habitants de ces villages semblent avoir eu un mode de vie similaire à celui des Stadaconiens.

Quoiqu'il en soit, tous ces Iroquoiens étaient disparus des rives du Saint-Laurent lors du voyage de Champlain en 1603. On s'est perdu en conjectures sur les causes de cette disparition. Certains auteurs l'attribuent à des guerres avec d'autres groupes iroquoiens (les Hurons ou la Ligue des Iroquois) ou avec des groupes algonquiens. Dans cette perspective, les rivalités tribales ou l'expansion du commerce avec les Européens auraient pu jouer.

D'autres croient qu'ils ont été décimés par des maladies d'origine européenne. Enfin, il est possible qu'un léger refroidissement climatique, qui aurait considérablement affecté leur agriculture, les aurait obligés à émigrer vers le Sud et qu'ils n'auraient pu réintégrer leur territoire les Français ayant décidé de l'occuper.

Si on ne connaît pas les derniers moments des Iroquoiens du Saint-Laurent, on commence à en connaître l'origine et le développement culturel. Les premiers auteurs à s'intéresser au problème de leur identité culturelle les ont alternativement reconnus comme les ancêtres ou les descendants

des Mohawks et des Hurons. Plus récemment, à partir des caractères de leur céramique, on a voulu voir en eux les ancêtres ou les descendants des Onondagas et des Oneidas. Mais les dernières recherches archéologiques ont toutefois démontré que si les Iroquoiens du Saint-Laurent partageaient plusieurs traits de culture matérielle avec les Hurons, les Onondagas, les Oneidas et les Mohawks, leur histoire culturelle était tout à fait indépendante de celle de ces tribus.

Il s'agit en effet de populations qui sont issues d'un long développement culturel sur place, dans la Vallée même du Saint-Laurent, qui a probablement son origine dans la période archaïque et que l'on peut suivre tout au long de la période du Sylvicole. Tout comme les autres groupes iroquoiens sont issus d'un développement historique dans leur région respective. Les traits que tous les Iroquoiens partagent résultent plus de contacts fréquents que de migrations massives d'une région à l'autre. De plus, les quelques éléments linguistiques recueillis par Cartier et qu'on avait autrefois attribués au dialecte des Mohawks ou des Hurons, sont aujourd'hui considérés comme des éléments d'un dialecte iroquoien différent de tous les autres.

Une question de méthode

Quels étaient donc ces gens et comment vivaient-ils? C'est ce que les archéologues tentent de déterminer. Pour ce faire ils peuvent puiser dans les données ethnohistoriques mais c'est surtout dans les sites archéologiques qu'ils trouveront le plus de réponses. Les recherches sur la préhistoire des Iroquoiens se sont souvent limitées à établir des séquences chronologiques à partir des vestiges matériels retrouvés dans les sites, en particulier à partir des tessons de poterie. On a abouti ainsi à une histoire du développement des styles de poterie plutôt qu'à une reconstitution de l'histoire culturelle de la population.

Une nouvelle tendance chez les préhistoriens du Nord-Est amène certains spécialistes des Iroquoiens à recueillir sur les sites archéologiques des données qui leur permettront de découvrir les mécanismes qui ont régi l'adaptation des hommes à leur environnement social et naturel, et cela à travers le temps.

Plutôt que de rechercher des objets et d'en dégager les caractères afin de placer le site dans une série chronologique, on essaie de voir comment ces objets se répartissent les uns par rapport aux autres, puis par rapport aux traces d'établissement laissées par les habitants du site. Comme la disposition et les relations des vestiges archéologiques entre eux représentent en

quelque sorte une photographie, à un moment donné, des activités d'une communauté, on peut en arriver à reconstituer certains éléments de l'organisation sociale qui sous-tendait ces activités. On peut aussi en arriver à déterminer de quelle façon ces activités représentaient une adaptation à l'environnement naturel et social dans lequel elles s'inscrivaient. Dans cette démarche, chacun des sites représente une facette et une étape dans le processus du changement culturel.

Leur pays

Le pays des Iroquoiens du Saint-Laurent avait des frontières assez bien définies. En partant du lac Ontario, elles suivaient grossièrement le corridor formé par les Adirondacks et les Laurentides, corridor qui s'étranglait peu à peu vers l'Est jusqu'à l'Île D'Orléans.

Mais ce pays était ouvert aux quatre points cardinaux; vers le Nord par les rivières Outaouais, des Trois-Rivières et Saguenay; vers le Sud par la Rivière Richelieu et la Saint-François; vers l'Est et l'Ouest par le Fleuve. Si on examine la carte des sites iroquoiens du Québec, on remarque que c'est dans la Haute Vallée du Saint-Laurent que l'on retrouve les villages et les campements importants ainsi que le plus grand nombre de sites (peu étudiés ou détruits). Mais cette carte nous montre aussi que ces Iroquoiens ont pu se rendre en Abitibi, en Haute-Mauricie, au Lac Saint-Jean et dans le Golfe, même si la présence d'objets iroquoiens dans ces régions éloignées ne peut parfois signifier que des échanges par troc avec les populations algonquiennes comme le suggère l'ethnohistoire.

Si des Iroquoiens voyageaient, le gros de la population demeurait là où ils pouvaient pratiquer l'agriculture. La Vallée du Saint-Laurent avait d'une façon habituelle au moins une centaine de jours de croissance végétative (temps minimum pour la culture de maïs). Et c'est surtout la Plaine de Montréal qui était la plus propice à une agriculture intensive. Ce qui explique que les gens des villages à l'est des Trois-Rivières devaient chasser et pêcher autant, sinon plus, qu'ils cultivaient.

Villages, stations de pêche, campements

On connaît près de 125 sites qui contenaient des vestiges qui ont pu appartenir à la culture des Iroquoiens du Saint-Laurent. La plupart d'entre

eux n'ont pas été systématiquement fouillés et encore moins scientifiquement analysés. Plusieurs sont irrémédiablement détruits. Il va falloir d'ici peu réévaluer toutes ces données: des sites devront être fouillés et une analyse globale entreprise.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on peut faire un bref inventaire des emplacements:

- 6 villages dans la région comprise entre le Lac Saint-François et le Lac Saint-Pierre: 3 probablement palissadés, Salem, Beckstead, Dawson et 3 autres non-palissadés, Grays Creek, Lanoraie, Mandeville.

- une trentaine de campements temporaires dont quelques stations de pêche bien définies accompagnent ces villages dans la même région: les plus connus, la Station 2 de Pointe-du-Buisson, Berry, Gogo, MacDougald.

- 4 sites mal connus au confluent des rivières Saint-François et Massawipi.

- 3 campements importants dans la région des Trois-Rivières: Bourassa, Beaumier 1 et 2.

- 4 sites partiellement détruits entre les Trois-Rivières et Québec: Masson, Lotbinière, Deschambault et Place Royale.

- une dizaine de sites mal connus dans la région de Tadoussac.

- 5 à 6 emplacements qui ont livré quelques objets iroquoiens à l'est de Tadoussac, sur les deux rives du Golfe, dont un sur la rivière Témiscouata.

- une dizaine d'emplacements similaires, le long de la rivière Outaouais et de ses affluents.

- 7 autres emplacements dans l'Abitibi.

- une douzaine en Mauricie et en Haute Mauricie.

- au moins 7 dans la région du Lac Saint-Jean.

- 5 au lac Nicabau.

- de la céramique iroquoise a été trouvée à Fort Rupert et au Poste-à-la-Baleine.

On constate que les sites les plus permanents ont été établis à quelques milles des rives des cours d'eau sur des terrasses bien drainées. Pourtant, un village important, Mandeville, avait été placé sur les rives mêmes de la rivière Richelieu.

Les stations de pêche se rencontrent bien sûr sur les rives des rivières, mais peu souvent à un confluent.

Les sites retrouvés en dehors du pays même des Iroquoiens du Saint-Laurent sont groupés dans des bassins hydrographiques stratégiques: lacs Abitibi, Kempt-Manouane, Saint-Jean, Nicabau.

Si tous les sites avaient été bien décrits, on pourrait vraisemblablement refaire les réseaux des déplacements des groupes iroquoiens ou du moins des objets de leur culture matérielle.

Sites iroquoiens du Québec

△ : emplacement des sites

Régions:

Plaine de Montréal

Lac Saint-François
Beckstead
Grays Creek
Salem
Summerstown
Hopkins Point
Ile Thompson (S.-O.)
Ile Thompson (S.-E.)
Cameroun
Gogo
MacFarlane
Kit Kit
Berry
Cazaville
1, 2, 3
St-Régis
MacDougald
Aulstville
Casgrain Hill
Massena Center
Ross 1, 2
Butternutt

Ile de Montréal et environs

Soulanges
Vaudreuil
Coteau-du-Lac
Pointe-aux-Buissons 2
Dawson
Pointe-du-Moulin
Oka

Lac Saint-Pierre,

riv. Richelieu

riv. St-François

Lanoraie

Mandeville

Tracy

Saint-Roch

Riv. Richelieu

Ile-aux-Noix

Fort Chambly

Pointe-du-Gouvernement

Bishop

De l'Ile

Trois-Rivières - Québec

Bourassa
Beaumier 1, 2
Deschambault
Masson
Lotbinière
Place Royale

Rivière Ouataouais

Lac DuMoine 1, 2, 3
Lac Cacabonga
Rivière Bell
Lac Simon
Ile Morrisson
Lusk and Seaman Farms
Gilmour's Mill Point

Abitibi

Grand Lac Victoria
Rivière Duparquet 7, 16
Rivière LaSarre 2
Lac Abitibi 4, 15, 17

Baie James

Fort Rupert
Poste-à-la-Baleine

Mauricie et Haute Mauricie

Lac Mékinac 1, 2, 15
Lac Lacarte
Ile Mathias
Lac du Sud
Lac Nemikachi 12, 20, 21

Lac Saint-Jean

Chicoutimi
La Belle Rivière 1
Riv. Metabetchouan
Lac des Commissaires 12
Pointe-Bleue 1
Riv.-aux-Iroquois

Lac Nicabau

Rivière Normandin
Lac Nicabau 4, 5
Lac Doda
Lac Chigoubiche

Kamouraska,

Tadoussac,

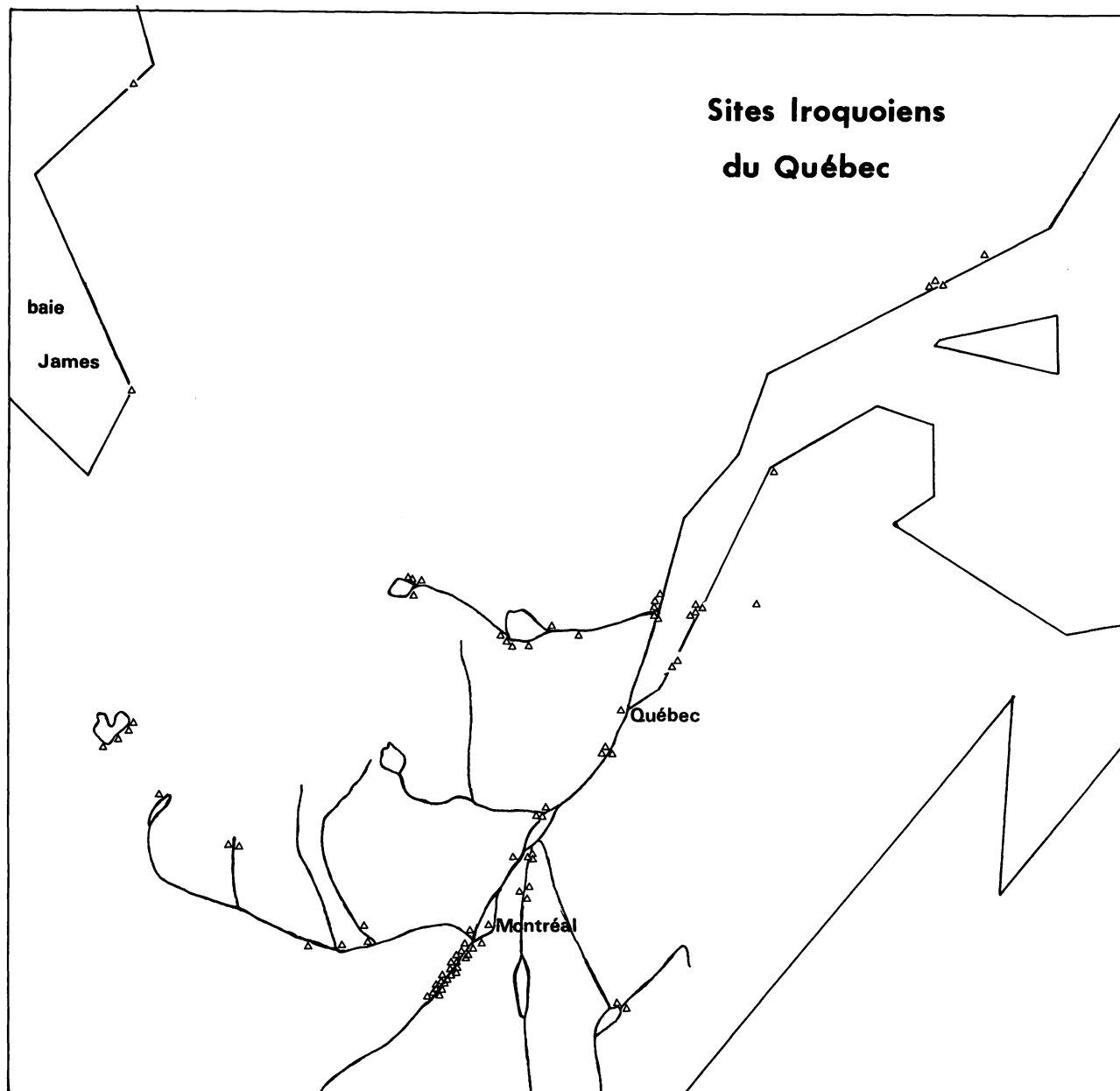
Rivière-du-Loup,

Témiscouata

Ile Brulée
Ile-aux-Corneilles
Anse-aux-Pilotes
Pointe-Sauvage
Pointe-à-Crapaud
Pointe-aux-Alouettes
Riv. Moulin à Baude
Cache
Anse-à-la-Vache
Anse-aux-Fraises
Grande Anse
Davidson

Golfe

(Gaspésie, Côte Nord)
Kegashka (rivière)
Kegashka (village)
Noui
Mingan
Sainte-Anne-des-Monts



Les habitations

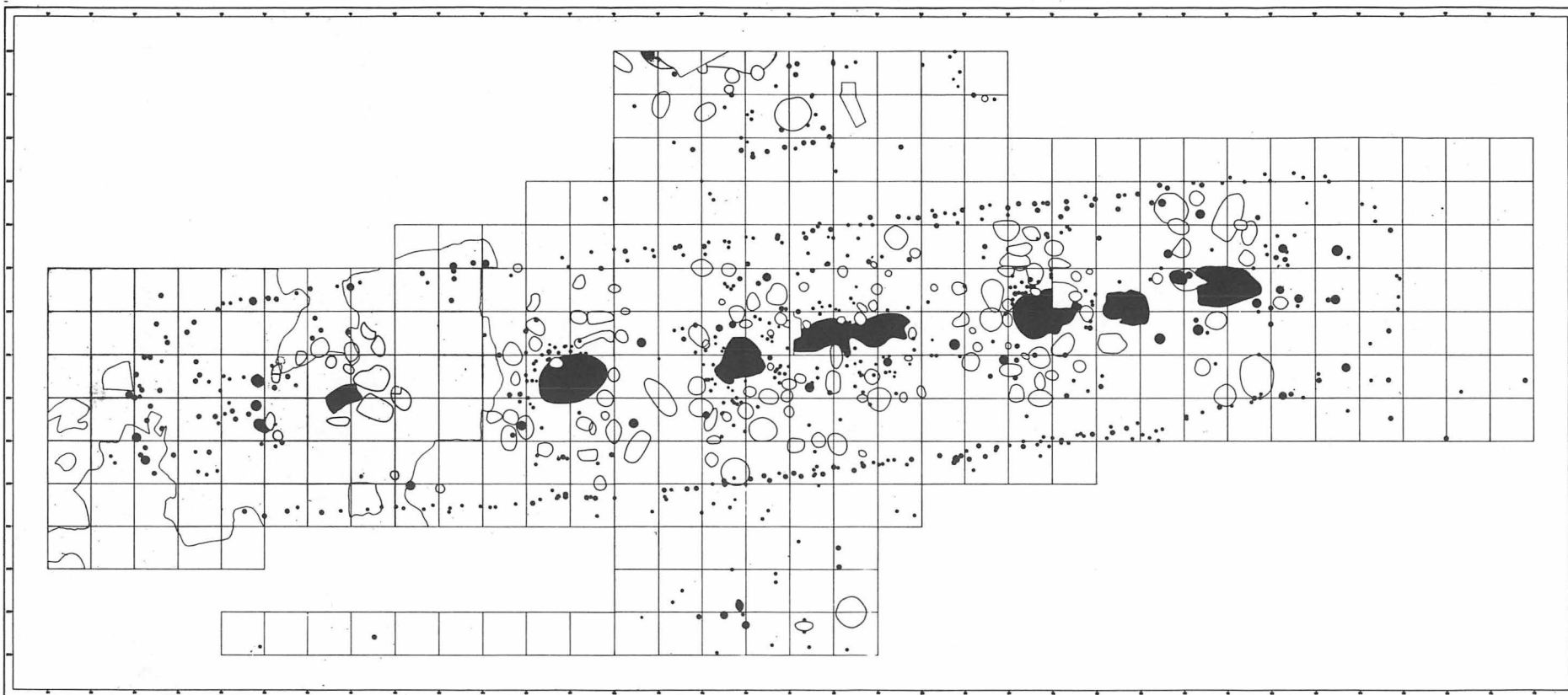
Comme les autres Iroquoiens, ceux de la Vallée du Saint-Laurent qui vivaient dans des villages ou des stations de pêche érigeaient des maisons-longues communautaires. Les dimensions de ces habitations variaient selon le genre de site. Sur un point de pêche comme la Station 2 de Pointe-du-Buisson, elles mesuraient environ 9 mètres de long sur 4 mètres de large. Dans des villages comme Lanoraie, elles avaient 30 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur. A Mandeville,

elles mesuraient 17 mètres sur 5 mètres.

Chacune d'elles contenait une rangée axiale de foyers. Autour de chacun d'eux, on avait creusé des fosses pour faire disparaître les déchets ou conserver la nourriture et les outils. On y retrouve aussi tous les restes des activités culinaires et artisanales de deux unités familiales. Les plus longues maisons ont 5 à 6 foyers, les plus courtes, 2.

D'après les traces de pieux qui sous-tendaient leur structure, ces maisons étaient plus ou moins rectangulaires aux coins arrondis et s'élevaient à 3 ou 4 mètres du sol.

Selon l'emplacement ou la vocation du village (ou du point de pêche), la distribution des mai-



SITE LANORAIE (BIFh-1) : PLAN DES STRUCTURES

LEGENDE

- Dépression
- Dépression partiellement remaniée
- Traces de piquets (diamètre)
 - 0 à 4,9 cm
 - 5 à 9,9 cm
 - 10 à 14,9 cm
 - × échelle 15 cm et plus
- Traces de foyers
- Remaniement

0 0,5 1,0
mètre



Plan d'une maison-longue iroquoise du site de Lanoraie, les traces de piquets délimitent un long rectangle aux coins arrondis de 29 mètres sur 6 mètres, à l'intérieur duquel on retrouve 5 zones de foyers placées dans un même axe; dans chacune de ces zones, les habitants de la maison-longue ont creusé des fosses pour conserver les aliments ou camoufler les déchets.

sons suivait les mêmes configurations que celles des autres villages iroquoiens: orientées pour résister aux intempéries et rapprochées les unes des autres.

D'autre part, on ne connaît pas les habitations des campements temporaires.

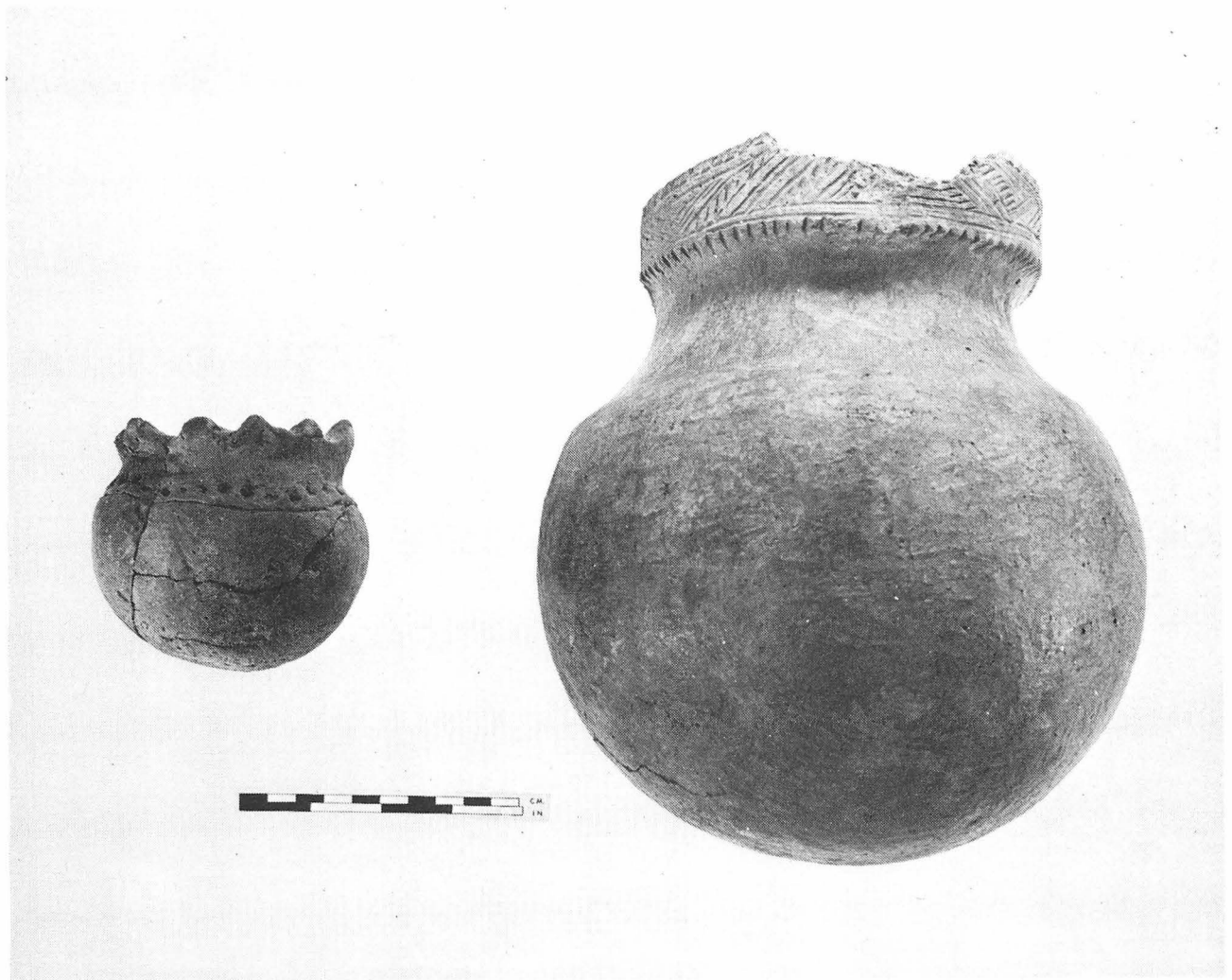
Les outils

La plupart des outils ou des fragments d'outils que les archéologues retrouvent sur les sites iroquoiens sont faits de terre cuite: des vases et des pipes. Les industries sur pierre et sur os étaient

beaucoup moins importantes que dans les périodes antérieures.

Comme l'ont observé les premiers missionnaires, les vases qu'utilisaient les Iroquoiens étaient fabriqués par les femmes. Les techniques de modelage, les règles de la morphologie ainsi que les canons de la décoration de ces vases étaient transmis de mère en fille. On retrouve donc dans les habitations et les dépotoirs des villages une grande quantité de fragments de ces récipients.

Généralement le vase iroquoien est de forme composite: sa panse est globulaire, l'encolure est étranglée et le bord aménagé en parement ou en lèvre modelée. C'est dans la partie supérieure que l'on retrouve la décoration et les aménagements spéciaux comme les crestellations.



Vases iroquoiens du site de Mandeville. Vase d'une artisanne adulte qui représente le type le plus répandu dans les sites des Iroquoiens du Saint-Laurent. Vase composite: panse globulaire, encolure étranglée, bord aménagé en parement de moyenne hauteur et portant deux crestellations. Décoration: panse rugosée au battoir cordé et adoucie, épaulement et

encolure sans décor, parement orné d'incisions (triangles à champs hachurés). Volume: 2.5 litres.

Vase d'une artisanne apprentie: le vase a été grossièrement modelé dans une pâte lache et poreuse, le bord a été ourlé irrégulièrement et sa décoration réduite à sa plus simple expression. Volume: 0.25 litre.

Photo: Marc Laberge.

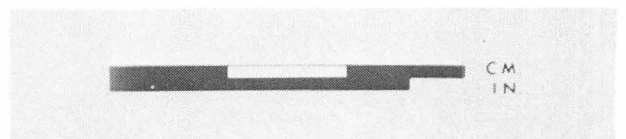
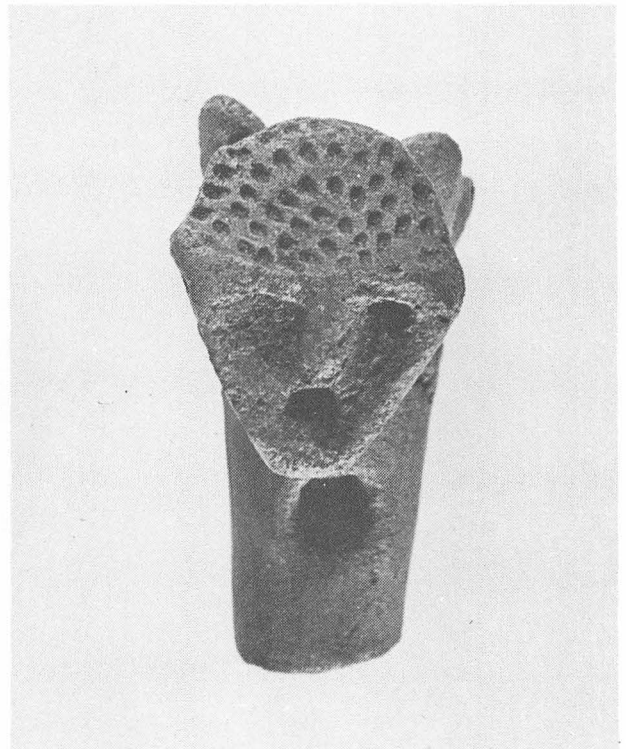
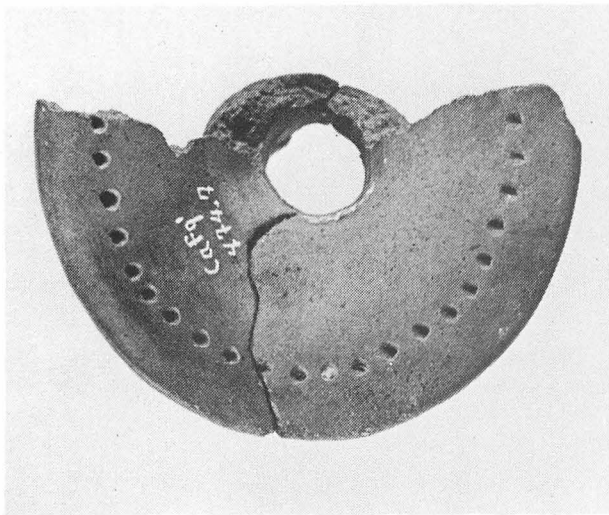


Photo: Marc Laberge.

Pipes iroquiennes du site de Mandeville. Pipe en trompette: fourneau d'une pipe en coude (tige absente) que l'on retrouve sur tous les sites iroquoiens du Nord-Est. Pipe à effigie anthropomorphique, la tige était amovible.

La poterie des Iroquoiens du Saint-Laurent diffère de celle des autres Iroquoiens par les aménagements spéciaux et le décor (outils utilisés et motifs dessinés).

Les pipes de terre cuite pouvaient être indifféremment fabriquées par les hommes ou les femmes. La pipe classique iroquoise est dite "en trompette" et est très peu décorée. Mais c'est sur elle que l'on reproduit le bestiaire et les thèmes mythologiques du groupe. Les représentations anthropomorphiques et zoomorphiques varient donc de région à région et d'époque en époque. C'est par leur forme et leur décor que les pipes des Iroquoiens du Saint-Laurent se distinguent de celles des autres Iroquoiens.

Les vases et les pipes, en plus d'être des objets spécifiques à une région, peuvent être sériés dans un ordre chronologique. Certaines caractéristiques apparaissent à un moment donné et disparaissent à d'autres moments. On a pu ainsi voir comment la poterie des Iroquoiens du Saint-Laurent fût le résultat d'une longue tradition du Sylvicole dans ces régions. Vers les années 1,200 de notre ère, cette poterie est nettement iroquoise et durant les 350 années qui suivirent elle évolua très lentement: au début, les vases sont moins volumineux, leur parement plus court et leur décor plus simple; à la fin, ils sont plus

gros, leur parement sont très haut et crestellés, le décor est très élaboré et exécuté surtout par des incisions.

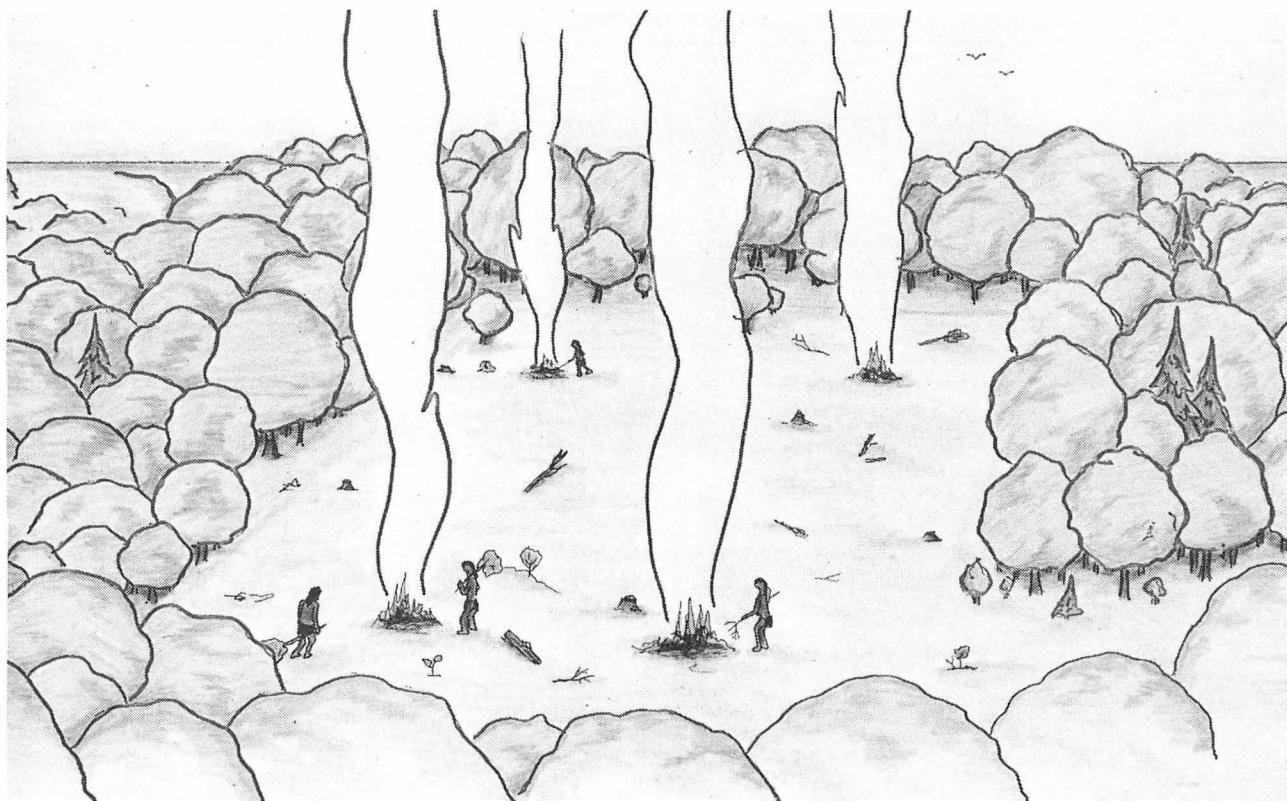
En plus des objets de terre cuite, on trouve sur les sites iroquoiens des outils et des armes de pierre et d'os: haches, herminettes, poids de filet, pointes, grattoirs décorateurs de poterie, dagues, alènes, harpons, hameçons, éléments de fouène, etc.

Utilisation de la faune et la flore

Dans les dépotoirs et les fosses à déchets, on a récupéré les restes fauniques et botaniques des activités culinaires, pharmacologiques, ludiques, etc.

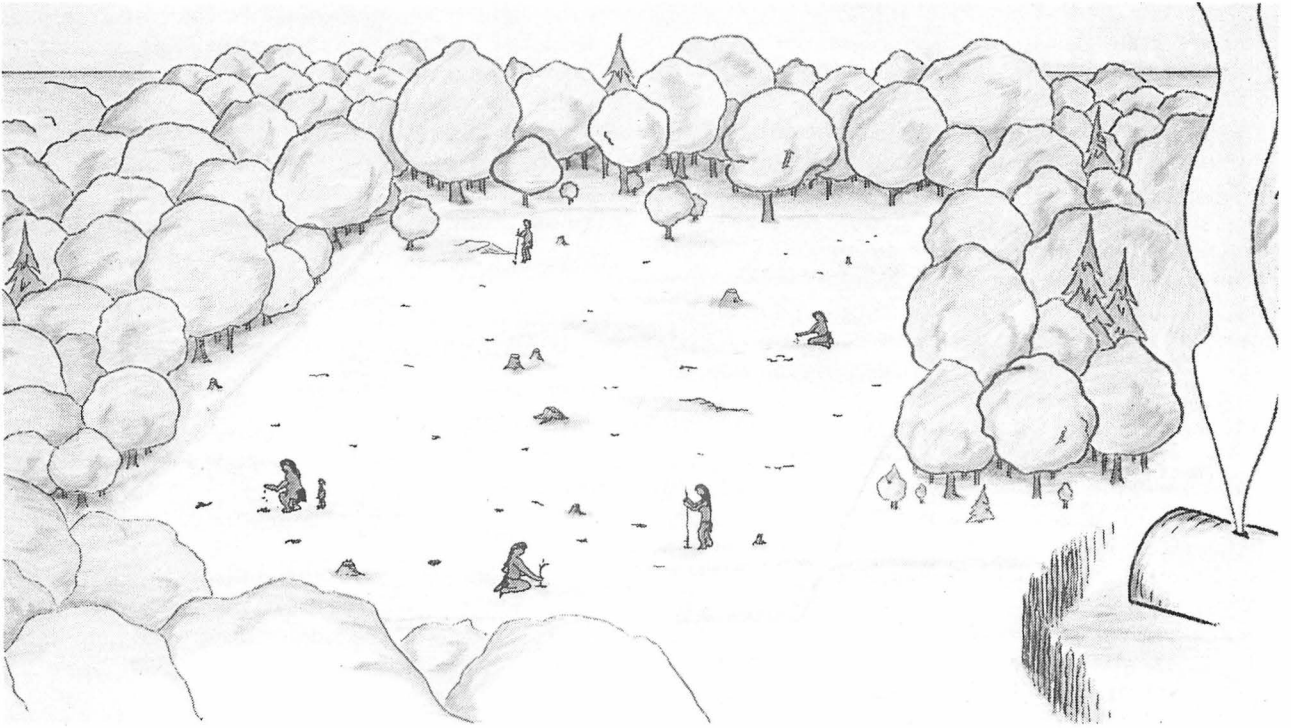
Dans un site comme Mandeville, les botanistes ont identifié plusieurs dizaines de plantes: maïs, courge, haricot, tabac, tournesol, noix, gland, merise, ronce, plusieurs espèces de baies et de petits fruits.

A Lanoraie, les biologistes ont analysé les restes de caribou, de chevreuil, d'orignal, d'ours, de carcajou, de couguar, de castor, de raton-laveur, de rat musqué, de martre, de pécan, etc.



Préparation des champs

"...ils coupent les arbres à la hauteur de deux ou trois pieds de terre, puis ils esmondent toutes les branches, qu'ils font brusler au pied d'iceux arbres pour les faire mourir, et par succession de temps en ostent les racines;"

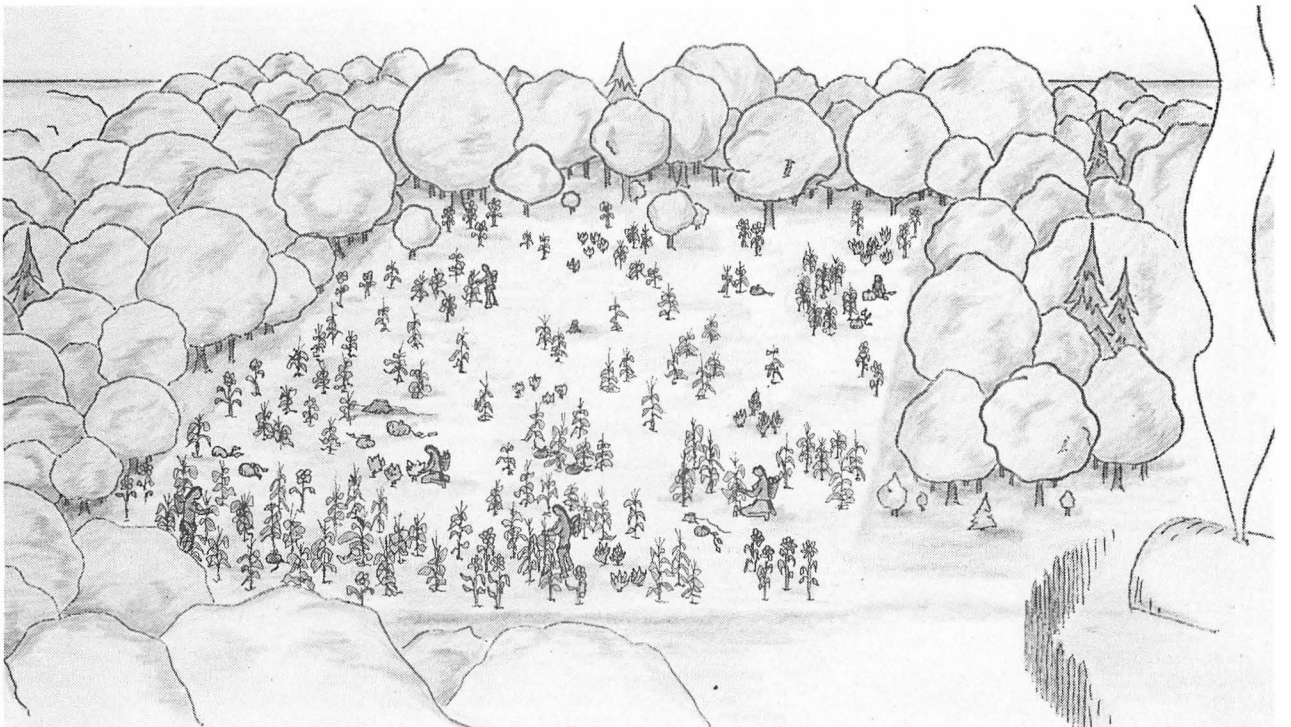


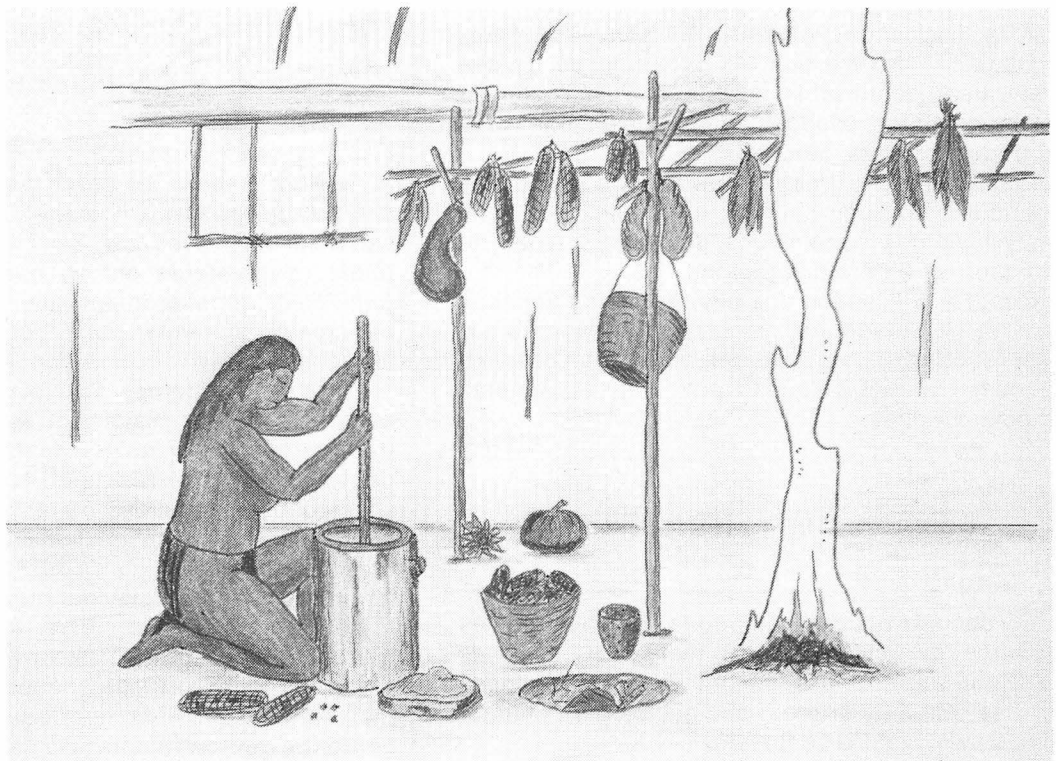
Les semailles

"...puis les femmes nettoient bien la terre entre les arbres, et beschent de pas en pas vne place ou fossé en rond où ils sement à chacune 9. ou 10. grains de Maiz, qu'ils ont premièrement choisy, trié et fait tremper quelques iours en l'eau, et continuent ainsi, iusques à ce qu'ils en ayent pour deux ou trois ans de prouision;"

Les récoltes

"Le grain meurit en quatre mois, et en de certains lieux en trois: apres ils le cueillent, et le lient par les feuilles re-troussées en haut..."





La conservation

"...et l'accomodent par paquets, qu'ils pendent tous arrangez le long des Cabanes, de haut-en-bas, en des perches qu'ils y accomodent en forme de rattelier, descendant iusqu'au bord deuant l'estable, et tout cela est si proprement aiancé, qu'il semble que ce soient tapisseries tenduës,

le long des Cabanes, et le grain estant bien sec et bon à serrer, les femmes et les filles l'esgrenent, nettoient et mettent dans leurs grandescuues ou tonnes à ce destinées, et posées en leur porche, ou en quelque coin de leurs Cabanes."

F. Gabriel Sagard Theodat, récollet, 1632, dessins: Louis Lavoie



La cuisine au maïs

"Pour le manger en pain, ils font premierement vn peu bouillir le grain en l'eau, puis l'essuyent et le font vn peu sicher: en apres ils le broyent le pestrissent avec de l'eau tiède, et le font cuire sous la cendre chaude, enveloppé de fueilles de bled, et à faute de fueilles le lauent apres qu'il

est cuit: s'ils ont des Fezolès ils en font cuire dans vn petit pot, et en meslent parmy la paste sans les escacher, ou bien des fraiZes, des bluës; des framboises, meures champestres, et autres petits fructs secs et verts, pour lui donner du goust et le rendre meilleu;"

A la Station de Pointe-du-Buisson, les ichtyologues ont montré que les pêcheurs de ce site préféraient capturer la barbue et l'esturgeon au lieu des petites espèces communes comme les barbottes, crapets, perches.

Pour avoir une image générale du menu des Iroquoiens du Saint-Laurent, il va falloir que nous analysions des échantillons des divers types de site dans les différentes régions.

Quant à l'utilisation des plantes et des animaux dans la pharmacopée, les bijoux et diverses autres recettes, il est trop tôt pour comparer les données archéologiques aux renseignements ethnohistoriques.

Les hommes et leurs morts

On connaît encore très peu la morphologie des hommes qui cultivaient le maïs sur les rives du Saint-Laurent: 3 sites ont livré des données sur les rites funéraires et l'ostéologie, Mandeville, Dawson et Place Royale.

Et même, les sépultures de Place Royale sont encore à l'étude.

Tous les individus retrouvés appartiennent à la grande famille morphologique iroquoise; des hommes et des femmes de haute stature (moyenne de 1.72 mètres) dont le crâne est légèrement allongé, le front fuyant et le menton proéminent.

On a remarqué que les caries dentaires sont plus fréquentes chez les individus des sites iroquoiens de l'Ontario méridional que chez le même genre d'individus des sites du Québec méridional. Mais, dans les deux cas, les caries sont moins nombreuses que chez leurs ancêtres nomades du Sylvicole. Ce qui indiquerait un régime alimentaire presque exclusivement végétal chez les premiers, un régime alimentaire mixte chez les seconds et un régime alimentaire animal chez les derniers.

Quant aux rites funéraires, les deux sites les plus révélateurs, Mandeville et Place Royale, nous montrent que les corps ont été ensevelis de deux façons: à Mandeville, les corps sont en position étendue isolés ou couplés dans des fosses individualisées où on avait placé que très peu d'offrandes (quelques éléments de collier de coquillage); à la Place Royale, on a exhumé deux fosses: dans l'une quatre enfants (6 ans, 6½ ans, 3 ans et un foetus) avaient été ensevelis avec des colliers et des pendentifs de coquillage, dans l'autre fosse 6 individus (5 adultes et un enfant) avaient subi le même sort. Il est intéressant de noter que les éléments de collier sont identiques dans les deux sites.

Conclusion

Ce sont d'abord les écrits des premiers colons qui nous ont indiqué l'existence de paysans sur les rives du Saint-Laurent. Ces premiers observateurs ont vu que ces agriculteurs circulaient régulièrement sur le Fleuve et ses principaux affluents pour pêcher et entretenir leur commerce avec les Algonquiens.

On s'est longtemps fourvoyé sur leur identité culturelle et leur histoire. L'archéologie est en train de démontrer qu'ils appartenaient à la grande famille iroquoise tout en étant une entité spécifique: leur culture matérielle était en partie originale, leur mode de subsistance alliait à divers degrés l'agriculture, la chasse et la pêche, leur réseau commercial leur était propre.

Au milieu du XVII^e siècle, ils étaient concentrés autour de deux pôles, la Plaine de Montréal et la région de Portneuf-Québec. Mais on connaît mal l'organisation de leur occupation du Saint-Laurent avant cette date. On sait qu'ils campaient vers les années 1,200 de notre ère sur les rives du Lac Saint-François et qu'un village comme Lanoraie n'a pas été aperçu par Cartier et qu'il était habité vers les années 1,350. On ne connaît pas encore l'ancienneté des sites de la région Portneuf-Québec et encore moins celle des sites des régions éloignées (Abitibi, Lac Saint-Jean, etc.).

On sait qu'il existe une continuité entre les traditions des nomades du Sylvicole du Saint-Laurent qui ont précédés les Iroquoiens et les Iroquoiens du Saint-Laurent eux-mêmes. On a constaté cette filiation culturelle dans les traditions céramiques et dans le choix des emplacements de campement (Pointe-du-Buisson, Hopkins Point, Îles du Lac Saint-François, Place Royale) où se superposent ou se juxtaposent des occupations des Iroquoiens et de leurs ancêtres nomades du Sylvicole.

Malgré les efforts déployés jusqu'à ce jour, le champ de recherche que constitue les Iroquoiens du St-Laurent demeure encore vaste. Ainsi, comment s'est opéré le changement entre le nomadisme et le sédentarisme? Comment se complétaient la chasse, la pêche, la cueillette et l'agriculture dans les deux grandes régions de la Haute Vallée du St-Laurent? Que signifie précisément la présence d'objets iroquoiens dans des régions comme l'Outaouais, la Mauricie, etc.? Comment les Iroquoiens sont disparus du St-Laurent? Quelles furent leurs relations au cours de leur histoire avec les autres groupes Iroquoiens?...

4 LA GASPÉSIE

La Gaspésie, l'extrémité sud-est du Québec, est une péninsule limitée par l'estuaire et le golfe du St-Laurent, la baie des Chaleurs et la rivière Matapédia. C'est une vieille terre montagnaise, une partie des Appalaches, qui peut être divisée en trois zones: la côte, le plateau et les monts Chic-Chocs.

L'environnement naturel

La côte, au nord, est une bande discontinue qui longe le fleuve sur une largeur variable qui peut atteindre plusieurs kilomètres aux rivières importantes. Elle est constituée de terrasses et paléo-plages (anciennes plages) qui s'étagent entre le rivage actuel et l'altitude moyenne de 68 mètres, témoins de la régression marine après la dernière glaciation. Cette zone est aujourd'hui la région de prédilection des établissements humains; des villages se sont établis depuis plus d'un siècle à l'embouchure des rivières, sur les terrasses les plus basses, alors que les anciennes plages plus élevées sont consacrées à une agriculture de subsistance.

Le plateau, au sud de la bande côtière, s'étend sur environ 25 km de largeur partant parfois de la plage actuelle. Son altitude varie autour de 400 mètres mais il est profondément disséqué par de nombreuses rivières et ruisseaux qui causent des dénivellations abruptes de plus de 300 mètres. Cette région est à peu près inhabitée malgré quelques efforts de colonisation au début du siècle. Avant la construction de la route transgaspésienne et des nombreuses routes à bois, son accès était surtout praticable en canot.

Au centre de la péninsule se trouvent les Chic-

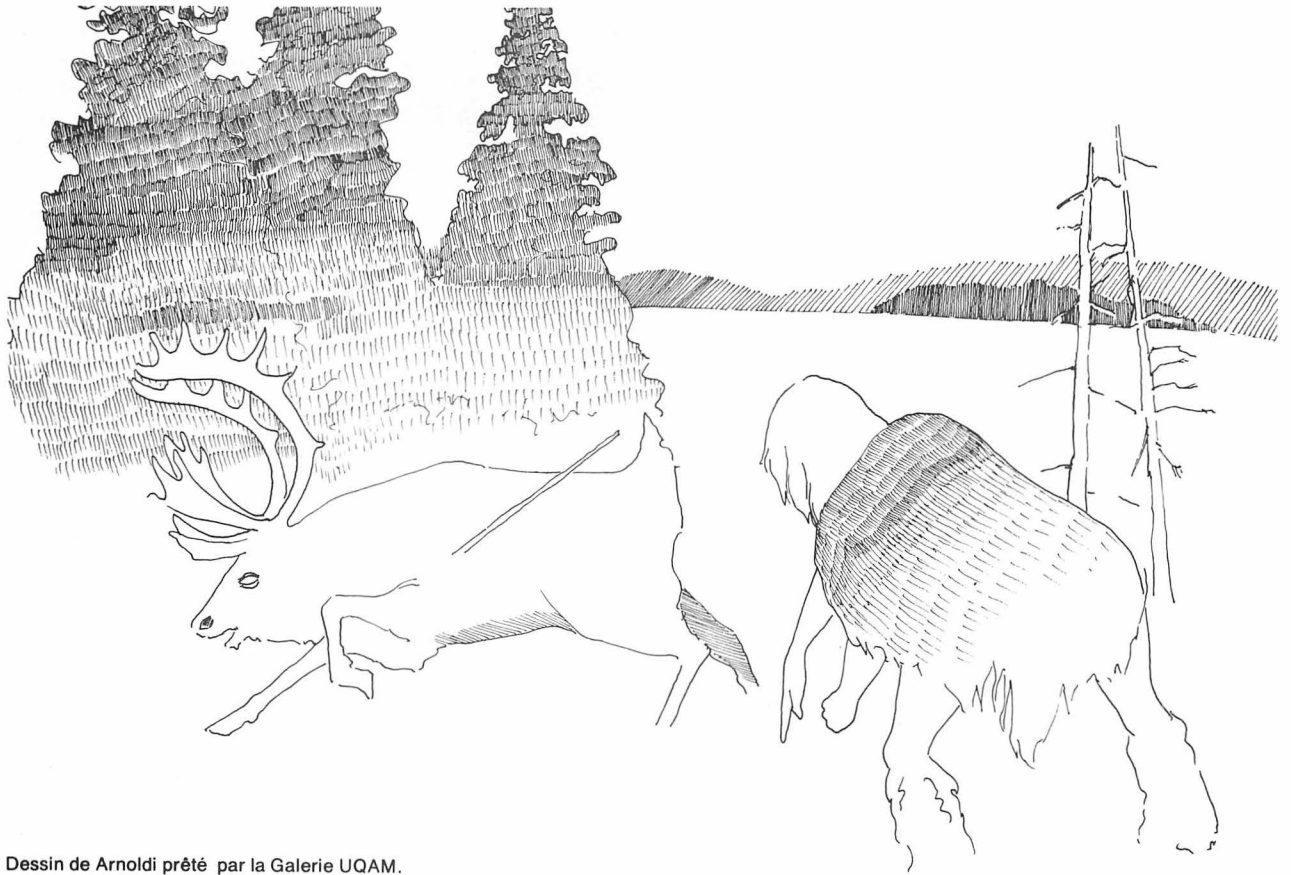
Chocs, dont les sommets plats se dressent jusqu'à 1268 mètres d'altitude et sont parmi les plus élevés dans l'Est du Canada. Ici, en dehors de quelques aménagements pour le touriste aventureux, le paysage est à peu près vierge.

Sur une échelle continentale, la péninsule subit un climat tempéré et humide à été frais mais, en fait, la proximité de la mer et l'altitude sont des facteurs qui apportent des variations locales très importantes. Ainsi, alors que la zone côtière connaît un climat assez semblable à celui de Montréal, l'influence marine atténuant les extrêmes qu'on retrouve dans cette ville, les Chic-Chocs offrent un climat arctique comparable à celui de l'est de la Baie d'Hudson et le plateau présente toutes les gammes intermédiaires.

Deux aspects de ce climat étaient probablement primordiaux dans l'adaptation des populations préhistoriques. Premièrement, des glaces flottantes bordent la côte sur plusieurs kilomètres, en hiver, empêchant alors l'exploitation des ressources marines. Deuxièmement, le plateau et les montagnes reçoivent généralement un peu de pluie pendant chaque mois d'hiver, ce qui forme une croûte de glace sur la neige profonde. Un chasseur en raquettes peut, alors facilement rattraper et abattre les grands cervidés qui s'enfoncent à travers la glace.

Le couvert végétal est, bien entendu, relié aux différents climats. Sur l'étroite bande côtière, on retrouve la forêt mixte du sud du Québec; le plateau, la plus grande partie de la Gaspésie, présente une forêt boréale semblable à celle qu'on trouve jusqu'à la baie de James; enfin, une véritable toundra règne sur les sommets plats des Chic-Chocs.

Jusqu'à récemment, ces forêts étaient habitées par une faune riche et variée. L'orignal, le cari-



Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

bou, l'ours noir et peut-être le wapiti étaient le gibier le plus précieux pour le chasseur préhistorique. A ceux-ci vient s'ajouter un éventail de mammifères plus petits mais non moins importants comme le castor, le porc-épic, le lièvre...

Sur la côte et les rivières des mammifères marins, dont plusieurs espèces de phoques et de baleines, plusieurs espèces de poissons (le saumon, l'esturgeon, la truite de mer, l'éperlan...) et des mollusques étaient très abondants et facilement accessibles du printemps à l'automne. Au début de l'été, le capelan vient frayer sur les plages à marée haute. Aujourd'hui encore, on en ramasse des quantités surprenantes et il est certain que les populations préhistoriques utilisaient cette manne qui séchée ou fumée, se conserve aisément. Enfin, plusieurs groupes de grands oiseaux migrateurs viennent nicher en Gaspésie, parfois en grandes colonies.

Evidemment, les quelques données que nous venons de voir sont celles qui prévalent aujourd'hui, probablement depuis quelques milliers d'années, mais elles ont aussi été bien différentes. Pendant la dernière glaciation, celle du Wisconsin, la Gaspésie était couverte d'une épaisse couche de glace, un glacier local qui s'est fusionné à la calotte laurentienne au nord de la péninsule. Avec le réchauffement qui suivit, ces deux glaciers se sont retirés graduellement, laissant

l'estuaire du St-Laurent libre de glace. Aussitôt, la côte nord gaspésienne fut envahie par les eaux marines qui ont atteint, vers 13,800 avant aujourd'hui, l'altitude de 68 mètres autour de Ste-Annes-Monts. Débarrassée du poids de la glace, la terre s'est relevée, le niveau de l'eau a baissé, ce qui a causé la formation d'une série de terrasses sur la côte qui correspondent aux rivages successifs de la mer. Il y a environ 11,700 ans, la paléo-plage de 45 m s'est formée et la dernière terrasse, à 6 m d'altitude, date de ca. 2300 ans. Pendant ce temps, le glacier gaspésien se retirait vers les montagnes et disparaissait il y a 10,000 ans.

Cette dernière date marque donc à peu près l'âge maximum de l'établissement humain en Gaspésie, date qu'il faut rajeunir de plusieurs siècles pour permettre à la végétation et aux populations animales de s'établir.

Pour l'instant, nous savons encore peu de choses sur les environnements qui se sont succédés depuis la déglaciation. Il est probable que la toundra se soit d'abord installée sur la péninsule; puis celle-ci s'est transformée peu à peu pour donner la végétation actuelle. Les étapes de cette transformation sont du domaine de la palynologie mais de telles études font défaut en Gaspésie. Cependant, on peut avancer qu'un environnement à peu près semblable à celui qu'on connaît au-

L'environnement humain

Tout comme la connaissance du milieu physique, les données ethnographiques, en particulier le système économique, permettent de comprendre l'adaptation d'une population préhistorique dans une région. L'archéologie fait usage, en effet, de plusieurs types d'analogies pour comprendre le mode de vie des groupes qu'elle étudie. L'analogie directe, celle qui utilise l'ethnographie pour interpréter les vestiges archéologiques dans une région, est la plus sûre mais n'est pas applicable dans notre région. En effet, la côte nord gaspésienne semble avoir été inhabitée à l'arrivée des Blancs. Jacques Cartier a bien rencontré des Amérindiens à Gaspé, mais il s'agissait d'Iroquoiens venus de la région de Québec en expédition de pêche. Lui et d'autres voyageurs qui lui ont succédé ont souvent longé cette côte gaspésienne; un poste de traite a même été fondé à Matane et un établissement de pêche s'est installé à Mont-Louis au 17^{ième} siècle mais dans aucun cas on ne mentionne la présence de populations autochtones. Jusqu'à ce que les Blancs s'y installent définitivement au 18 et 19^{ième} siècles, cette région était déserte, probablement depuis plusieurs siècles.

Par contre, un second type d'analogie, qu'on peut qualifier d'environnementale, peut être utilisée et s'avérer utile. Il s'agit ici d'inférer certains aspects d'une culture à partir de l'ethnographie d'une société vivant dans un environnement semblable. Dans notre cas, les Indiens Micmacs, qui occupaient une partie des provinces maritimes sont tout désignés, d'autant plus que, selon certaines de leurs traditions orales, leur territoire comprenait la Gaspésie quelques siècles avant l'arrivée des Blancs. Ils en auraient été chassés par un peuple plus fort vivant dans la vallée du St-Laurent, probablement les Iroquoiens.

Les Micmacs vivaient surtout au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse, puis au 17^{ième} siècle sur la côte sud de la Gaspésie, dans un territoire donc très semblable et contigu à notre région. Ils vivaient de chasse, de pêche et de cueillette, principalement des ressources marines qui formaient jusqu'à 90% de leur régime alimentaire durant les mois les plus chauds. Les mois d'hiver se passaient à l'intérieur des terres, à la chasse aux mammifères terrestres.

En avril, avec la fonte des glaces côtières, ils s'établissaient dans des villages à l'embouchure des rivières, jusqu'en automne, ils vivaient dans une certaine abondance de poissons, mammifères marins, mollusques, oiseaux et différentes plantes et, périodiquement, organisaient une expédi-

tion de chasse. Vers le mois d'octobre, le village se décomposait en petites bandes et familles qui s'orientaient vers l'intérieur des terres, d'abord à la pêche aux poissons migrateurs, le saumon en particulier, puis, en hiver, à la chasse aux mammifères terrestres.

Pour leurs outils, ils faisaient un grand usage des matières organiques comme le bois, la peau et l'os alors que la pierre entrait surtout dans la fabrication de haches, couteaux et quelques pointes de projectiles. Enfin, les moyens de transport comprenaient le canot d'écorce, le toboggan et la raquette.

Bien qu'il existe quelques différences entre l'environnement nord gaspésien et celui des Micmacs historiques, il semble qu'on peut prendre ce résumé du système économique Micmac comme modèle pour comprendre les vestiges archéologiques qu'on retrouve en Gaspésie.

Les recherches archéologiques

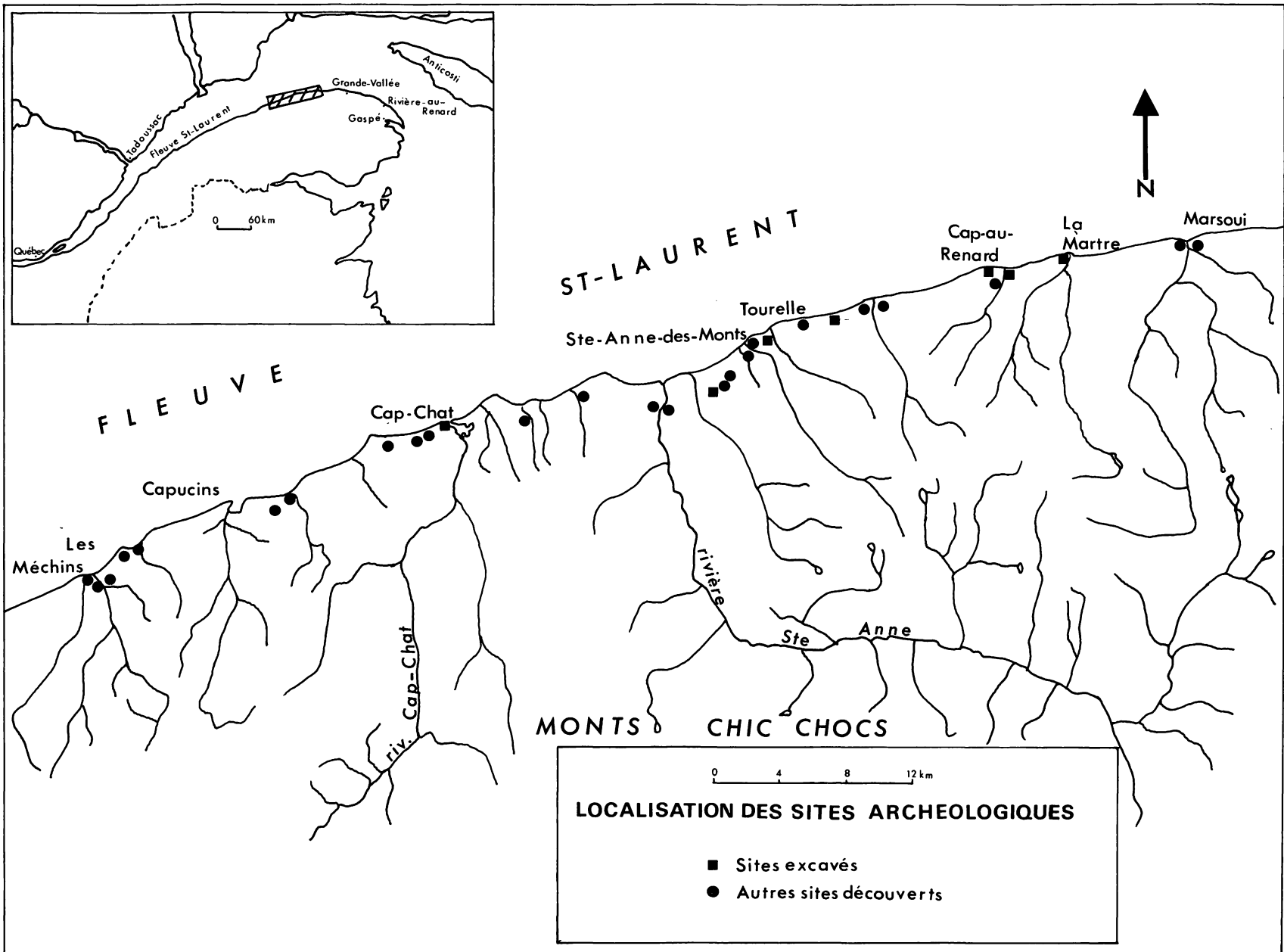
Il y a moins de dix ans, la Gaspésie se plaçait sur les cartes archéologiques. Les recherches ont commencé avec des excavations à Rivière-à-la-Martre, un gisement qui s'étend sur plusieurs terrasses dont les vestiges laissent présager à une haute antiquité. Puis, en 1971, un site à l'embouchure de la Cap-Chat faisait l'objet de fouilles de sauvetage. Ce campement du 6^{ième} siècle devait être détruit par la réfection de la route qui ceinture la péninsule.

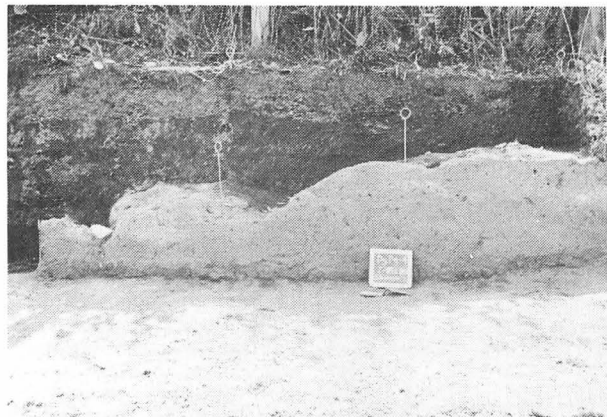
Entre temps, des prospections permettaient de découvrir deux douzaines de sites, la plupart en partie détruits par divers aménagements et en voie de destruction complète. Il était grand temps d'intervenir pour sauver ces vestiges des premiers habitants du Québec car un site est comparable à un livre qui n'existerait qu'en un seul exemplaire.

Un programme de recherches fut donc lancé et il se poursuit depuis cinq ans sur la côte nord de la péninsule. La zone côtière entre les Méchins et Marsoui a été prospectée; une trentaine de nouveaux sites étaient découverts et huit autres anciens campements ont été fouillés. Plus à l'est, à Grande-Vallée et Rivière-au-Renard, quinze autres gisements étaient localisés, deux d'entre eux fouillés.

Ces sites se trouvent tous sur les anciennes plages de la mer qui a suivi la dernière glaciation. Leur altitude varie entre 3 et 65 mètres et, généralement, les campements les plus anciens sont les plus élevés. Ils se situent à proximité de cours d'eau qui fournissaient de l'eau potable et parfois une voie navigable à leurs habitants.

Les sites les plus anciens s'étendent sur un type de sol, un podzol, qui ne connaît pas de dé-





Au site de Sainte-Anne-des-Monts, qui a donné des traces de tradition Plano, un épais dépôt de débris a recouvert la couche de sable sur laquelle les premiers chasseurs ont campé.

Photo: José Benmouyal.

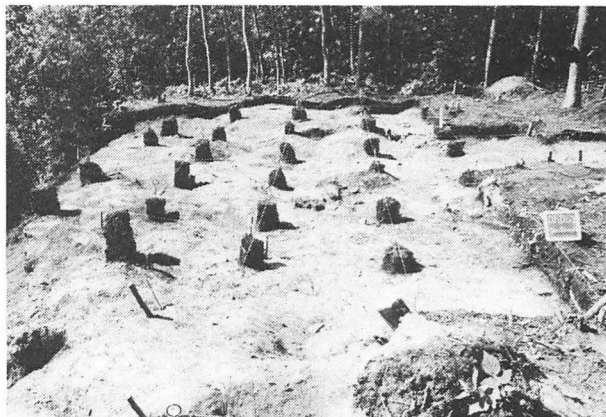
position. Ainsi, les vestiges se trouvent immédiatement sur le tapis végétal et dans la majorité des cas, ils ont été mélangés par les labours. Un autre défaut du podzol est qu'il est très acide et désintègre les matières organiques. Les outils d'os et de bois ainsi que les restes de nourriture ont donc complètement disparu; les seuls vestiges préservés sont en pierre: des outils, des déchets de leur fabrication et, parfois, la structure d'une habitation ou d'un foyer.



A quelques reprises, les excavations ont mis au jour les vestiges d'un foyer: des pierres rougies, éclatées par le feu, et des fragments de bois carbonisés. Le charbon récupéré de ce foyer à Cap-au-Renard a permis de dater ce site à environ 4000 ans.

Photo: José Benmouyal.

Aujourd'hui, une douzaine de sites ont été excavés; près de 1000 m² ont été fouillés. Les vestiges prélevés comptent plus de 5000 outils et une centaine de milliers d'éclats. Dans les sites les plus récents, des traces d'habitation et de foyers ainsi que des restes de nourriture ont été mis à jour. A partir de ces témoignages, nous tenterons de reconstituer une histoire des premiers habitants de la Gaspésie.



Une intéressante technique de fouille, qui consiste à dégager une grande surface d'habitation, a été utilisée sur ce site. Les différents vestiges laissés par l'homme sont immédiatement observables et des plans précis, sur une grande échelle, peuvent être relevés et étudiés sur le terrain. A chaque mètre, une colonne de terre qui marque le niveau original du sol a été préservée pour permettre de mesurer la profondeur des vestiges.

Photo: José Benmouyal.

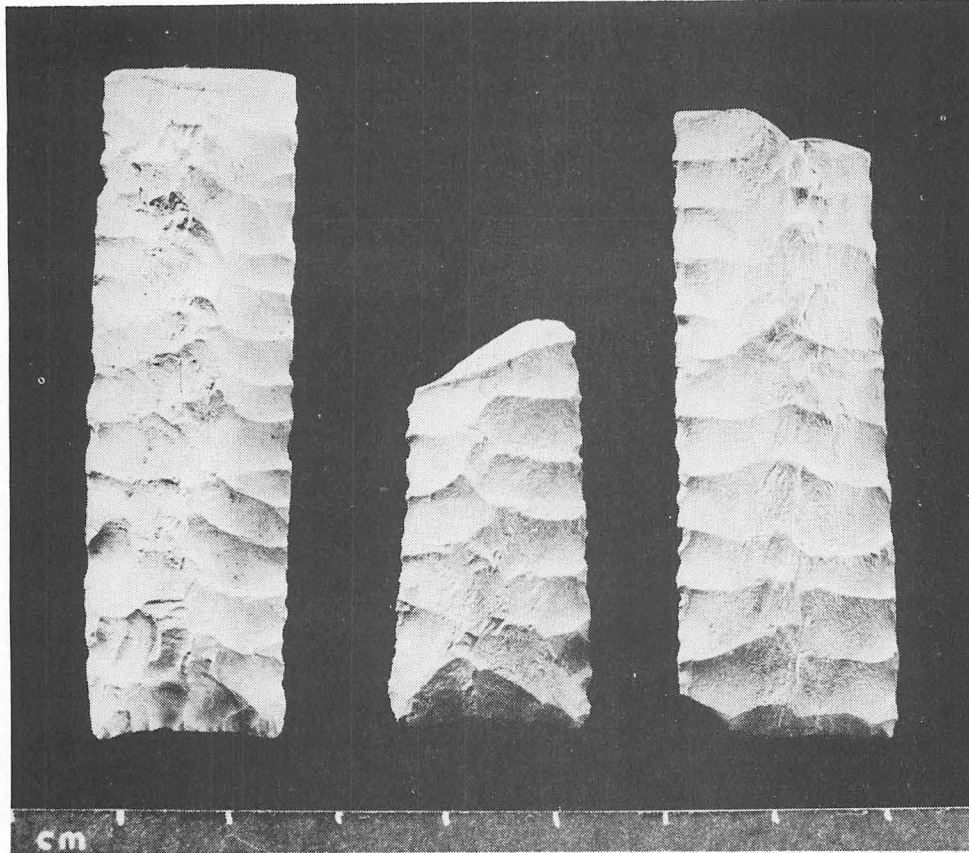
La tradition Plano (? à 6000 B.P.)

Les premières traces de l'homme en Amérique remontent à environ 25,000 ans. Ces premiers immigrants ont pénétré dans ce continent par l'Asie, alors que le détroit de Béring pouvait se traverser à pied sec. Leurs vestiges sont encore rares mais ceux de leurs descendants, les Paléo-Indiens, se retrouvent sur une grande partie du continent. Pendant la période paléo-indienne, il y a 12,000 à 6000 ans, deux traditions se sont succédées: les cultures Clovis et Plano.

Pour l'instant, aucune trace de la culture Clovis n'a été trouvée au Québec bien qu'une partie du territoire était libre de glace à cette époque. Les plus vieux vestiges dans cette province ont été retrouvés en Gaspésie, à Ste-Anne-des-Monts, Cap-au-Renard, La Martre et Grande-Vallée. Ils ont été datés au carbone 14 à 5960 ± 100 B.P. et appartiennent à la tradition Plano, comme le montre la technologie utilisée sur certains outils. Cette technologie se traduit par une retouche parallèle "en pelure" sur les pointes de projectiles, un trait caractéristique de cette tradition.

L'outillage de ces premiers habitants comprenait aussi des couteaux et haches de formes diverses, probablement utilisés à des tâches diverses, et des poinçons et racloirs qui servaient à la préparation des peaux. Tout ce matériel est taillé dans un chert local, une sorte de silex qu'on retrouve sur la côte et qui affleure à proximité de plusieurs campements.

Dans le reste de l'Amérique, ceux qui parta-



Ces fragments de pointes de projectiles montrent des traces d'enlèvements parallèles caractéristiques de la tradition Plano. Ces enlèvements, ou retouches, étaient obtenus en appliquant une forte pression à l'aide d'un objet pointu sur le bord de l'outil; ils sont beaucoup plus réguliers que ceux que l'on peut obtenir en frappant l'objet. La tradition Plano, généralement plus ancienne dans d'autres régions de l'Amérique du Nord, a survécu en Gaspésie jusqu'à environ 6000 ans avant le présent.

Photo: José Benmouyal.

geaient cette tradition étaient principalement des chasseurs de gros gibier. En Gaspésie, le climat était probablement sub-arctique et le caribou devait être abondant. La position des sites et l'environnement côtier indiquent qu'on devait aussi commencer à profiter des ressources marines.

Des pointes Plano à peu près identiques à celles de Ste-Anne-des-Monts ont été trouvées sur l'île Thompson, près de Cornwall, Ontario, et au centre du Nouveau-Brunswick. Le matériau d'une des pointes de l'île Thompson a été analysé: c'est le même chert que celui qui affleure en Gaspésie. Cette tradition couvrait donc un grand territoire et possédait probablement une forme d'embarcation.

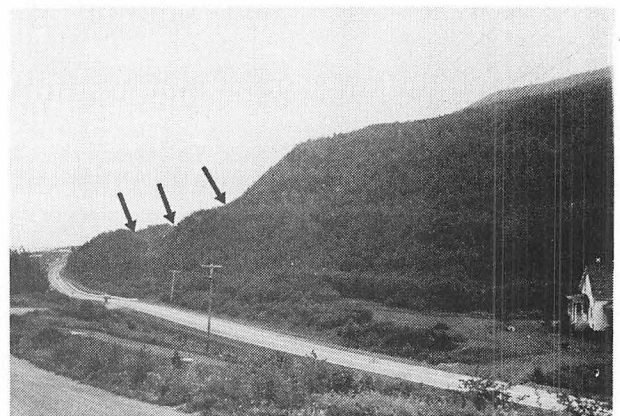
La tradition gaspésienne (ca. 6000-13000 B.P.)

En Gaspésie, la culture Plano s'est développée sur place, avec relativement peu de contacts extérieurs, en une longue tradition qui a duré près de 5000 ans. Pendant cette période, on vivait à peu près de la même façon, de chasse, de pêche et de cueillette, probablement selon un mode de vie semblable à celui des Micmacs.

Les sites côtiers, sur les anciennes plages de 6 à 45 m d'altitude, représentent vraisemblable-

ment des petits villages habités entre le printemps et l'automne. On les retrouve sur toute la côte et, dans plusieurs cas, la même localité était utilisée pendant plusieurs millénaires: au fur et à mesure que le niveau de la mer baissait, les campements étaient établis sur une terrasse plus basse.

Pour plusieurs raisons, dont le manque de préservation des matières organiques et les rennements sur la plupart des sites, il est difficile d'apprécier les changements culturels au



À Cap-au-Renard, trois terrasses ont été habitées successivement au fur et à mesure que le niveau de la mer baissait. Cette localité fut utilisée entre 6000 ans (sur la terrasse supérieure) et le début de notre ère (sur la terrasse inférieure).

Photo: José Benmouyal.

cours de cette tradition. Néanmoins, les vestiges changent suffisamment pour qu'on puisse distinguer trois périodes.

La première période (ca. 6000 à 4500 B.P.) a connu une continuité assez remarquable dans le matériel archéologique, par rapport à la culture Plano. On retrouve les mêmes formes de couteaux et de haches, dans des proportions différentes, et les poinçons deviennent plus rares. Le principal changement est au niveau des pointes de projectiles: elles deviennent plus courtes et plus larges mais la retouche "en pelure" persiste sous une forme moins raffinée. Les sites de ce premier stade de la tradition gaspésienne sont les plus nombreux et les plus vastes, ce qui indique une forte population, probablement la plus importante qu'ait connue la Gaspésie préhistorique. Un environnement particulièrement favorable à l'homme pourrait être à l'origine de cette "explosion" de population.

La période suivante (ca. 4500-2500 B.P.) est actuellement la moins bien connue. Un seul site en a été excavé et il remonte à environ 4000 ans. Le même chert est toujours utilisé dans la fabrication des outils de pierre mais ces outils se transforment. Les poinçons, probablement remplacés par des pièces d'os, et la retouche "en pelure" disparaissent. Le matériel est généralement de forme triangulaire et les pointes de projectiles sont triangulaires ou lancéolées, parfois munies d'encoques par lesquelles elles sont attachées. Si l'on se fie sur les dimensions réduites de certaines de ces pointes, c'est à cette époque que l'arc et la flèche font leur apparition.

La dernière période de la tradition gaspésienne (ca. 2500-1300 B.P.) est représentée par plusieurs campements situés sur les terrasses les plus basses (17 à 6 mètres), souvent à l'embouchure d'importants cours d'eau navigables. C'est le stade le mieux connu de cette tradition. Deux sites de cette période, Le Ruisseau et Cap-Chat qui datent du début de notre ère et du 6^{ème} siècle, ont été excavés. Dans les deux cas une partie des restes osseux ont été préservés, ce qui donne une idée des habitudes alimentaires à cette époque. Ces os, souvent fragmentaires et brûlés, appartiennent surtout aux mammifères terrestres - cervidés, castors, porc-épics -, puis à la faune marine - poissons, baleines, phoques. Divers oiseaux, mollusques et plusieurs espèces de baies faisaient aussi partie de l'alimentation.

Au site du Ruisseau, on a découvert les vestiges d'une habitation circulaire, de 6 à 7 mètres de diamètre, délimitée par une série de pierres et de traces de piquets. Cette habitation était probablement en peaux, construite à l'arrière de

la terrasse et faisait face à la mer. A l'intérieur, près de l'entrée, un foyer, des pierres éclatées par le feu, du charbon de bois et des os brûlés ont été dégagés. A Cap-Chat, des excavations plus restreintes ont mis au jour plusieurs foyers et quelques fosses qui servaient de garde-manger.

C'est pendant cette période qu'on remarque le plus grand nombre d'innovations, certaines provenant de contacts avec d'autres groupes d'Amérindiens. Alors qu'avant, la quasi-totalité des outils de pierre étaient en chert local, de nouveaux matériaux sont de plus en plus utilisés et certains seraient même étrangers à la Gaspésie. Les pointes de projectile prennent une grande variété de formes, les plus communes étant munies d'un pédoncule ou d'encoques. Les couteaux (bifaces) deviennent plus petits et un certain type, fait à partir d'un gros éclat, est particulier à cette période. Les grattoirs, très répandus et beaucoup plus anciens ailleurs, font leur apparition et, grâce à la préservation de certaines matières organiques, on a enfin la preuve que certains outils étaient en os. A la fin de cette période, quelques rares fragments de poteries et des haches de pierre polie montrent que les contacts extérieurs se font de plus en plus pressants.

Conclusion

La préhistoire de la côte nord gaspésienne prend fin vers le 6^{ème} siècle. Malgré les prospections répétées, aucun site plus récent n'a été trouvé et il est probable que cette région était inhabitée jusqu'à l'époque historique. Les causes de cette désertion sont encore inconnues mais la description des voyages de Jacques Cartier suggère une possibilité. Au 16^{ème} siècle, des Iroquoiens de la vallée du St-Laurent utilisaient la zone côtière comme territoire de pêche; il est possible que leurs ancêtres aient repoussé les habitants de cette région. Les causes peuvent aussi être reliées à d'autres événements historiques ou une altération de l'environnement naturel que les prochains travaux préciseront.

Jusqu'à maintenant, les fouilles de sauvetage ont permis de découvrir quelques unes des plus anciennes traces de l'homme au Québec. Les premiers jalons de la préhistoire en Gaspésie ont été posés mais de nombreuses questions sont encore sans réponse. Devant le nombre grandissant de sites en danger de destruction, le programme de recherches archéologiques se poursuit et il englobera l'intérieur et la côte sud de la péninsule.

5 LE BAS SAINT-LAURENT

On ne peut délimiter de façon absolue la région du Bas St-Laurent; celle-ci ne comporte aucune frontière légale et ne comportait sans doute aucune réalité territoriale ou politique pour les hommes préhistoriques qui l'ont autrefois habité. Nous avons plutôt choisi d'isoler une région physiographiquement homogène, à l'intérieur de laquelle quelques recherches archéologiques ont été effectuées, qui nous permettent d'en traiter de façon globale. Nous désignons donc ici comme le Bas St-Laurent, la côte sud de l'estuaire maritime du St-Laurent (où l'eau douce du fleuve se mêle à l'eau salée du golfe) entre approximativement les villes de l'Islet en aval de Lévis et Mont-Joli, à égalité de la vallée de la Matapédia où on peut situer le début de la Gaspésie. Nous y incluons aussi l'intérieur des terres au sud du St-Laurent jusqu'aux frontières du Nouveau Brunswick et de l'état du Maine. Cette région, telle que définie, prend donc la forme d'une étroite bande de terre orientée dans l'axe du St-Laurent (sud-ouest/nord-est).

Caractères géographiques et écologiques:

Il est important de d'abord saisir les caractéristiques géographiques et écologiques d'une région particulière avant de tenter une reconstitution de sa préhistoire, car elles ont été en partie déterminantes sur le mode de vie de ses anciens occupants qui ont eu à s'y adapter pour survivre et s'y maintenir. Par exemple, on a qu'à penser aux moyens de défense que nécessite un climat variable comme le nôtre (vêtements, habitations, moyens de chauffage, moyens de transport, etc.) et aux techniques et stratégies d'exploitation du

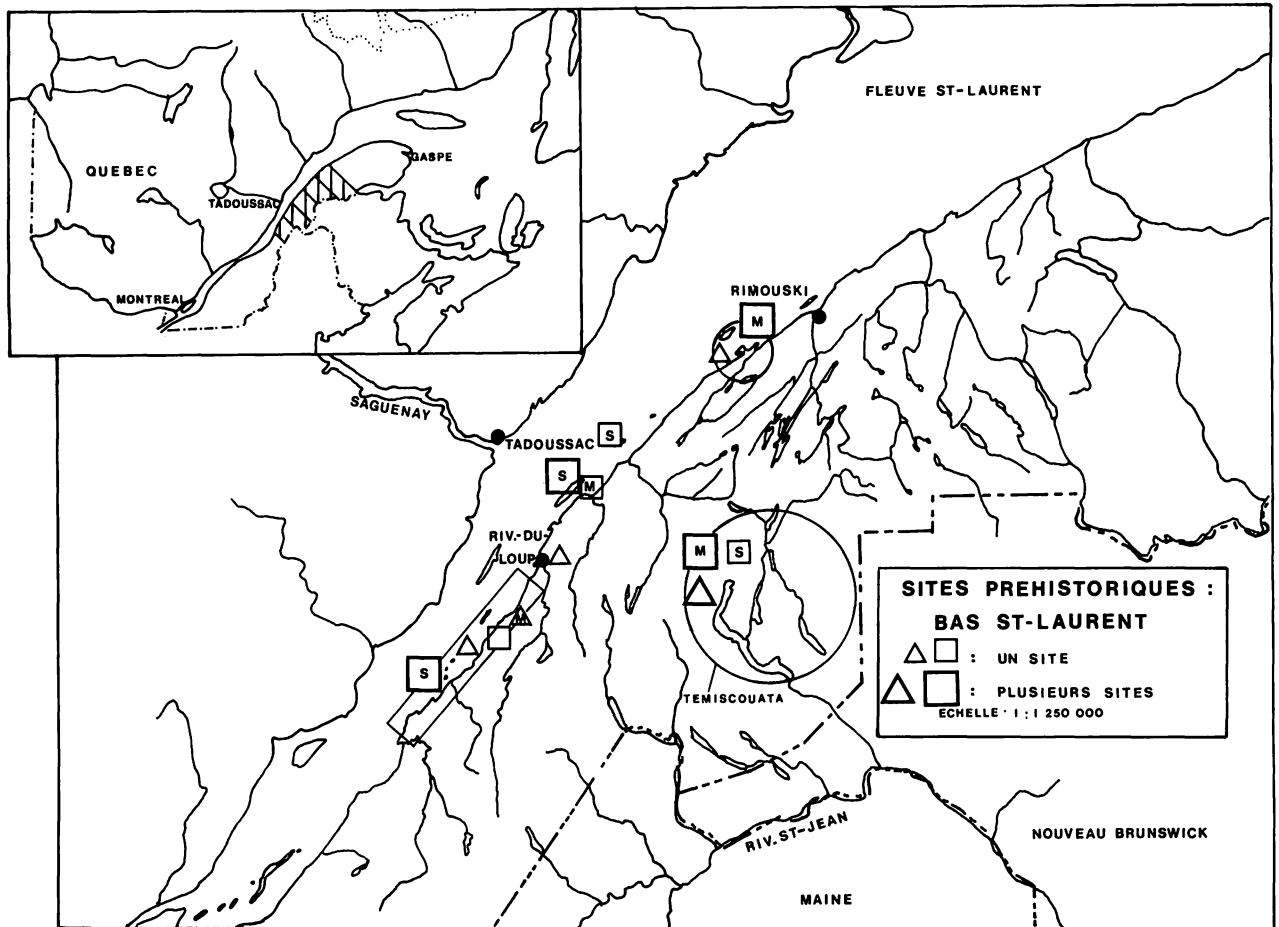
milieu destinées à l'acquisition des ressources alimentaires accessibles, comme la chasse, la pêche, la cueillette et une ronde migratoire annuelle. Il faut garder en mémoire que les facteurs écologiques sont particulièrement critiques pour les sociétés de chasseurs-pêcheurs comme celles qui ont fréquenté le Bas St-Laurent dans le passé. Celles-ci devaient poursuivre leur nourriture essentiellement mobile, en comparaison aux sociétés sédentaires pratiquant l'agriculture, qui produisent leur propre nourriture et peuvent modifier et contrôler jusqu'à un certain point leur environnement.

Il est important aussi pour l'archéologue de considérer l'environnement comme un processus sans cesse en transformation, qui a évolué dans le temps. On ne pourra se faire une image fidèle de l'évolution des sociétés préhistoriques si on ne les replace pas d'abord dans une perspective environnementale dynamique.

Le Bas St-Laurent se trouve intégré à la très ancienne chaîne montagneuse des Appalaches qui augmente en altitude jusqu'à 900 mètres à mesure que l'on s'éloigne du littoral. On peut diviser la région en deux ensembles physiographiques distincts: la côte et le plateau intérieur.

La région côtière

La côte est constituée d'une étroite bande de terre autrefois peuplée d'une forêt d'espèces résineuses notamment l'épinette blanche, le sapin et le pin blanc. Elle ne dépasse pas 10 km de largeur et s'en va généralement en se rétrécissant du sud-ouest au nord-est. Cette zone a probablement été utilisée de façon privilégiée par les préhistoriques au cours des saisons sans neige car les ressources y étaient à ce moment denses et diversifiées. Le relief de la côte est généralement formé d'une série de terrasses étagées



Sur cette carte, un carré nous réfère au Sylvicole, le "m" et le "s" nous indiquent respectivement les stades moyen et supérieur; le triangle nous réfère à l'Archaique et le "m"

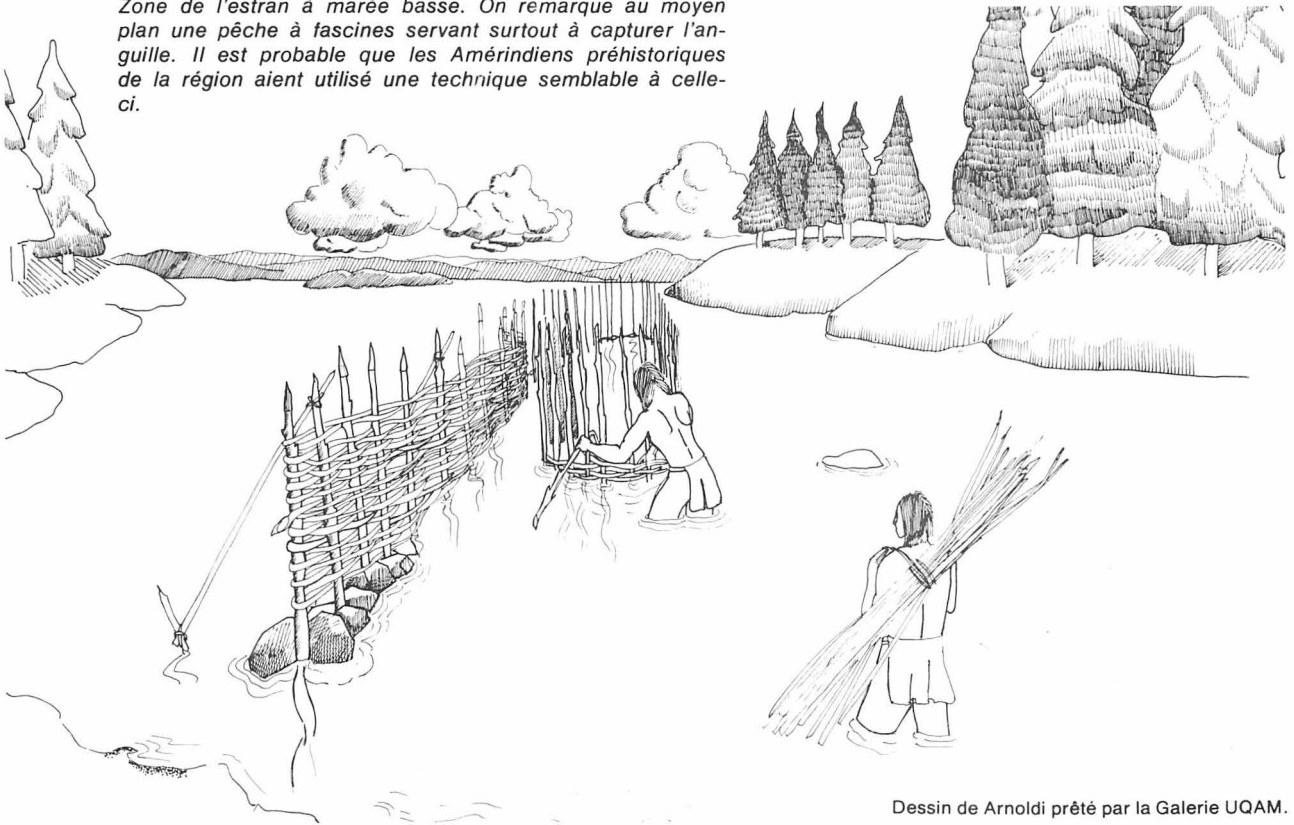
à l'Archaique Maritime. Les carrés et les triangles vides nous indiquent qu'aucune affiliation précise n'est possible présentement.

(comme des gradins) comprises entre le niveau actuel du fleuve et l'altitude de 180 mètres. Ces terrasses sont les traces d'anciens rivages de la mer de Champlain (ou de Goldthwait) et ont été choisies par les hommes, au cours des âges, pour s'y établir. Le sol y est généralement plat et bien drainé. Brièvement, ces terrasses ont été sculptées par la mer dans des dépôts meubles (blocs, galets, graviers, sable) déposés par les glaciers lors de leur fonte. Il faut se rappeler que ces glaciers avaient écrasé la croûte terrestre de leur énorme poids et suite à leur fonte, l'eau a pu recouvrir temporairement les espaces déprimés en attendant qu'ils se relèvent lentement. C'est ainsi qu'on trouve les traces des plus anciens rivages datant d'il y a 13 000 ans, à environ 180 mètres au dessus du niveau actuel de l'eau. Avec le temps, grâce au relèvement constant de la croûte terrestre, la mer n'atteignait plus que l'altitude de 20 mètres il y a 7 000 ans et depuis, le relèvement de la côte s'est effectué à un rythme estimé à 20-35 cm. par siècle. L'archéologue doit tenir compte de ces modifications majeures de la topographie lorsqu'il cherche à localiser d'anciens sites de campements préhisto-

riques. Il dispose aussi d'un outil de chronologie relative puisqu'en principe, les sites les plus anciens devraient se trouver sur les terrasses les plus élevées et les plus récents sur les plus basses.

Le rivage actuel est généralement large et de relief peu accidenté. Il est constitué en fait d'une sorte de terrasse sous-marine qui est submergée et libérée des eaux marines deux fois par jour par l'action des marées. La forte amplitude de ces dernières (jusqu'à 6 mètres) fait en sorte que l'estran (zone comprise entre les plus hautes et les plus basses marées) est par endroits très large (jusqu'à 5 km.) et nous permet parfois d'atteindre à pied des îles au large. Cette zone, recouverte de sable et de vase, accueille une grande variété d'espèces vivantes, les unes sédentaires, les autres nomades. Les principales activités prédatrices des Amérindiens devaient s'y concentrer pendant la saison estivale. Utilisant des moyens techniques appropriés, ils auraient eu à leur disposition des mollusques comestibles enfouis dans la zone de l'estran (myes, moules), plusieurs espèces de poissons dont les plus nombreux étaient le capelan et l'éperlan au printemps,

Zone de l'estran à marée basse. On remarque au moyen plan une pêche à fascines servant surtout à capturer l'anguille. Il est probable que les Amérindiens préhistoriques de la région aient utilisé une technique semblable à celle-ci.



Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.



Photo: Pierre Dumais.

le saumon qui remontait frayer dans les rivières au début de l'été, le hareng, la morue, le maquereau et l'esturgeon au cours de l'été et enfin l'anguille à l'automne qui constitue une manne exceptionnellement dense, facile à acquérir. Des mammifères marins tels que le phoque commun et gris et le béluga (marsoin blanc) étaient aussi présents, les premiers fréquentant les battures et les seconds poursuivant près des rivages ses proies préférées, le capelan et l'éperlan. Plusieurs espèces d'oiseaux aquatiques fréquentaient aussi la côte au cours des saisons sans neige, parfois en très grand nombre lors de leurs migrations. Mentionnons seulement la bernache canadienne (printemps et automne), l'oie blanche (printemps surtout), le canard noir, le goéland et l'eider (été).

Le plateau intérieur

Le plateau offre un paysage accidenté, ondulé, formé d'une succession de crêtes et de vallées peuplées d'une forêt mixte comprenant principalement de l'érable, du hêtre, du bouleau jaune, du sapin, de l'épinette blanche et autrefois des pins blancs et rouges. Le relief particulier a influencé la forme du réseau hydrographique qui est constitué de nombreux lacs allongés et de rivières lentes, coulant souvent parallèlement au fleuve entre deux crêtes longitudinales, leur courant ne s'amplifiant qu'à l'approche de la côte. La région est drainée par deux bassins hydrographiques principaux, correspondant respectivement au versant nord (St-Laurent) et sud (rivière St-Jean) du plateau. La rivière St-Jean, qui n'est distante que de 80 km au sud du fleuve St-Laurent, coule vers le sud-est jusqu'à la côte Atlantique où elle se jette dans la Baie de Fundy. Elle constituait, selon Martijn, à la préhistoire et pendant la période historique, une voie importante de communication qui était reliée au St-Laurent par une série de cours d'eau secondaires et de portages, notamment dans la région du lac Témiscouata. Le Bas St-Laurent se trouve donc, avec l'embouchure du Saguenay vis-à-vis sur la côte nord, à la croisée de plusieurs axes de communication importants et il y aurait eu pendant la préhistoire une circulation de plusieurs groupes humains de provenances diverses.

Les forêts de l'intérieur étaient peuplées d'une faune terrestre diversifiée dont les espèces poursuivies et chassées par l'homme étaient bien sûr les grands cervidés tels le caribou des bois (maintenant disparu) et l'orignal, l'ours et les espèces plus petites mais non moins importantes de mammifères tels que le castor, le porc-épic, le lièvre, le rat musqué, la loutre, le vison, le renard, etc. Les lacs et rivières de l'intérieur foisonnaient de poissons d'eau douce tels que le corégone (poisson blanc), les truites grises et mouchetées. Plusieurs espèces d'oiseaux venaient é-

galement fréquenter temporairement ces cours d'eau lors de leurs migrations tandis que d'autres telle la perdrix résidaient de façon permanente dans la région. Enfin la flore offrait plusieurs espèces comestibles pour l'homme mais venaient seulement aggrémenter son régime alimentaire puisqu'à l'état sauvage, elles n'étaient jamais suffisamment denses pour constituer une nourriture de base.

Le climat

Le climat actuel de la région, de type continental, est caractérisé par des hivers longs et froids et des étés courts et chauds. Les précipitations sont abondantes et il tombe habituellement au cours d'un hiver entre 250 et 360 cm. de neige. Les cours d'eau intérieurs sont gelés de décembre à avril. Le long de la côte, l'influence maritime du St-Laurent a tendance à modérer les extrêmes de température, rendant les hivers plus doux et les étés plus frais. Les habitants préhistoriques de la région ont donc eu à s'adapter à des saisons contrastées. Ce contraste s'exprimait pour eux en une période de l'année pendant laquelle les ressources étaient abondantes, facilement accessibles et les déplacements par voie d'eau aisés et une autre pendant laquelle la nourriture devenait plus rare, plus dispersée et les déplacements plus difficiles.

Variations climatiques

Depuis la fin de la dernière grande glaciation, le climat n'a pas toujours été ce qu'il est maintenant. Des spécialistes palynologues ont pu arriver à reconstituer ses fluctuations dans le temps grâce à l'analyse des anciens pollens qui se sont déposés et qu'on prélève des sédiments accumulés dans les tourbières ou les fonds de lacs. Ces pollens, une fois identifiés, permettent une reconstitution de l'évolution du couvert végétal et conséquemment du climat qui le détermine en partie. A partir de telles analyses effectuées pour notre région, on en a déduit 5 périodes climatiques:

- (1) Entre 10 000 et 9 500 ans environ avant aujourd'hui, une période chaude et sèche.
- (2) Entre 9 500 et 8 500 ans environ, une période plus froide et humide.
- (3) Entre 8 500 et 5 000 ans, une période chaude et sèche.
- (4) Entre 5 000 et 2 000 ans, le climat reste chaud mais est d'avantage humide.
- (5) Entre 2 000 et aujourd'hui, le climat se rafraîchit et reste humide.

De façon absolue, les variations de températures moyennes entre ces différentes périodes n'ont pas été importantes mais suffisantes tout de même.

me pour modifier le couvert végétal et influencer sur la composition et la densité de la faune qui y était adaptée. En conséquence, les populations humaines ont eu, pour se maintenir, à s'adapter aussi à ces changements graduels de l'environnement. D'une manière générale, on peut penser que les périodes plus chaudes auraient favorisé une plus grande productivité du milieu terrestre. On pourrait alors s'attendre à trouver pour de telles périodes, de plus nombreux et plus grands sites archéologiques, témoins d'une population humaine accrue. Au contraire, des périodes de dégradation climatique auraient pu entraîner soit des modifications dans les moyens d'exploitation du milieu pour contrer une baisse de sa productivité, soit une baisse de la densité de population humaine ou bien une émigration vers des environnements plus cléments.

Les interventions archéologiques jusqu'à ce jour:

La carte géographique montre quelques-uns des sites préhistoriques qui ont été localisés et évalués au cours de quelques reconnaissances archéologiques effectuées depuis une quinzaine d'années. Mentionnons surtout le travail de C. Martijn (1964, 65, 66, 70) dans la région intérieure du lac Témiscouata pendant trois étés consécutifs ainsi que sur la côte et sur certaines îles du St-Laurent; les découvertes de la Société d'Archéologie de Rivière-du-Loup (Lévesque & Michaud, 1970); une reconnaissance de sauvetage sur certains tronçons de la route nationale (Rousseau, 1972) et enfin trois reconnaissances, respectivement dans la zone littorale du comté de Kamouraska et celle du Parc Provincial du Bic (Dumais, 1975, 76, 77).

Les concentrations de sites qu'on peut observer sur la carte ne reflètent pas nécessairement les concentrations réelles des populations préhistoriques de la région mais indiquent plutôt les endroits qui ont été choisis et explorés par les archéologues. On se rend compte que la superficie du territoire couvert jusqu'à maintenant ne représente qu'une infime proportion de la superficie totale et qu'il restera à faire dans le futur un très grand travail d'inventaire archéologique, surtout à l'intérieur des terres, si on veut en arriver à avoir une image quelque peu représentative de la réalité passée. S'ajoute à ce problème de représentativité, la pénurie de renseignements tirés de la plupart de ces sites; plusieurs d'entre eux ont été remaniés et détruits, surtout par des interventions humaines (agriculture, aménagements et constructions diverses) et parfois par des phénomènes naturels inévitables telle que l'érosion. La plupart des sites n'ont fait l'objet que de courtes évaluations sommaires qui souvent ne permettent pas l'estimation de leur âge ou de leur "affiliation culturelle" faute de trop peu d'artefacts recueillis. Une très petite proportion de 5 sites a fait l'objet de fouilles partielles dont les données recueillies restent encore à être analysées de façon systématique avant qu'elles servent à l'interprétation.

Il va sans dire que notre traitement de la préhistoire du Bas St-Laurent, conditionné par l'état actuel des recherches, sera d'avantage constitué d'hypothèses à vérifier que de résultats concrets découlant d'analyses.

Tous les sites découverts ne sont pas de valeur égale pour l'archéologue. Plusieurs ne sont que le résultat de courtes occupations par un individu ou un petit groupe de personnes qui ont laissé peu de traces tangibles de leur passage. D'autres sont d'anciens lieux de campement qui ont été intensivement utilisés et probablement occupés ré-

PERIODE	ZONE COTIERE		INTERIEUR DES TERRES	
	nombre de sites	dates au C 14	nombre de sites	date au C 14
SYLVICOLE	Supérieur	5	1	
	Moyen	5	4	A.D. 950±260 A.D. 550±90 A.D. 390±150
	Inférieur indéterminé	pas de sites connus 4	pas d'indices certains	
ARCHAIQUE	4	1720±90 B.C.	11 sites possibles	20±100 B.C.
PALEO-INDIEN	pas de sites connus		pas de sites connus	
INDETERMINE	29		27	

gulièrement, année par année, par un même groupe ou des groupes différents. De tels sites contiennent habituellement un grand nombre de traces, témoins de ces établissements, qui ont résisté aux assauts du temps: déchets de taille de la pierre, outils de pierre et d'os, diverses formes d'aménagement, déchets culinaires et fragments de poterie pour les sites plus récents, qui représentent un grand nombre d'informations potentielles.

Notre échantillon de sites est aussi sans doute biaisé par le fait que le chercheur sur le terrain aura souvent tendance à explorer les endroits où selon lui, les hommes préhistoriques ont été le plus susceptibles de s'établir, par exemple le long de cours d'eau importants. Il est possible et il a été démontré dans certaines régions, qu'à cause de techniques subjectives de reconnaissance, certaines catégories de sites échappent à l'investigateur. Ce sont par exemple, les plus petits, ceux dont le contexte géographique original s'est fortement modifié, ceux situés en pleine forêt.

Aperçu de la Préhistoire du Bas St-Laurent

Nous ne pouvons pour l'instant que décrire de façon imparfaite comment se sont succédés et ont évolué à la préhistoire, les groupes Amérindiens qui ont fréquenté et occupé de façon plus ou moins continue le Bas St-Laurent à partir d'environ 2 500 B.C. jusqu'à l'arrivée des Européens au 16^e siècle. La vision que nous avons de ce continuum occupationnel est fragmentaire et consiste en des "tranches" minces représentant de relativement courtes périodes de temps et qui consistent en quelques sites distribués dans le temps et l'espace.

Il nous est possible de situer dans le temps, avec une faible marge d'erreur, quelques sites qui ont été datés par le Carbone 14. Pour les autres, nous ne pouvons que les inclure à l'intérieur de longues périodes arbitrairement fixées par les préhistoriens pour diviser le temps en unités intelligibles, auxquelles on a donné des noms tels Paléo-Indien, Archaïque, Sylvicole. L'appartenance d'une occupation préhistorique à l'une ou l'autre de ces périodes sera habituellement jugée à partir des caractéristiques morphologiques de son assemblage d'outils ou par la présence d'objets dits "diagnostiques", par exemple certaines formes spéciales de pointes de projectile ou de poterie. A l'intérieur de ces périodes ont été définies des unités plus fines dites "traditions culturelles" qui ont des distributions spatio-temporelles plus limitées. Celles-ci se rapportent presque uniquement à l'aspect technologique de la culture et ne sont définies encore une fois que sur la

base d'ensembles de caractères appliqués à l'outillage lithique et à la poterie. Ces schémas classificatoires sont très inclusifs, c'est-à-dire qu'ils mettent l'accent sur les éléments communs à plusieurs manifestations archéologiques, laissant de côté l'aspect variabilité, c'est-à-dire les éléments qui les distinguent les uns des autres.

Les premiers occupants

D'après les indices que nous possédons actuellement, le Bas St-Laurent n'aurait commencé à être fréquenté par l'homme que vers 2 500 B.C. et la date au Carbone 14 la plus ancienne pour un site Archaïque de la région est de 1720 – 90 B.C. Toutefois des régions plus au sud par exemple le sud de l'Ontario, l'Etat de New York et à l'est, le Nouveau Brunswick et la Nouvelle Ecosse, ont été habitées de façon marginale par des petits groupes de chasseurs Paléo-Indiens de tradition "Clovis" il y a environ 10 000 ans, peu après le retrait des glaciers. D'autres groupes plus tardifs de la fin de la période paléo-indienne, de tradition "Plano", occupaient il y a longtemps la côte nord de la péninsule gaspésienne. Déjà vers 3 500 ans B.C. et possiblement avant, des groupes Amérindiens exploitaient les ressources côtières de la moyenne côte nord et de celle du Labrador. Enfin, des traces de cultures Archaïques du centre de l'Etat du Maine datent possiblement de 5 000 ans B.C.

Ce "vide" temporel d'occupations humaines dans notre région jusqu'à 2 500 ans B.C. peut être expliqué par l'état peu avancé des recherches et la difficulté de localiser des sites anciens, plus rares et généralement plus discrets. Il est aussi possible que le milieu forestier d'avant 2 500 B.C. composé d'une forêt mixte dominée par le pin blanc, ait été d'une faible productivité et n'aurait pu soutenir par le fait même qu'une faible densité de faune exploitable par l'homme. Quoi qu'il en soit, nous pouvons relier les premières manifestations archéologiques du Bas St-Laurent aux grandes "traditions technologiques" reconnues et définies pour les régions avoisinantes, notamment l'Archaïque Laurentien pour la vallée du St-Laurent et l'est des Grands Lacs et l'Archaïque Maritime pour la côte nord du St-Laurent, la côte du Labrador, les provinces maritimes et la Nouvelle Angleterre. Ces traditions ont surtout été définies sur la base de la présence de certains types caractéristiques d'outils et de formes générales d'adaptation au milieu. Elles recouvrent de très grandes régions, des étendues temporelles considérables et ne constituent donc pas des unités culturelles distinctes. Participaient à ces grandes traditions technologiques plusieurs populations culturellement distinctes, comme l'étaient par exemple à la période historique les Indiens Montagnais, Béothucks, Mic Macs, Malécites.

L'état peu avancé des recherches, surtout au

niveau de l'analyse des artefacts recueillis jusqu'à maintenant, nous empêchent d'évaluer à fond la variabilité de nos assemblages par rapport aux "normes" définies pour ces grandes traditions et d'interpréter cette variabilité en terme d'évolutions locales, de diffusions d'idées, de mouvements de populations, de différences fonctionnelles, etc.

La tradition de l'Archaïque Maritime est caractérisée par un outillage varié de pierre polie, taillée et d'os, qui reflète une adaptation et une exploitation dominante de milieux marins. Elle comprend un complexe funéraire très développé (tradition funéraire "Moorehead") remarquablement homogène dans ses grandes lignes, qui couvre une aire géographique et une période de temps considérables (entre 2 500 et 1 500 ans B.C.). On a retrouvé plusieurs cimetières de ce complexe, dont les plus connus sont ceux de Port-au-Choix à Terre-Neuve, de Cow Point au Nouveau Brunswick et de Passadumkeag dans le Maine. Ces cimetières, toujours isolés des sites d'habitation, comprenaient plusieurs sépultures caractérisées habituellement par une dépression dans le sol, de forme ronde ou ovale, à l'intérieur de laquelle on déposait un corps en position étendue ou fléchie. On incluait ensuite dans ces fosses une grande quantité d'ocre rouge et plusieurs objets utilitaires presque exclusivement de pierre polie (gouges, baïonnettes, pointes) et d'os lorsque des conditions favorables de sol en permettent la conservation. Les ensembles d'outillage retrouvés dans ces sépultures reflètent assez peu ceux qu'on retrouve dans les sites d'habitation de ces mêmes gens où les outils de pierre taillée dominent fortement en nombre.

Martijn mentionne l'existence d'une sépulture probable de ce complexe funéraire qui a été découverte par accident dans la ville de Rivière-du-Loup, sur une terrasse de 20 mètres d'altitude, lors de travaux d'exacavation. Certains des objets qui s'y trouvaient, notamment des gouges en pierre polie, ont pu être récupérées. La découverte de cette structure particulière portait l'étendue de cette tradition funéraire jusque dans la basse vallée du St-Laurent. Comme pour les traditions technologiques, une tradition funéraire ne correspond pas nécessairement à un groupe culturel précis. Plutôt, ce genre de manifestation qui correspond à un sous-système idéologique de la culture, a sans doute été utilisé par plusieurs groupes régionalement distincts et adaptés à des environnements différents. La grande homogénéité apparente, étendue sur un très grand territoire, est l'indice probable d'une origine commune pour ce complexe. La diffusion spatiale des normes funéraires peut aussi provenir d'une interaction entre divers groupes humains à l'intérieur de ce territoire.

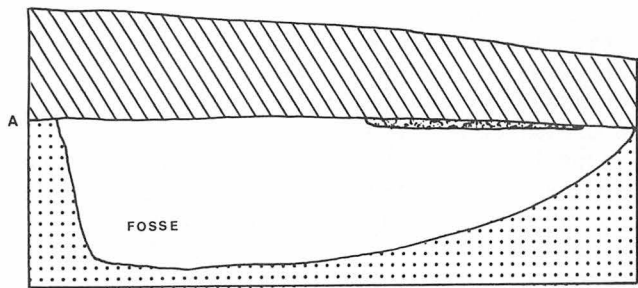
Vers 1900 ans B.C., apparaissent dans le sud de la Nouvelle Angleterre, de nouvelles pratiques

funéraires tout à fait différentes de celles qui prévalaient jusqu'alors et que nous venons de décrire. Ce nouveau rituel est caractérisé par la crémation des corps et de certaines de leurs possessions terrestres et de l'enterrement subséquent des produits de cette incinération. Comme pour le complexe funéraire précédent et même davantage, on a observé une forte variabilité dans la forme, la variété et la quantité de l'outillage lithique inclu dans ces formes de sépulture. Morphologiquement toutefois, ces dernières sont très homogènes sur toute leur étendue temporelle et spatiale, ce qui témoigne à nouveau du partage par plusieurs groupes culturels régionaux de certaines normes funéraires communes. Ce rituel semble se concentrer sur le versant Atlantique des Etats du Massachusetts et du Maine.

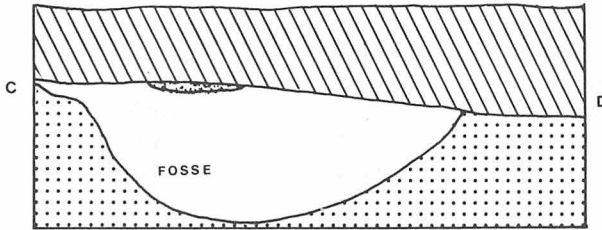
La structure funéraire présumée du Ruisseaux-des-Caps dans le comté de Kamouraska appartient à cette nouvelle pratique mortuaire. Bien qu'elle ne contenait pas d'ossements identifiables, elle a été interprétée comme telle à cause des ressemblances marquées qu'elle avait avec les structures de dépôts de crémations de la Nouvelle Angleterre. Elle était située sur la côté est d'un monticule naturel de 12 mètres d'élévation au dessus du niveau du fleuve. Elle consistait en une fosse de 25 cm de profondeur, au contour elliptique de 1.2 mètre de longueur et dont le grand axe était orienté vers le nord. En coupe transversale, elle avait la forme d'un bassin asymétrique.

Cette fosse avait été remplie des restes d'une crémation, une terre homogène très noire et à consistance grasse, indices d'une forte teneur en matières organiques décomposées. Cette terre contenait pêle-mêle une centaine de fragments d'outils de pierre fracassés par la chaleur du feu, plusieurs fragments de pierres rondes également fracturées, quelques petits morceaux d'os très calcinés et inidentifiables et beaucoup de charbon de bois, dont l'analyse au Carbone 14 nous permit d'obtenir une date de 1720 ± 90 ans B.C. En surface de la fosse, une mince couche de sable pâle, légèrement rougi par la chaleur, s'étendait en longueur sur le grand axe nord-sud. La fouille de cette structure livra 8 outils de pierre complets ou cassés mais reconstitués en partie plus 18 fragments d'outils présentant des degrés divers de fragmentation mais avec une partie identifiable de la pièce originale.

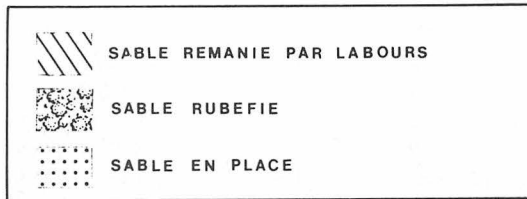
La somme des indices accumulés permet une reconstitution plausible des comportements responsables de cette structure: après une période de temps indéterminée suite à la mort d'un individu, le corps et quelques possessions matérielles furent incinérés sur un bûcher dégageant une très grande chaleur. Une fosse fut alors creusée dans le sable non loin du rivage et les débris de la crémation y furent déposés sans ordre. En même temps, certains objets qui ne présentent pas



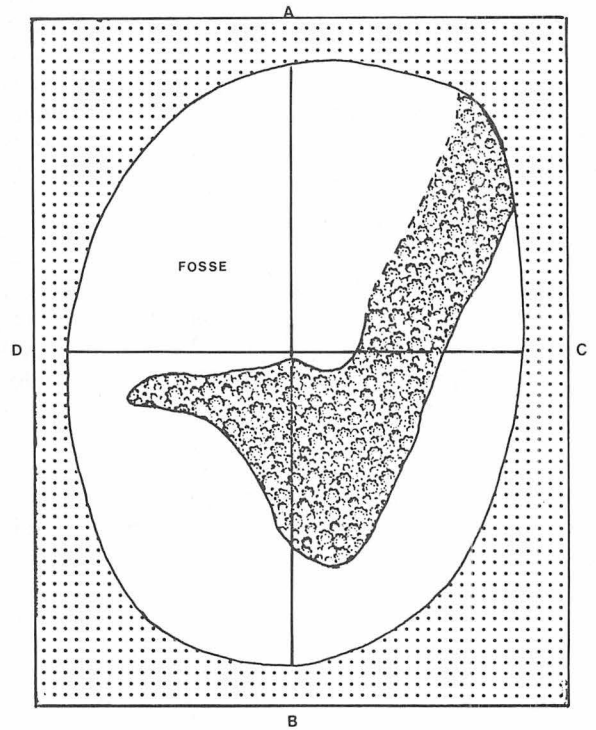
COUPES TRANSVERSALES



1 M.



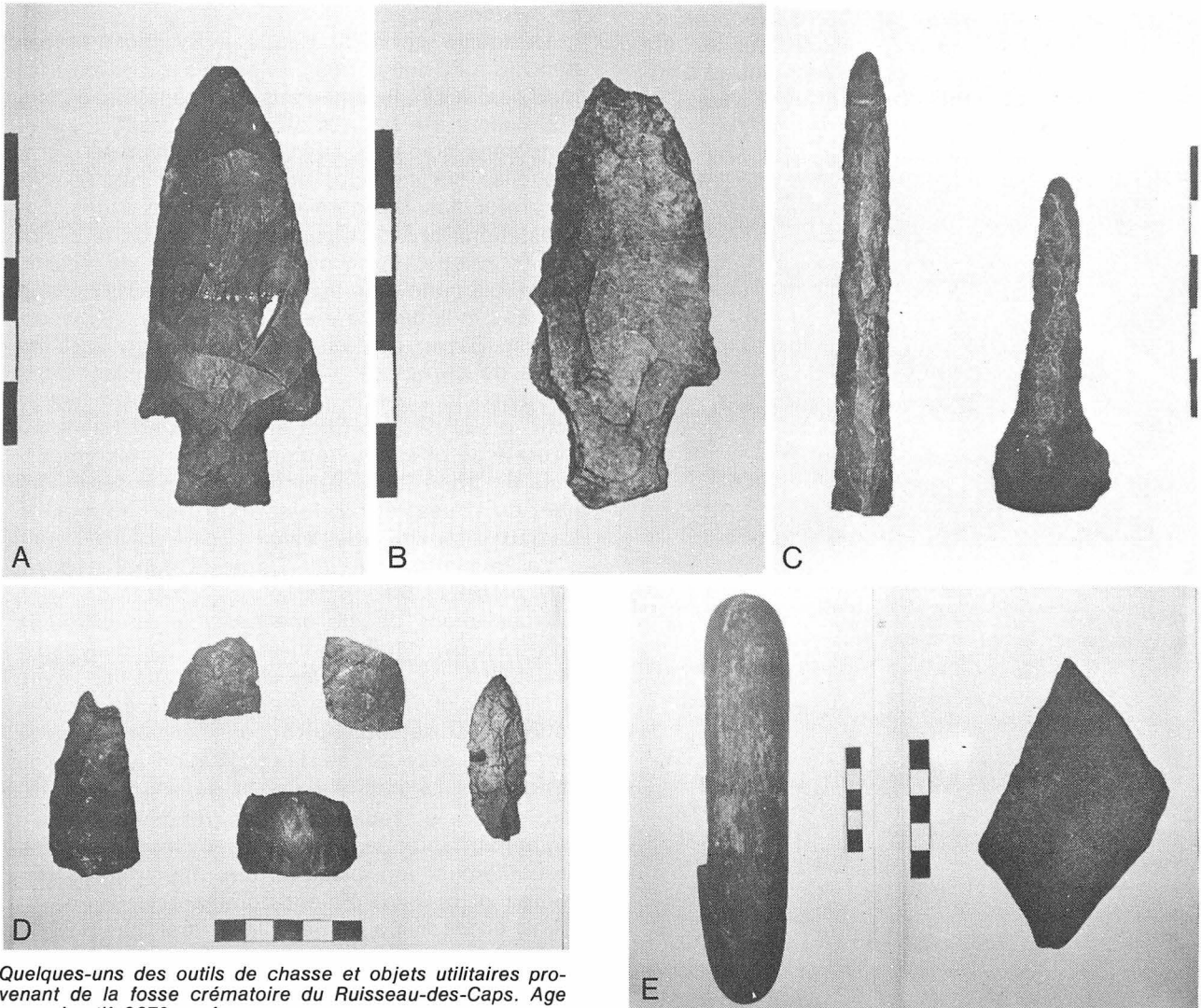
PLAN



Fosse crématoire du Ruisseau-des-Caps. Age approximatif, 3670 années.

Photo et dessins: Pierre Dumais.





Quelques-uns des outils de chasse et objets utilitaires provenant de la fosse crématoire du Ruisseau-des-Caps. Age approximatif, 3670 années.
 A+B: pointes de lances. C: forêts. D: fragments de couteaux. E: pilon? F: lissoir.

Photo: Pierre Dumais

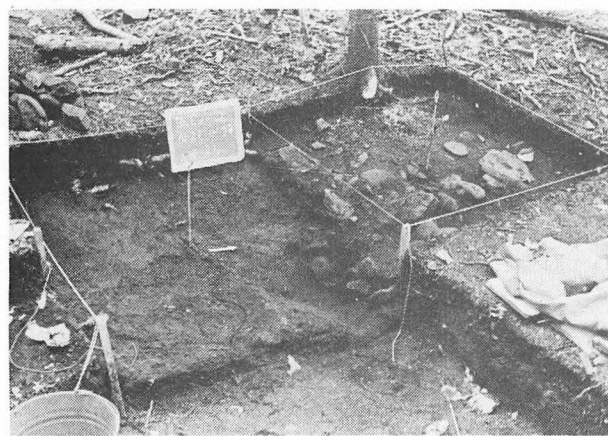
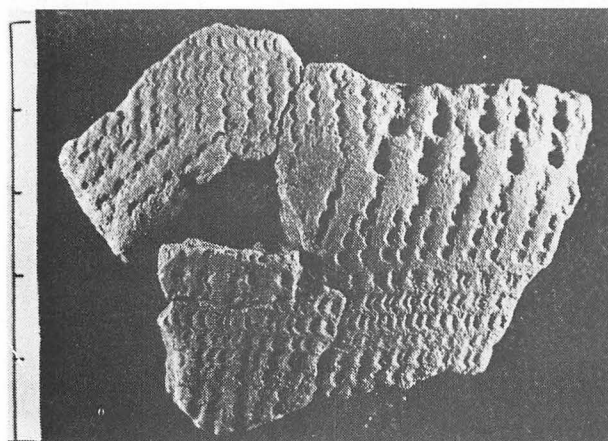
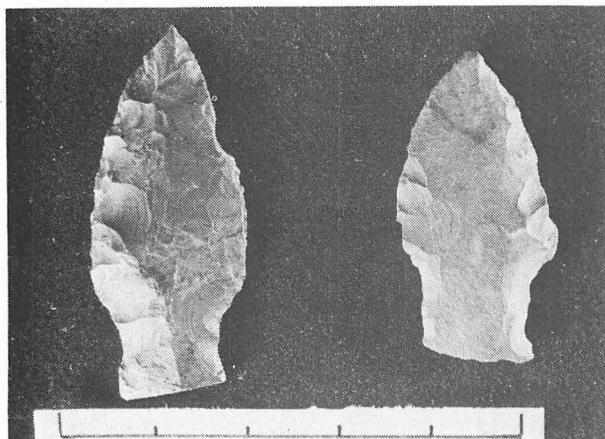
de marques de chaleur y ont également été déposés. Un feu fut enfin allumé au dessus de la fosse. Les objets recueillis, tous en pierre, se répartissent en des outils de chasse de pierre taillée, tels pointes de projectile, des outils utilitaires de pierre taillée et polie tels quelques couteaux bifaciaux, deux forêts, deux lissoirs et un pilon possible en grès. Plusieurs de ces objets portaient des marques d'utilisation et n'avaient donc pas été fabriqués spécialement en vue d'être inclus dans la sépulture. Ils représentent peut-être le "coffre d'outils de pierre" type utilisé par un individu, présumément un homme, dans ses activités de subsistance et qui devait peut-être accompagner symboliquement le défunt dans l'au-delà. Cet assemblage indique une certaine affiliation avec la tradition de l'Archaïque Maritime et présente des similitudes au niveau de la forme de certains objets provenant de sites d'habitation sur la côte du Labrador et sur la

côte est de Terre-Neuve, datés entre 2 000 et 1 500 ans B.C. et certains sites de crémation dans le Massachusetts situés temporellement entre 1900 et 1 000 ans B.C.

Le Sylvicole

Le début de la période Sylvicole ne correspond pas à des changements radicaux dans le mode de vie des occupants du Bas St-Laurent. Le passage de la période Archaïque au Sylvicole n'est qu'un moment de transition créé par l'archéologue pour ordonner la suite temporelle de l'occupation humaine et ne signifie essentiellement que l'arrivée d'un nouveau trait technologique, la poterie vers l'an 1 000 B.C. pour l'extrême sud du Québec. Jusqu'à maintenant nous n'avons pas décelé dans la région de traces de cultures du Sylvicole Inférieur et nous assistons plutôt à une succession Archaïque-Sylvicole Moyen, caractérisée par

l'arrivée de poterie assez grossière, décorée de plusieurs sortes de motifs appliqués sur la pâte avant la cuisson au moyen de techniques d'impression et d'instruments divers.



Site de la période Sylvicole Moyen, Cap-à-l'Original. Age approximatif, 1670 années.

— Pointes de projectiles et tesson de poterie décorée.
 — Partie d'une structure de foyer dégagée lors de la fouille.
 On remarque au centre une légère dépression dans le sol qui était remplie de pierres. Celles-ci avaient pour but d'emmagasiner la chaleur pour fin probable de cuisson d'aliments.

Photo: Pierre Dumais.

Le Sylvicole Moyen

La fouille partielle d'un site Sylvicole Moyen au Cap-à-l'Original nous a permis de mettre au jour des sections d'anciens campements côtiers qui avaient été habités au moins durant des saisons sans neige. L'assemblage d'outils de pierre recueillis sur ce site, en particulier les pointes de projectiles, suggère une affiliation à des manifestations archéologiques de la fin de la période Archaïque. Par contre, le genre de poterie trouvé plus une date au Carbone 14 de A.D. 280±100 ans indiquent une appartenance au Sylvicole Moyen. Barré avait observé des tendances similaires de caractère archaïque de l'outillage lithique associé à de la poterie du Sylvicole Moyen pour le site de Cap-Chat en Gaspésie. Il avait interprété ce phénomène comme une diffusion possible de traits technologiques du Sylvicole provenant de l'ouest et/ou du sud sur des groupes de tradition Archaïque de l'est.

La fouille du site du Cap-à-l'Original a aussi livré plusieurs traces de comportements humains et nous avons décelé une certaine structuration de l'espace d'habitation qui se traduisait par l'existence de différentes zones d'activité. Avec la fouille d'une plus grande superficie de ce site, cette structuration pourra nous laisser entrevoir certains aspects de l'organisation sociale du groupe qui l'a habité dans le passé. Les restes fauniques et technologiques recueillis jusqu'à maintenant indiquent que les activités de chasse, probablement aux oiseaux, aux mammifères terrestres et marins, étaient dominantes. Curieusement, en dépit de son emplacement sur la côte, aucune trace d'activité de pêche n'y a jusqu'ici été décelée, tendance qui avait été observée aussi pour le site de Cap-Chat.

Des analyses récentes portant sur des sites également du Sylvicole Moyen au Québec, permettront l'établissement de comparaisons. On pourra évaluer alors et peut-être expliquer l'étendue des variations pour cette importante période de l'occupation humaine.

Le Sylvicole Supérieur

Quelques sites attribués à cette période, qu'on associe plus spécialement à l'occupation Iroquoienne de la vallée du St-Laurent, ont été localisés et identifiés grâce à la poterie qu'ils contenaient, sur certaines îles de l'estuaire (îles de Kamouraska, Ile Verte, Ile-aux-Basques) et sur un site de l'intérieur dans la région du lac Témiscouata.

Au moment de l'arrivée de Jacques Cartier dans la vallée du St-Laurent en 1535, les plus importants villages Iroquoiens étaient situés sur la rive nord du fleuve à partir d'en aval de Québec (village d'Ajoaste) jusqu'à la région de Montréal où se trouvait le village de Hochelaga. Le littoral du Bas St-Laurent était semble-t-il inha-



Tesson de poterie décorée, d'origine probablement Iroquoienne, provenant d'une île du St-Laurent. Age probable entre 500 et 800 ans.

Photo: Louis Falardeau.

bité et constituait ainsi peut-être une "zone tampon" entre les groupes Iroquoiens au nord et les groupes Algonquins tels les Mic Macs au sud, avec qui ils se trouvaient en conflit à cette époque, selon Hoffman. On sait, grâce à Cartier et à des découvertes archéologiques, que ces groupes Iroquoiens entreprenaient au cours de l'été de longues expéditions aussi loin que sur la Basse côte nord du St-Laurent et dans la Baie des Chaleurs au sud de la Gaspésie, pour aller exploiter et accumuler les riches ressources marines. Les sites des îles mentionnées ici représentent peut-être des stations d'arrêt temporaires de tels groupes en déplacement. Il est aussi possible qu'il s'agisse de sites occupés par de groupes Algonquins qui auraient obtenu ou copié de la poterie Iroquoienne, comme cela pourrait être le cas pour un site dans le Témiscouata comme le mentionne Martijn. Les rapports entre ces populations n'ont cependant peut-être pas toujours été conflictuels et la pénétration de groupes Iroquoiens dans le Bas St-Laurent pour y aller chasser ou faire du troc n'aurait pas été impossible. Seule la fouille de certains sites clés permettrait d'évaluer l'étendue et la nature des contacts Iroquoiens-Algonquins dans le Bas St-Laurent à la fin de la préhistoire.

Systèmes de subsistance

La position géographique des sites présentement connus pour le Bas St-Laurent et les informations obtenues lors de la fouille de certains d'entre eux peuvent nous donner des indications sur les systèmes de subsistance auxquels participaient les populations Amérindiennes préhistoriques. Ce milieu naturel aurait en effet permis l'existence de différentes formes d'adaptation mais nous ne pouvons cependant qu'en parler pour l'instant de façon générale.

La position des sites indique nettement une dualité intérieur des terres/zone côtière et les reconnaissances archéologiques effectuées jusqu'à maintenant indiquent qu'il y a eu une aussi grande importance d'occupations préhistoriques dans l'une ou l'autre de ces zones. Les recherches futures viendront peut-être élucider si cette dualité reflète une complémentarité obligatoire de ces deux milieux, impliquant par exemple qu'un groupe aurait eu à exploiter chacun d'eux successivement au moment de leur productivité maximale respective. Une autre alternative pour expliquer cette opposition serait une indépendance relative d'exploitation de l'une ou l'autre de ces zones de façon indifférente. Nous sommes portés à croire qu'il y aurait eu tout au long de l'occupation préhistorique du Bas St-Laurent, une exploitation des ressources côtières et marines de l'estuaire, qui sont plus diversifiées et plus denses que celles de l'intérieur, particulièrement de la fin du printemps jusqu'à l'automne. Pendant cette période, il y aurait eu possibilité d'une certaine concentration de population à des endroits favorables.

Les modes d'exploitation des ressources pour le reste de l'année auraient pu être fort divers, par exemple le fractionnement du groupe de base en petites unités familiales ou multifamiliales très mobiles poursuivant de grands cervidés et du petit gibier à l'intérieur des terres. A l'autre extrême, on retrouverait le semi nomadisme côtier par des groupes importants, accumulant certaines réserves de nourriture et ne faisant que des intrusions marginales vers l'intérieur pour la chasse. Ces différentes formes d'adaptation refléteraient des caractéristiques technologiques et sociales très dissemblables pour les cultures qui y auraient participé.

Conclusion

Voilà donc un aperçu sommaire, encore très incomplet, de la trame préhistorique du Bas St-Laurent tel que l'état actuel des recherches nous permet de l'établir.

Les travaux futurs devront viser la cueillette de données par la fouille de plusieurs sites répartis sur toute la séquence culturelle et situés dans diverses zones écologiques de la région. Ces recherches, appuyées par la collaboration

de disciplines para-archéologiques (écologie, palynologie, géomorphologie, etc.) et comprenant une analyse systématique des données recueillies, nous permettront de saisir les changements culturels survenus dans le temps. Peut-être pourrons-nous alors éclaircir les mécanismes de cet aspect fondamental qu'est l'adaptation de l'homme à son environnement.

6 LA CÔTE NORD DU SAINT-LAURENT

La Côte-Nord du St-Laurent s'étend, d'ouest en est, de Tadoussac à Blanc-Sablon et comprend tous les bassins des tributaires du St-Laurent entre ces deux localités. Les divisions utilisées pour distinguer des parties de la côte correspondent aux limites géographiques suivantes: Haute Côte-Nord - de Tadoussac à Pointe-des-Monts, Moyenne Côte-Nord - de Pointe-des-Monts à Natashquan, Basse Côte-Nord - de Natashquan à Blanc-Sablon. Les rivières les plus importantes de ce vaste territoire se nomment: Saguenay, Betsiamites, aux Outardes, Manicouagan, Pentecôte, Ste-Marguerite, Moisie, Romaine, Aguanish, Natashquan, Olomane, Petit-Mécatina, St-Augustin et St-Paul.

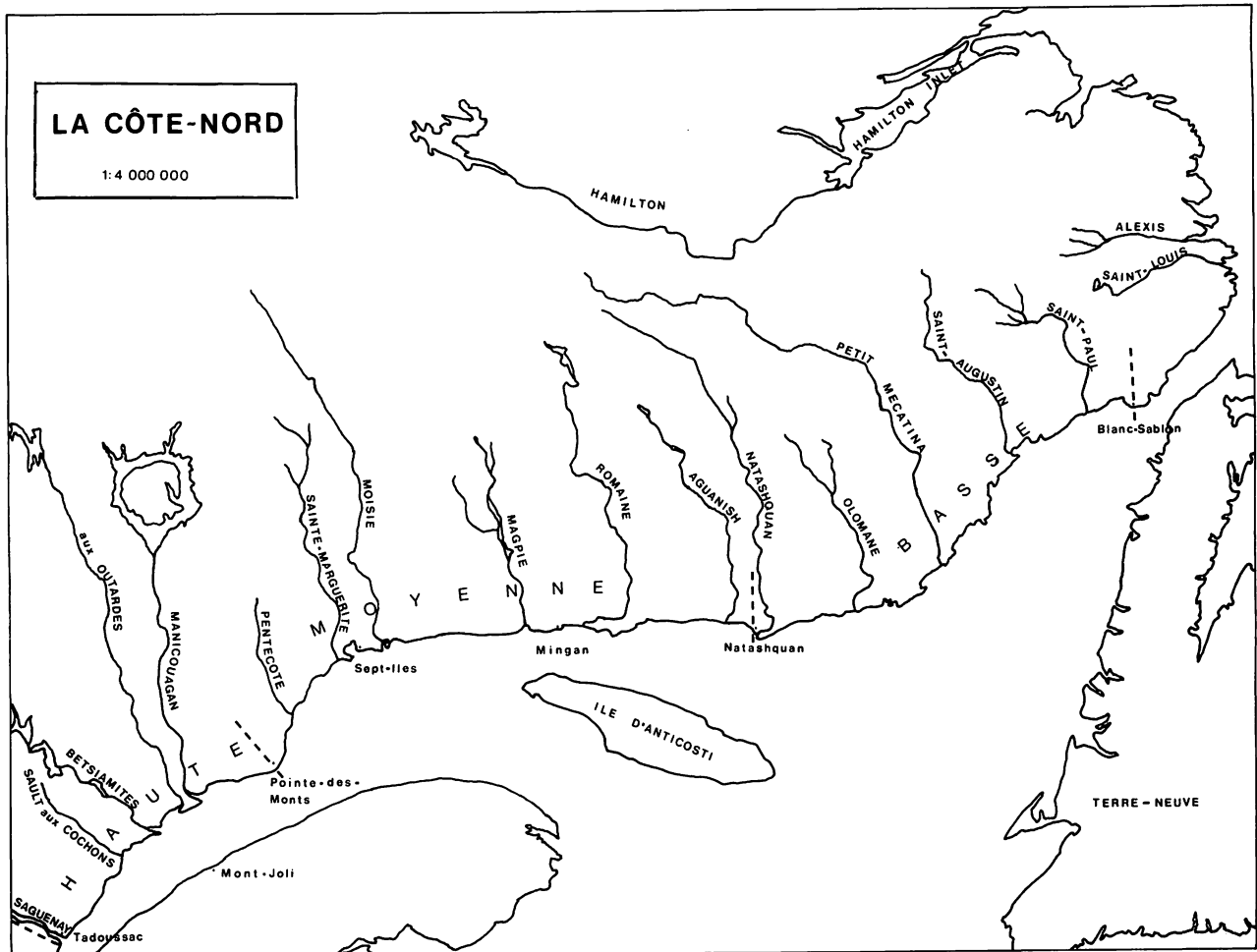
A ces cours d'eau est associé le cadre de notre perception de la préhistoire de la Côte-Nord puisque les recherches archéologiques ont été axées jusqu'ici sur les connaissances historiques de l'habitat amérindien. Or, il semble bien que le coeur de cet habitat ait été précisément les bassins des rivières qui offraient les meilleures voies de communication entre le centre (et le reste) du Québec et la côte, et qui offraient les ressources les plus abondantes et les plus facilement accessibles.

Telle qu'elle est définie géographiquement ici, la Côte-Nord n'offre pas d'unité logique par rapport à la préhistoire du Québec ni à son histoire ethnographique. Bien qu'il soit nécessaire de concentrer certains intérêts et certains investissements, il ne doit pas en résulter pour autant une perception finie et cloisonnée de la réalité archéologique. C'est pourquoi je désire met-

tre le lecteur en garde contre toute velléité de ce genre qui pourrait naître du style employé, des régions traitées et des manifestations archéologiques rapportées dans ce texte.

Nous avons affaire à un très vaste territoire: plus de 1 100 kilomètres de côte, une superficie de plus de 400 000 kilomètres carrés. Actuellement, en 1978, moins de 1% de cet ensemble a été reconnu archéologiquement. Et de ce 1% les meilleures informations proviennent d'études effectuées sur le littoral. Il devient par conséquent évident que toute tentative de compréhension des phénomènes préhistoriques reliés à la Côte-Nord doit être entreprise avec énormément de candeur. L'information archéologique provient d'environ 400 sites préhistoriques répertoriés dont la valeur relative s'établit plus en fonction de leur localisation géographique que de leur contenu scientifiquement utilisable. Cette situation tient autant au fait que la plupart des sites étaient déjà passablement perturbés avant leur découverte, qu'à la faible étendue des vestiges, ainsi qu'aux méthodes pour le moins fantaisistes de certains soi-disant archéologues.

Seules les régions suivantes ont été inventoriées de façon satisfaisante: partiellement la région du Saguenay et le littoral du St-Laurent entre Tadoussac et les Escoumins; une portion des rivières aux Outardes et Manicouagan; le littoral entre Hauterive et Havre St-Pierre; la région de Rivière St-Paul; et très partiellement la région de Blanc-Sablon (essentiellement par les travaux faits dans les régions voisines du Labrador). C'est à partir de ces travaux que le texte suivant sera élaboré.



Conditions écologiques des études archéologiques

Les événements préhistoriques sont intimement liés aux conditions fluctuantes du milieu. Depuis la déglaciation post-wisconsinienne, ces conditions n'ont jamais permis d'autres modes d'exploitation économique que la chasse, la pêche et la cueillette, sur la Côte-Nord. C'est dans cette perspective qu'il faut inscrire la relation entre manifestations préhistoriques et ressources disponibles (et, donc, adaptation économique). Dans une économie de type cynégétique, les modèles sociaux et culturels doivent s'adapter le plus possible aux modèles de comportement des espèces animales recherchées. Evidemment, une organisation sociale n'est jamais complètement assujettie ni ne peut être totalement adaptée à des ressources spécifiques. Il y a toujours plusieurs sources au modèle de l'organisation sociale, de même que le dynamisme constant des éléments

extérieurs à ce système fait en sorte de conserver celui-ci dans un état permanent de déséquilibre. C'est quand ce déséquilibre est minime que l'on peut admettre qu'une société est bien adaptée.

Donc, pour la Côte-Nord nous devons considérer un milieu de type sub-arctique: climat froid en hiver (long) et chaud en été (court); végétation dominante constituée de conifères (principalement des épinettes et du sapin baumier) et de quelques feuillus (des bouleaux, des aulnes, des peupliers); de nombreuses espèces animales terrestres, aquatiques et aviennes mais dont la densité est peu élevée; un sol peu productif comportant de nombreux affleurements rocheux qui donnent un relief vallonné, de grandes étendues de tourbières (impénétrables en été mais attirantes en hiver) et des pièces d'eau par dizaines de milliers. A ces caractéristiques s'ajoute un littoral donnant accès aux ressources marines (mammifères marins, poissons, mollusques, oiseaux) ainsi qu'à d'autres régions du Québec.

Les espèces animales les plus recherchées sont, par ordre décroissant d'importance, le caribou (deux variétés: le caribou de la forêt et le

caribou de la toundra aux habitudes quelque peu différentes), le castor, le lièvre, l'ours noir, le rat-musqué, les petits et gros carnivores, et les petits rongeurs parmi les mammifères terrestres (soulignons que l'original est un arrivant récent dans la région); le saumon, l'omble de fontaine, le corégone, le touladi parmi les poissons; les gallinacés, les canards, les oies et les oiseaux littoraux parmi la faune ailée; les phoques, les morses et les baleines (principalement le béluga) parmi les mammifères marins; les pétoncles, les palourdes et les moules parmi les mollusques.

A partir de ces données de base on peut construire trois modèles généraux de comportement à l'intérieur d'une économie de type cynégétique. Selon les espèces animales recherchées préférentiellement, il en résulte des formes spécifiques d'adaptation, d'organisation sociale et de schème d'établissement.

Examinons maintenant quelques caractéristiques de ces trois modèles possibles.

Lorsque la chasse au caribou à l'automne, en hiver et au printemps est la principale activité ou le moyen privilégié de se nourrir, étant donné la nature comportementale du caribou de la forêt, cette quête est facilitée par l'adoption d'un nomadisme étendu. En effet, comme on ne peut jamais être certain de la présence de caribous à un endroit et puisqu'il faut se déplacer régulièrement, il est nécessaire de connaître un très vaste territoire ainsi que les activités des individus à l'intérieur de ce territoire. De même, un seul chasseur a beaucoup moins de chances de trouver et de tuer du gibier qu'un groupe de trois ou quatre chasseurs; d'autre part, un nombre plus grand de chasseurs (on peut considérer que pour chaque chasseur s'ajoutent de trois à cinq dépendants) entraîne des risques considérables pour la survie d'un groupe advenant l'absence de caribous à un moment donné. Par conséquent, l'organisation sociale doit favoriser ce genre de regroupement et ce genre de nomadisme. Ces conditions éliminent donc la propriété individuelle de territoire défini, la constitution de villages permanents, par exemple; mais elles favorisent le regroupement des individus en unités centrées autour de femmes apparentées (les hommes provenant de différents groupes exploitant des régions diverses, cela permet une meilleure connaissance d'un très vaste territoire).

Un deuxième modèle serait lorsque les petits mammifères plus sédentaires et plus concentrés font l'objet principal de la quête de la nourriture; d'autres structures s'avèrent alors plus utiles. Il devient en effet plus intéressant de connaître à fond un territoire plus ou moins grand pour l'exploiter adéquatement année après année plutôt que d'être en mesure de se déplacer sur plusieurs territoires. Ici, un seul chasseur (par le

biais de la trappe et aidé des membres de sa famille) peut être très efficace. Par conséquent, les regroupements primaires seront plutôt restreints à la famille, et pratiqueront un nomadisme limité. La tendance à revenir régulièrement aux mêmes endroits est plus forte que dans l'autre modèle; ceci peut favoriser la constitution de territoires familiaux et le regroupement des individus autour d'hommes apparentés (les droits sur les territoires ou sur les animaux sont acceptés et transmis à l'intérieur de la famille).

Un troisième modèle est celui où les mammifères marins représentent l'élément préférentiel de la chasse. Il en résulte alors une forme particulière de sédentarisme puisque les populations animales ont tendance à se regrouper en grand nombre ou à revenir continuellement aux mêmes endroits le long de la côte. Il suffit donc que l'approvisionnement soit plus ou moins constant et régulier pour que des groupes humains puissent survivre presque à l'année longue tout en demeurant au même endroit, ou du moins dans des limites spatiales restreintes. Les conditions de l'englacement hivernal influencent considérablement les possibilités d'habitation et d'exploitation. On ne peut, dès lors, admettre une sédentarité absolue.

Nous venons de présenter une esquisse de trois modèles de comportement en milieu boréal. Evidemment, au cours de la période post-wisconsinienne, plusieurs modifications ont été apportées temporairement aux conditions naturelles du milieu. Les fluctuations du climat, la transgression marine puis les variations iso-eustatiques, le repeuplement de la végétation et de la faune (et leurs réponses aux fluctuations climatiques), tous ces phénomènes ont eu pour effet de changer la situation et ainsi obliger les populations humaines à s'adapter continuellement. On peut donc affirmer que les restes préhistoriques ne peuvent être utilisés uniquement comme marqueurs technologiques; il faut pouvoir y découvrir les indices permettant de déterminer quelles furent les formes que prirent les différentes adaptations. Cette quête m'apparaît d'ailleurs comme la base de la recherche archéologique, base sur laquelle doivent pouvoir s'ériger nos connaissances des autres structures sociales.

Le problème qui se pose avec le plus d'acuité est de trouver des moyens qui permettent de créer un pont entre les vestiges matériels que l'on découvre dans un site, et des modèles de comportement comme ceux qui ont été exposés succinctement plus haut. La recherche fondamentale en archéologie se penche de plus en plus sur cette question mais d'immenses progrès devront être réalisés avant de posséder un arsenal méthodologique intéressant. Quoiqu'il en soit c'est dans cette perspective qu'il faut comprendre les commentaires et les conclusions qui vont suivre.

Informations de base par région

Après un bref exposé du cadre dans lequel il faut essayer d'analyser les vestiges archéologiques, nous pouvons maintenant entreprendre celui de l'étendue des restes archéologiques qui ont été découverts jusqu'ici sur la Côte-Nord. Nous procéderons par région à partir de la zone ouest.

Région de Tadoussac - Les Escoumins

C'est sans doute la région de la Côte-Nord où des vestiges archéologiques sont connus depuis le plus longtemps. En effet, dès 1916 un article fut publié par F.G. Speck sur des outils de pierre taillée trouvés dans les environs de Tadoussac. Paradoxalement, c'est aussi la région où notre compréhension des phénomènes préhistoriques est la moins bonne. L'explication de cette situation tient dans le nombre important de collections privées qui se sont alimentées à cette source depuis le début du siècle, et qui ont donc soustrait une part importante des vestiges à l'analyse scientifique.

Cette situation tient aussi au caractère particulier de l'assemblage qui a pu être étudié. Celui-ci est composé de nombreux outils en quartz et en quartzite répartis le long de hautes terrasses. Leur position géographique leur confère une ancienneté assez grande (6 000 à 7 000 ans) mais comme il semble désormais impossible de savoir exactement d'où provient chacun des outils récoltés, cet assemblage ne peut faire l'objet d'analyses permettant de préciser le moment et la forme de l'occupation amérindienne.

Sur les terrasses inférieures on a découvert des tessons de poterie de caractère iroquoien. Dans la région de Grandes-Bergeronnes et des Escoumins, d'autres sites ont été répertoriés plus récemment. Ceux-ci sont beaucoup mieux conservés que ceux de Tadoussac mais leur fouille systématique reste à faire. D'après les premiers renseignements, il semble qu'une occupation assez ancienne et continue soit à postuler pour cette région. Il est encore impossible de savoir s'il s'agit de populations locales ou étrangères qui ont laissé ces vestiges; à première vue, on peut admettre une occupation mixte de grou-

pes exploitant l'intérieur et de groupes venant de la haute vallée du St-Laurent.

Cette région extrêmement importante archéologiquement n'a pas encore livré toutes ses richesses. Il faudra qu'un archéologue se penche résolument sur le problème pendant quelques années avant de connaître la valeur exacte de cette région.

Région de Hauterive - Port-Cartier

Cette région est particulièrement intéressante parce qu'elle est la seule pour laquelle nous possédons des informations à la fois pour certaines rivières importantes et pour le littoral.

Quelques dizaines de sites préhistoriques ont en effet été inventoriés sur les rives de la Rivière aux Outardes et de la Manicouagan, dans la région de Hauterive-Baie Comeau, et tout le long de la côte entre Godbout et Port-Cartier. Il s'agit essentiellement de petits sites dont les vestiges artefactuels sont peu nombreux et constitués en grande partie d'outils de pierre taillée; quelques tessons de poterie et quelques outils en pierre polie émaillent certains assemblages, cependant.

Le plus vieux site se trouve à Hauterive (ou à l'embouchure de la Manicouagan); il correspond à une occupation datant d'au moins 4 000 ans. Il s'agit d'un site d'été composé de plusieurs structures d'habitation dont une seule a pu être excavée adéquatement; celle-ci comprend un foyer de type surélevé et plusieurs outils (grattoir, racloirs, haches, gouge, etc) en quartz et quartzite. Il devait y avoir à cet endroit plusieurs petites aires d'habitation correspondant à une occupation répétée par plusieurs unités familiales.

Le même phénomène semble se produire à l'embouchure de la Rivière aux Outardes où on a retrouvé une concentration de petites aires d'habitation. Il est encore difficile de savoir si ces zones correspondent à des territoires culturellement déterminés ou même si il y a contemporanéité des concentrations. Il ne m'apparaît pas impossible que ces concentrations représentent différentes unités d'un même regroupement estival.

Les sites côtiers retrouvés entre Godbout et Port-Cartier indiquent la présence continue et régulière des Amérindiens le long du littoral depuis les derniers 2 500 ans. Il s'agit sans doute de campements d'été exploités par deux ou trois familles à la recherche de mollusques, de saumons ou de mammifères marins. Il est encore

LEGENDE

Sites amérindiens
archaïques

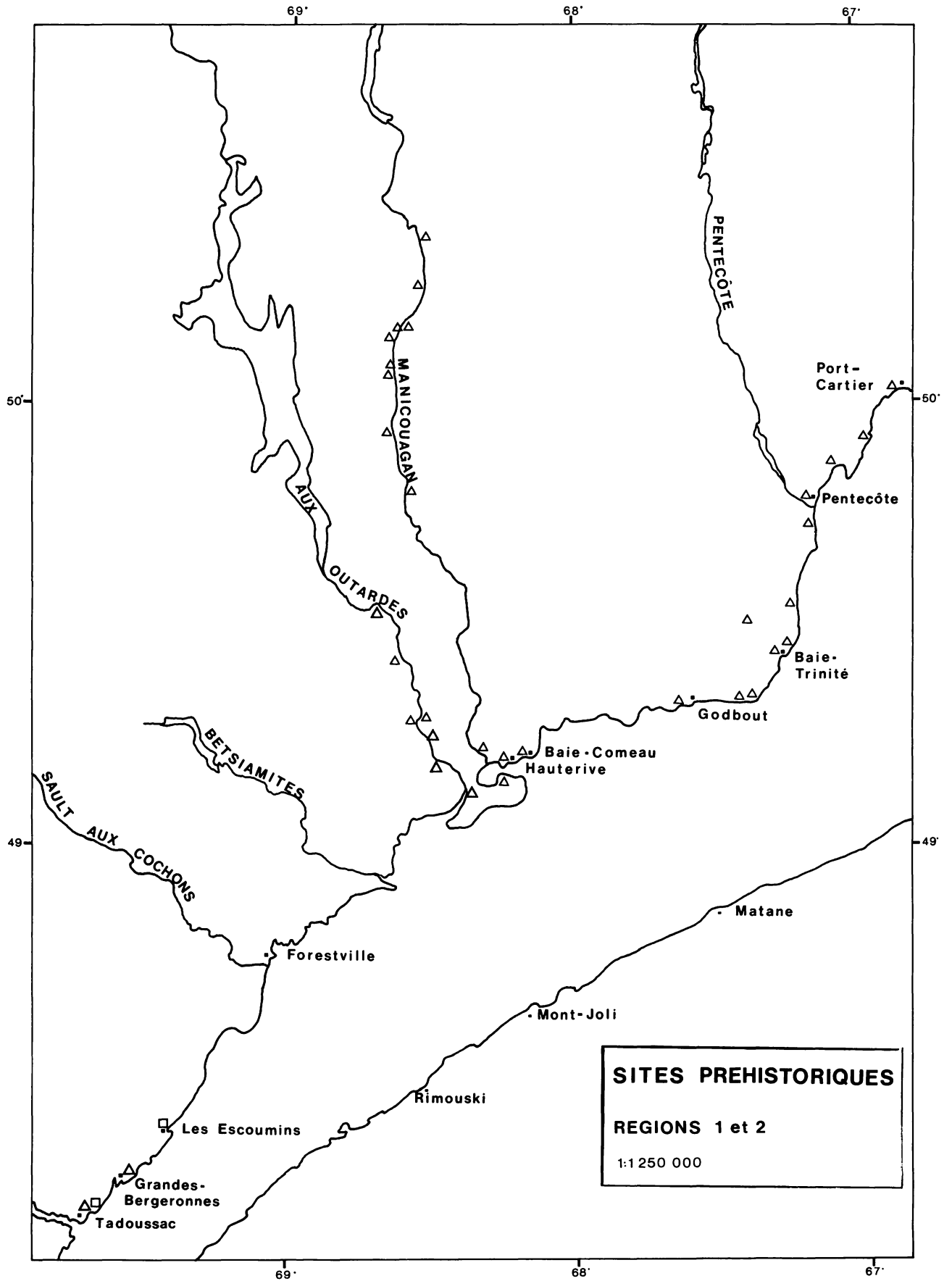
- △ 1
- △ 2 - 5
- △ 10 +

sylvicole

□ 1

Sites inuit

◐ 10 +



impossible de savoir si les habitants de ces sites étaient reliés à des groupes dont le territoire principal se trouvait plus à l'ouest, plus au nord ou plus à l'est.

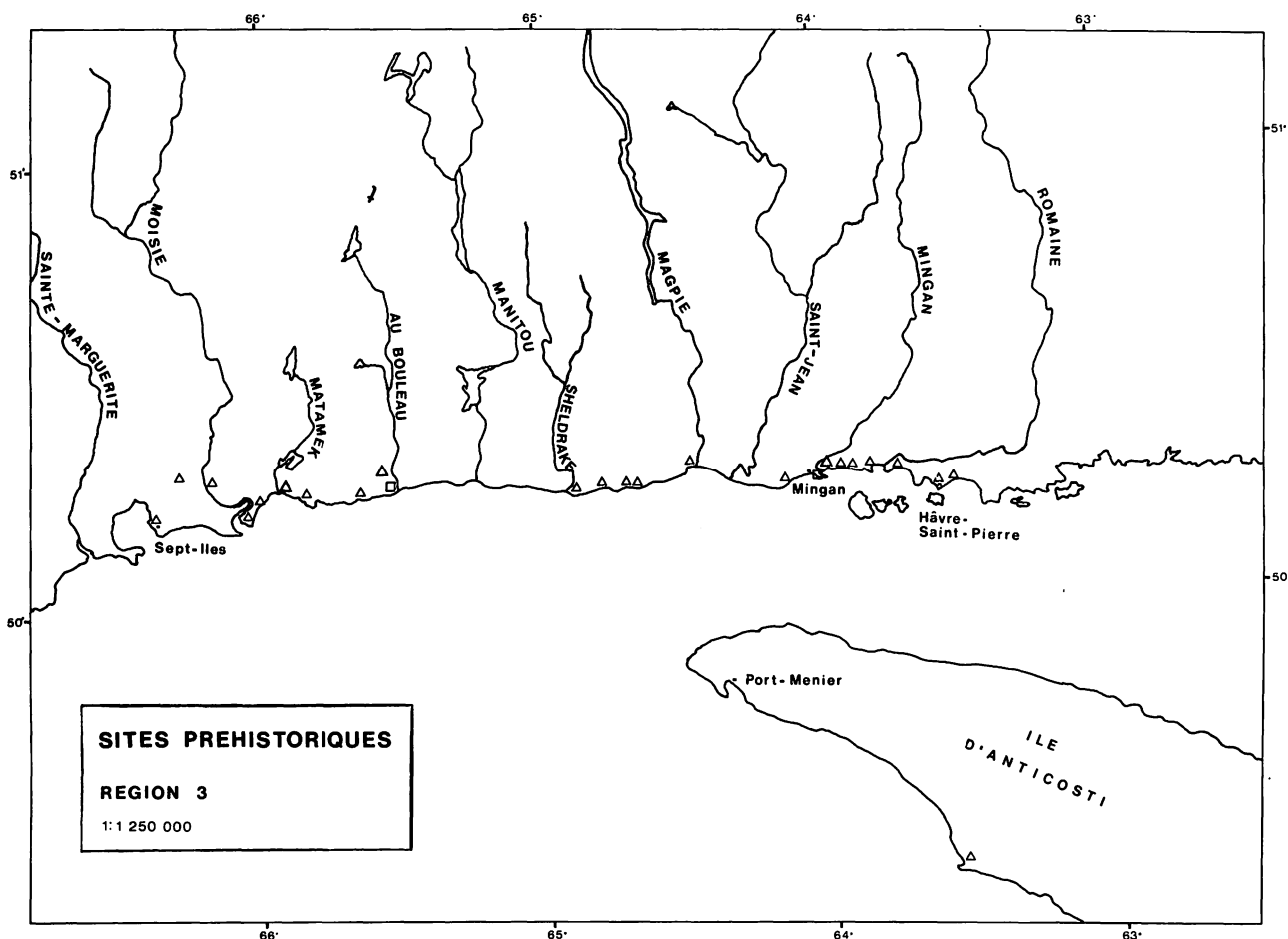
Région de Sept-Iles - Havre St-Pierre

Plus de 50 sites préhistoriques ont été découverts le long du littoral entre ces deux localités. Ces vestiges indiquent que la présence amérindienne remonte à au moins 6 000 ans avant l'actuel. On constate entre autres des distinctions assez nettes dans l'outillage des différentes périodes: tendance à la réduction des dimensions, à une diversification des fonctions. En même temps on note une densité plus grande de l'occupation dans les deux derniers millénaires (mais ceci est dû en grande partie aux découvertes plus nombreuses à proximité de la côte, là où les aménagements récents ont dégagés de grandes surfaces).

Dans la même période on s'aperçoit aussi que les occupants proviennent de diverses régions: des vestiges peuvent être associés soit aux populations locales soit à des groupes de la haute vallée du St-Laurent (dont les Iroquoiens). Même

si la présence de ces groupes étrangers semble très occasionnelle, il n'en demeure pas moins que nous assistons à la formation d'une des particularités de la Côte-Nord: son statut de carrefour culturel. Cette caractéristique ne se concrétisera vraiment que plus tard, à partir du XV^e siècle, mais il est intéressant de noter que les ressources de la Côte-Nord avaient attiré d'autres utilisateurs bien avant les Européens. En fait, il ne reste plus qu'à découvrir des vestiges des ancêtres des Inuit pour que le tableau soit complet (en ce qui concerne la Moyenne Côte-Nord).

Les sites que j'ai fouillés dans cette région depuis 1972 constituent les premiers jalons de la compréhension de la préhistoire locale puisqu'aucune recherche fondamentale n'avait été tentée auparavant (d'autres découvertes avaient déjà été signalées mais leur analyse faisant défaut, il n'existait aucun cadre réel de comparaison. La recherche ne fait donc que commencer, et il convient de relativiser les conclusions qui sont maintenant disponibles pour la région. Ces conclusions serviront de base à l'élaboration théorique qui sera présentée dans la quatrième partie de ce texte.





Vue de l'aire fouillée en 1973 sur un site à la Rivière au Bouleau. Les pierres furent laissées en place pour permettre la distinction de zones d'activités.

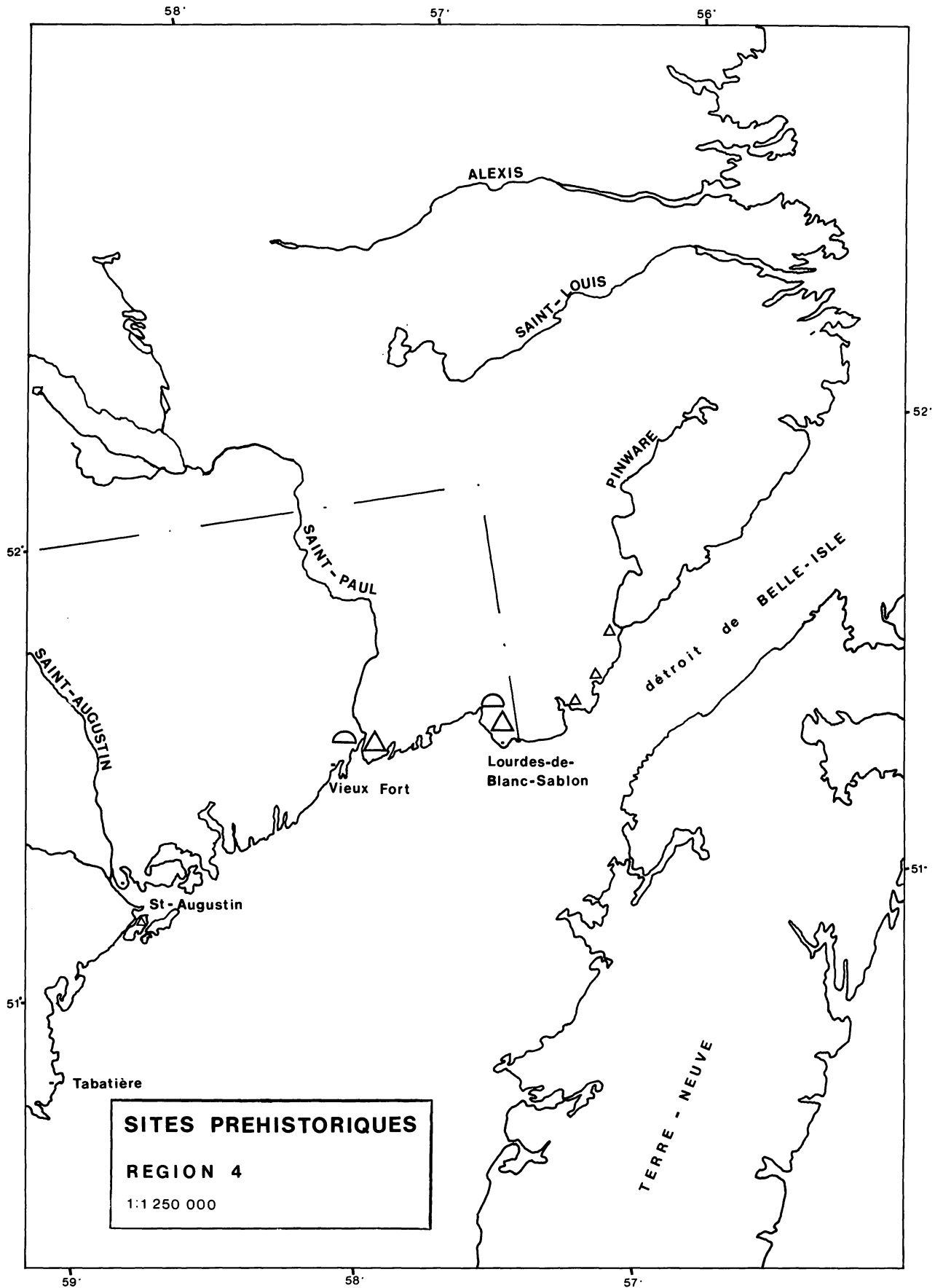
Photo: D.C.

L'île d'Anticosti a reçu la visite de quelques archéologues qui y ont découvert quelques sites préhistoriques récents. La section de la côte entre Havre St-Pierre et Rivière St-Paul n'a été visitée que très superficiellement. Les vestiges les plus intéressants sont les tessons de poterie trouvés à Kegashka: ils sont typiquement iroquoiens, ce qui fait croire à la présence d'un petit groupe d'Iroquoiens du St-Laurent vers 1300-1400 à cet endroit (il est possible toutefois que les vases dont on a retrouvé des morceaux aient été ramenés par des Amérindiens locaux après un voyage vers le sud).

Région de Rivière St-Paul - Blanc-Sablon

La situation archéologique de cette région est à la fois brillante et tragique. Brillante parce que les rapports de recherches que nous possédons indiquent que cette région est d'une très grande richesse à la fois dans le nombre de sites, dans leur diversité chronologique et spatiale, et dans les vestiges découverts. Tragique parce

que cette richesse fut dilapidée par une série de collectionneurs et de soi-disant archéologues. Il existe toutefois quelques rapports qui permettent de définir un tant soit peu les manifestations archéologiques. Ajoutons aussi que le cadre général du Détroit de Belle-Isle bénéficie depuis quelques années des efforts d'archéologues de l'Université Memorial de Terre-Neuve ainsi que du Smithsonian Institution de Washington. Les nombreux rapports qu'ils ont produits proposent maintenant un cadre chronologique régional qui commence à 9 000 ans avant aujourd'hui. Certaines de leurs conclusions m'apparaissent cependant quelque peu outrées et je ne suis pas prêt à accepter leur cadre chronologique. On y fait intervenir des variables qui ne sont pas bien contrôlées; les archéologues Tuck et McGhee ont entre autres créé une séquence culturelle basée sur des changements stylistiques de pointes de projectile, qui m'apparaît prématurée. En effet, l'utilisation des variables stylistiques comme base d'étude est de plus en plus critiquée dans le milieu archéologique, et il convient d'être extrêmement



prudent et circonspect lorsqu'on les fait intervenir.

Quoiqu'il en soit, la région a connu une occupation continue et régulière sur quelques milliers d'années; elle a connu aussi plusieurs groupes culturels: Amérindiens, Inuit, Norrois (Vikings) peut-être. Basques, Espagnols, Français, Anglais. Tous furent attirés par les mêmes richesses: nombreux mammifères marins (phoques, baleines et morses), poissons en quantité (saumons, morues, capelans), mollusques abondants, présence de caribous à peu de distance de la côte.

Synthèse de l'évolution préhistorique

Selon le cadre traditionnel

Si on utilise le cadre technologique pour définir les différentes manifestations culturelles qui se sont succédées sur la Côte-Nord, on obtient grosso modo les distinctions suivantes: Archaïque du Bouclier, Archaïque maritime, Sylvicole moyen, Sylvicole supérieur, Dorsétien et Thuléen. Les quatre premiers sont reliés à la préhistoire amérindienne, les deux derniers à la préhistoire inuk.

L'Archaïque du Bouclier correspond à une tradition technologique répartie géographiquement sur tout le territoire du Bouclier canadien, et chronologiquement sur environ 7 000 ans (de 5 000 avant le Christ jusqu'à l'arrivée des Européens). On caractérise cette tradition par un assemblage plus ou moins rudimentaire dont les principaux outils sont des couteaux, des racloirs et des pointes de projectile en pierre taillée; par un nomadisme étendu dont les vestiges architecturaux se résument à quelques pierres de foyer; et par une économie cynégétique généralisée (où l'on chasse et tue tout ce qui est rencontré) dirigée vers les ressources de l'intérieur du territoire (par rapport aux ressources côtières).

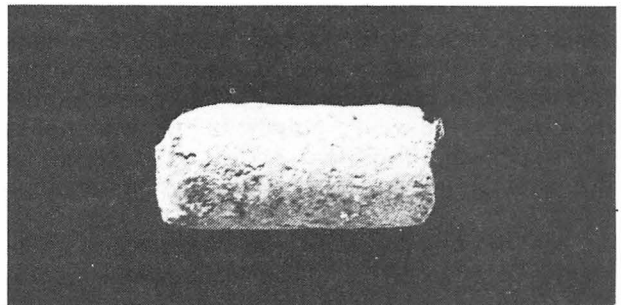
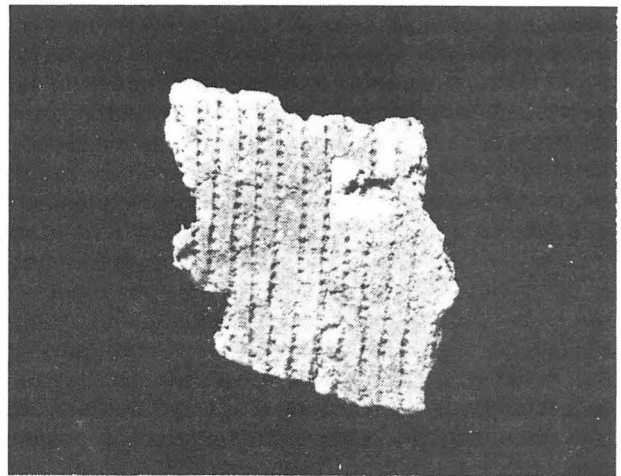
A cette tradition pourrait se référer la majorité des sites de la Haute et de la Moyenne Côte-Nord.

L'Archaïque maritime est une tradition voisine de la précédente mais qui représenterait une adaptation aux ressources marines de la côte nord-est de l'Amérique du Nord. Ses protagonistes auraient vécu entre 8 000 et 2 500 ans avant l'actuel, et auraient habité tout le littoral entre le Golfe du Maine au sud et la côte du Labrador au nord, en passant par Terre-Neuve. Les objets qu'ils ont laissé témoignent d'une grande habileté dans les techniques de taille et de polissage de la pierre. Leurs manifestations funéraires sont relativement élaborées. Quelques

cimetières ont déjà été découverts dans le Maine, au Nouveau-Brunswick et à Terre-Neuve; ils comprenaient de nombreuses sépultures contenant pour la plupart des offrandes funéraires telles des bayonettes décorées (gravures géométriques sur pierre polie), des pointes, des sculptures zoomorphes. Aucun cimetière de ce genre n'a été découvert sur la Côte-Nord. On a cependant rapporté la présence de deux tumuli funéraires à Brador (près de Blanc-Sablon): il m'apparaît très difficile d'accorder quelque crédibilité à cette hypothèse compte-tenu des éléments qui ont été avancés comme preuves.

Sur la Côte-Nord, les sites de cette tradition sont surtout nombreux sur la Basse Côte bien qu'on en rencontre sur la Moyenne. Leur présence sur la Haute Côte reste problématique.

En ce qui concerne le Sylvicole moyen et le Sylvicole supérieur, je renvoie le lecteur aux textes de ce recueil traitant de la zone laurentienne. Qu'il suffise de mentionner qu'on trouve quelques sites de ces périodes sur toute l'étendue de la côte. L'identification de cette présence tient avant tout dans la découverte de tessons de poterie. Il s'ensuit qu'il faut se questionner sur l'origine de ces tessons: sont-ce des gens de la haute Vallée du St-Laurent qui ont laissé des vases lors d'expéditions? Ou s'agit-il de vestiges d'objets rapportés par des Amérindiens locaux



Tesson de poterie à motif dentelé et perle de cuivre (fragment d'un collier sans doute) trouvés à Mingan. Date approximative: 800 ans.

Photo: D.C.

lors de voyages vers le sud-ouest? Dans quelques cas il semble assez clair, à cause de la présence d'autres vestiges, qu'il s'agit bien de restes de voyageurs en provenance de la haute vallée du St-Laurent. Il y a donc eu de toute façon des expéditions vers l'est dont le but devait être l'exploitation des ressources de la côte (il pourrait être aussi question de raids guerriers mais ce serait spéculer abusivement). Il est encore trop tôt pour connaître le genre d'influences qui ont pu se manifester entre les cultures (locales et étrangères).

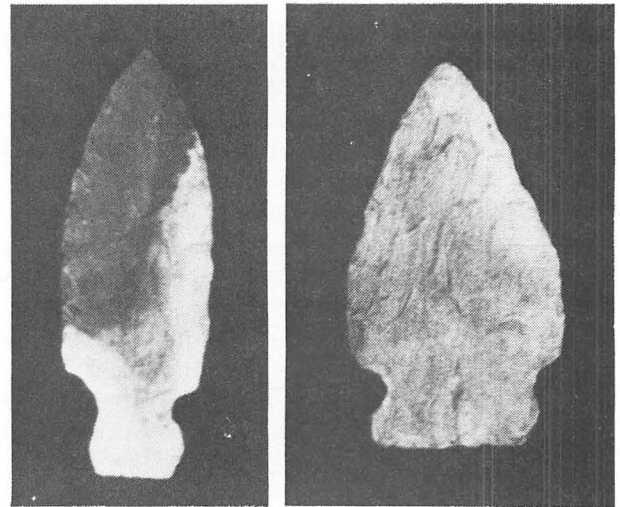
La présence de sites dorsétiens et thuléens est concentrée sur la Basse Côte-Nord. Bien que la tradition historique admet des Inuit aussi à l'ouest qu'à Sept-Iles, aucun site n'a encore été découvert qui confirmerait cette présence. Nous renvoyons le lecteur au texte de ce recueil sur le Nouveau-Québec pour une meilleure compréhension de ces formes culturelles.

Selon les modèles écologiques

On peut aussi aborder les mêmes vestiges préhistoriques d'une façon un peu différente. Au lieu de mettre l'accent sur des critères technologiques, on peut privilégier des critères structuraux relatifs à l'organisation et à la définition des éléments d'un site. Le choix de ces critères permet de relier les sites entre eux par le biais de leur association commune à un modèle d'adaptation tel que ceux décrits brièvement dans la seconde partie de ce texte. Cette façon de faire m'apparaît plus intéressante parce qu'elle permet, théoriquement, de créer des relations entre des sites côtiers et des sites de l'intérieur. Il est en effet important de percevoir la réalité de la Côte-Nord comme une entité à plusieurs paliers: un même groupe d'individus n'habitera pas et n'exploitera pas de la même façon l'espace côtier, l'espace fluvial et l'espace intérieur. La probabilité que les outils utilisés dans un cas ne ressemblent pas à ceux utilisés dans un autre cas est très grande; il existe aussi des différences dans le nombre et la proportion des fonctions pouvant être représentées. Il devient donc beaucoup trop arbitraire de définir des cultures par leur seule technologie; il est préférable de chercher le modèle structural à l'origine de la répartition et de l'organisation des unités fonctionnelles d'un site. Ce modèle demeurant le même pour toutes les manifestations matérielles d'une culture, il devient possible de comparer des sites provenant de différentes zones écologiques.

Lors de mes travaux sur la Moyenne et la Haute Côte-Nord, j'ai utilisé la deuxième approche. L'étude principale a porté sur des sites de la Rivière au Bouleau (près de Sept-Iles) mais des conclusions préliminaires concernant un site de Hauterive et un de Mingan semblent concorder

avec les premiers résultats. Il m'apparaît encore prématuré de vouloir intégrer les données de la région de Rivière St-Paul - Blanc-Sablon à ces mêmes conclusions, mais des considérations semblables peuvent être proposées. Il faut souligner que dans ce dernier cas les modalités de l'adaptation ont pu être différentes parce que ce milieu possède des caractéristiques particulières. Une étude menée au Labrador dans la région de Hamilton Inlet par W. Fitzhugh peut servir de base à une interprétation plus écologique que technologique de cette région de la Côte-Nord.



Outils de pierre trouvés à la Rivière au Bouleau: (de gauche à droite) pointe, couteau à encoches. Date approximative: 1 000 ans.
Photo: D.C.

Les conclusions générales pour la région comprise entre la Rivière aux Outardes et la Romaine peuvent se résumer ainsi.

Il y a 6 500 ans, les groupes amérindiens qui peuplaient le territoire avaient une économie basée préférentiellement sur la chasse aux caribous. A ce moment-là le climat devait être légèrement plus froid que l'actuel, ce qui a sans doute eu pour conséquence la présence de troupeaux de caribous en nombre plus imposant dans des zones qui en comportaient moins il y a 100 ans (on peut difficilement se fier à la situation prévalant aujourd'hui à cause des transformations industrielles). La présence sur la côte de groupes amérindiens devait être sporadique (en été) et reliée en bonne partie aux déplacements des caribous ainsi qu'à la montée des saumons.

L'outillage de base était constitué de pointes de lance foliacées à pédoncule allongé, de racloirs et de couteaux foliacés, de petites haches rectangulaires au tranchant poli; nous ne connaissons pas encore d'autres matériaux que la pierre pour la fabrication des outils, bien que les objets en os et en bois devaient être nombreux.

Les groupements d'individus devaient être multi-familiaux (entre deux et quatre familles) pendant la plus grande partie de l'année, mais des rassemblements plus importants devaient se produire de la fin du printemps au début de l'automne. Ces rassemblements devaient avoir lieu sur les rives de grands lacs poissonneux. Les familles vivant ensemble étaient apparentées, pour la plupart, par les femmes qui les composaient.

Vers 5 000 ans avant l'actuel, on note une modification importante de la structuration des vestiges dans les sites. Il semble bien qu'une nouvelle forme adaptative ait été mise en place graduellement. Elle est associée à la quête des petits mammifères comme principale activité cynégétique. La raison du changement n'est pas encore précisée mais on peut le relier à un réchauffement du climat qui a eu pour effet de transformer les habitudes des espèces animales. Ainsi, les troupeaux de caribous ont sans doute subi des pertes importantes, ce qui a créé des famines parmi les chasseurs et, par le fait même, une obligation de trouver de nouvelles ressources.

On note aussi une miniaturisation de la plupart des outils taillés (les formes de base demeurent sensiblement les mêmes), et la prépondérance de certains outils, notamment les grattoirs.

Les regroupements d'individus devaient plus avoir une orientation unifamiliale ainsi qu'un apparemment par les hommes. Les territoires occupés se sont stabilisés et étaient reliés à des familles ou à des individus puisque l'exploitation des ressources en petits mammifères est moins aléatoire. Les rassemblements avaient aussi lieu en été mais il est plus probable qu'ils devaient se tenir sur la côte; on note en effet que les sites côtiers reliés à cette forme adaptative comportent plus d'unités que ceux reliés à la forme précédente.

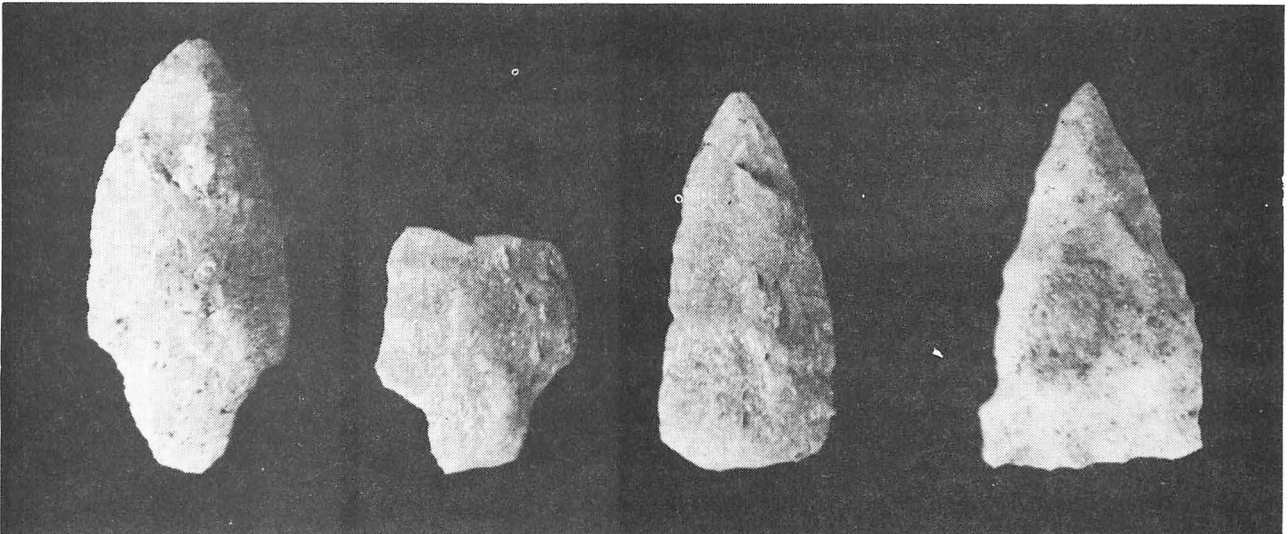
Il y a 3 000 ans de nouvelles modifications prennent forme et il semble y avoir un retour à un mode adaptatif relié à la chasse au caribou. Les mêmes particularités générales que celles décrites précédemment se manifestent à ce moment; dans les détails il devait y avoir de grandes distinctions cependant: on note par exemple que la forme foliacée des outils est remplacée par des formes lancéolées et triangulaires (des pédoncules droits ou des encoches servent à l'emmanchement, le cas échéant).

La situation des derniers 1 500 ans apparaît plus confuse. Il y eut un réchauffement graduel qui a atteint son apogée vers 900-1000 après le Christ, qui fut suivi d'un refroidissement dont le point culminant se situe vers 1500-1600. Au moment du réchauffement, on note la présence de populations étrangères en provenance du sud-ouest de même qu'une accentuation de l'occupation côtière par les populations locales qui ont dû s'en remettre à une économie basée sur la pêche et la chasse au petit gibier. D'autre part le refroidissement semble avoir fait évacuer la côte en partie. C'est d'ailleurs vers cette époque que des Inuit ont pu s'aventurer assez loin vers l'ouest.

L'arrivée des Européens semble avoir concordé avec une période de transition de la structure socio-économique des populations autochtones de la Côte-Nord. Des divisions culturelles ont pu avoir pris naissance quelques siècles auparavant et ne se manifester concrètement qu'à partir de cette période; ces divisions ont pu avoir eu pour base des distinctions adaptatives reliées à des conditions sous-régionales. La venue des Européens a précisé certaines adaptations ou a obligé le recours à certains types d'activités: la présence blanche a été synonyme très tôt d'épidémies, de génocides, d'avidissement; les pertes

Différents types de pointes trouvés sur un site à Mingan (quartzite). Date approximative: 800 ans.

Photo: D.C.



démographiques ont alors dû être compensées par de nouvelles formes économiques. La traite des fourrures a servi d'exutoire à une partie de la population amérindienne au prise avec sa survivance.

Conclusion

D'après les données qui ont été présentées dans ce texte, il est clair qu'aucune adaptation côtière ne peut être postulée pour la Haute et la Moyenne Côte-Nord. Il s'agit essentiellement de populations intérieures dont l'exploitation côtière a varié avec les fluctuations de leur économie de base.

On s'aperçoit en fait de la grande flexibilité adaptative des populations préhistoriques. Il reste évidemment de nombreux problèmes à résoudre ainsi qu'une quantité considérable de précisions à apporter. Il y a par-dessus tout une étape essentielle à franchir: posséder la connaissance de la situation archéologique dans la zone intérieure puisqu'il semble acquis que l'occupation côtière n'était que marginale.

Le lecteur comprendra facilement la précarité des constructions qui ont pu être érigées au cours de ce texte. Il comprendra aussi que la recherche des éléments nécessaires à leur solidification passe par la qualité des données récoltées. Et cette qualité est issue du respect que tous et chacun doivent porter au patrimoine archéologique.

7 LA FORÊT BORÉALE

La forêt boréale, composée essentiellement de conifères, couvre environ le tiers du territoire québécois, entre le 48ième et le 55ième degrés de latitude, depuis la frontière ontarienne à l'ouest jusqu'au Labrador à l'est. Très dense dans sa partie sud, elle fait graduellement place à la toundra (aux arbres espacés, aux lichens et à la mousse) dans sa partie nord. Elle occupe généralement une région de plateau, aux collines arrondies, entrecoupées de nombreux lacs, rivières et marécages ainsi que de quelques chaînes de montagnes. Les rivières se déversent en direction ouest et nord dans la baie James, la baie d'Hudson et la baie d'Ungava et en direction sud dans le Saint-Laurent. Le climat dans l'ensemble est continental tempéré. Les hivers sont longs, froids et secs. Les étés sont courts, chauds et pluvieux. La faune aquatique, ailée et terrestre est variée quoique relativement moins dense que dans les régions plus au sud.

Pendant longtemps la composition du milieu végétal, la complexité du réseau hydrographique, l'absence de route et le coût élevé des expéditions associés aux difficultés de localisation et d'investigation des sites ont eu pour effet de décourager les recherches archéologiques dans cette région.

Aujourd'hui encore la rareté et la nature des sites excavés, généralement de petite dimension et relativement pauvres en vestiges archéologiques, gênent considérablement la reconstitution des principales étapes de la préhistoire de cette vaste région. Les quelques reconstitutions qui sont proposées sont souvent extrapolées à partir de régions périphériques et ne conviennent pas nécessairement à la forêt boréale. Il est donc important de revoir périodiquement la définition des étapes de la préhistoire qui sont proposées pour cette région et, à la lumière des nouvelles données ac-

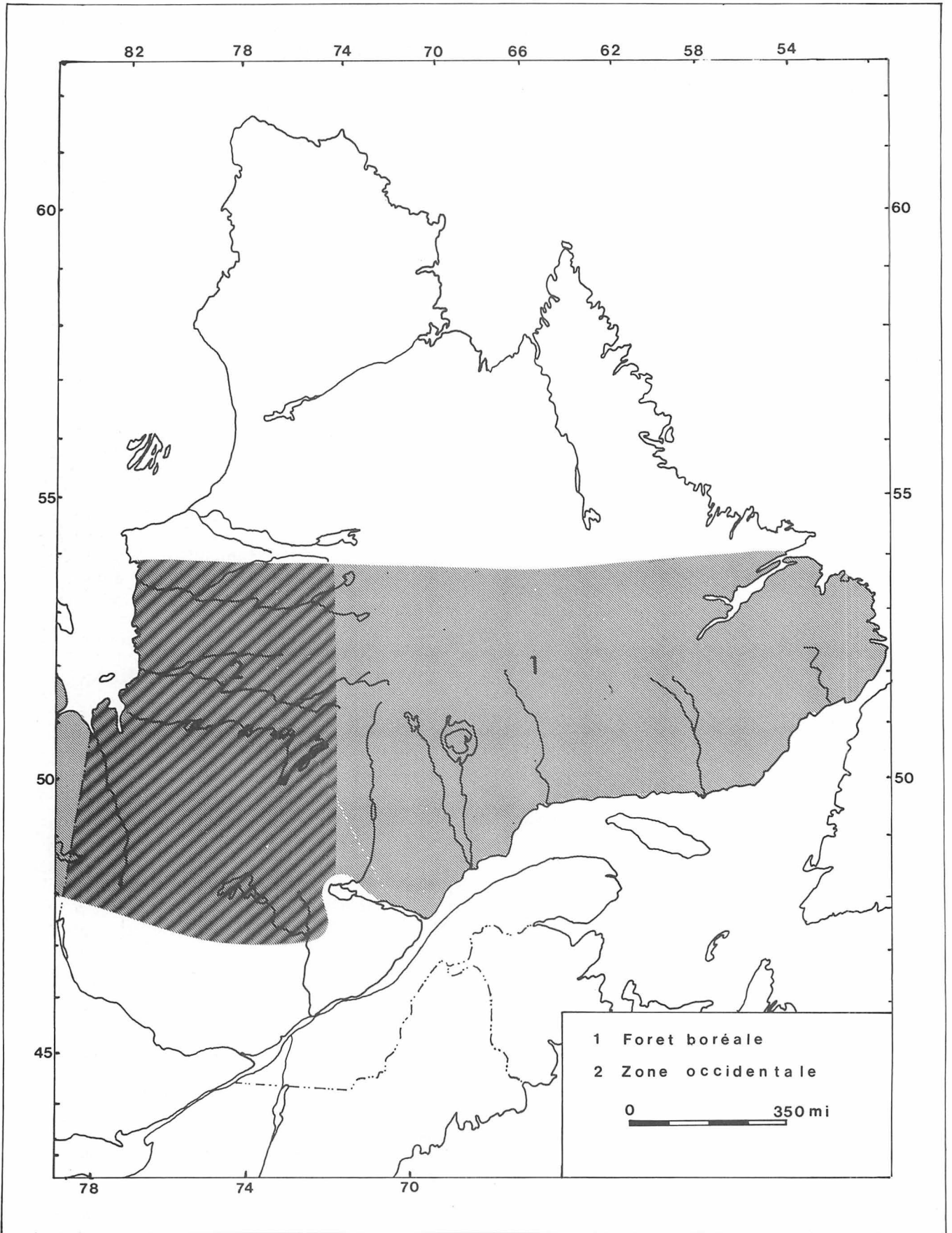
quises, d'y apporter des précisions, les nuances ou les changements qui s'imposent.

La préhistoire de la zone orientale de la forêt boréale, qui s'étend à l'ouest du lac St-Jean (côte nord et Labrador), ayant connu un développement quelque peu différent et étant abordée à l'intérieur d'autres chapitres, nous nous limiterons à la zone occidentale comprise entre la frontière ontarienne et le lac St-Jean.

Compte-rendu des recherches archéologiques dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise.

Les recherches archéologiques ont débuté dans cette région avec les travaux de reconnaissance de Edward S. Rogers en 1947, 1948 et 1950, dans la région du lac Mistassini et dans la région immédiatement à l'ouest de celui-ci, au sud de la rivière Rupert. Au cours des années 1954, 1955, 1957, et 1961, Frank Ridley effectuait pour la première fois des reconnaissances et des fouilles au lac Abitibi, dans la partie ontarienne du lac.

Les travaux de ces deux pionniers ont beaucoup contribué à soulever l'intérêt des archéologues pour la préhistoire de la forêt boréale. Depuis les années 1960, et davantage encore depuis 1970, les recherches archéologiques se sont nettement intensifiées. Les travaux de Thomas Lee (1961 et 1964) et ceux de Roger Marois (1970 à 1976) dans la partie québécoise du lac Abitibi ont fait suite à ceux de Ridley. Les premiers résultats des travaux de Marois n'ayant pu être consultés à temps, ils ne sont pas intégrés à la présente recherche.





Vue d'ensemble d'un site excavé de la rive nord du lac Kanaaupscow. La concentration de pierres au premier plan correspond à l'emplacement d'un foyer datant d'environ cinq siècles.

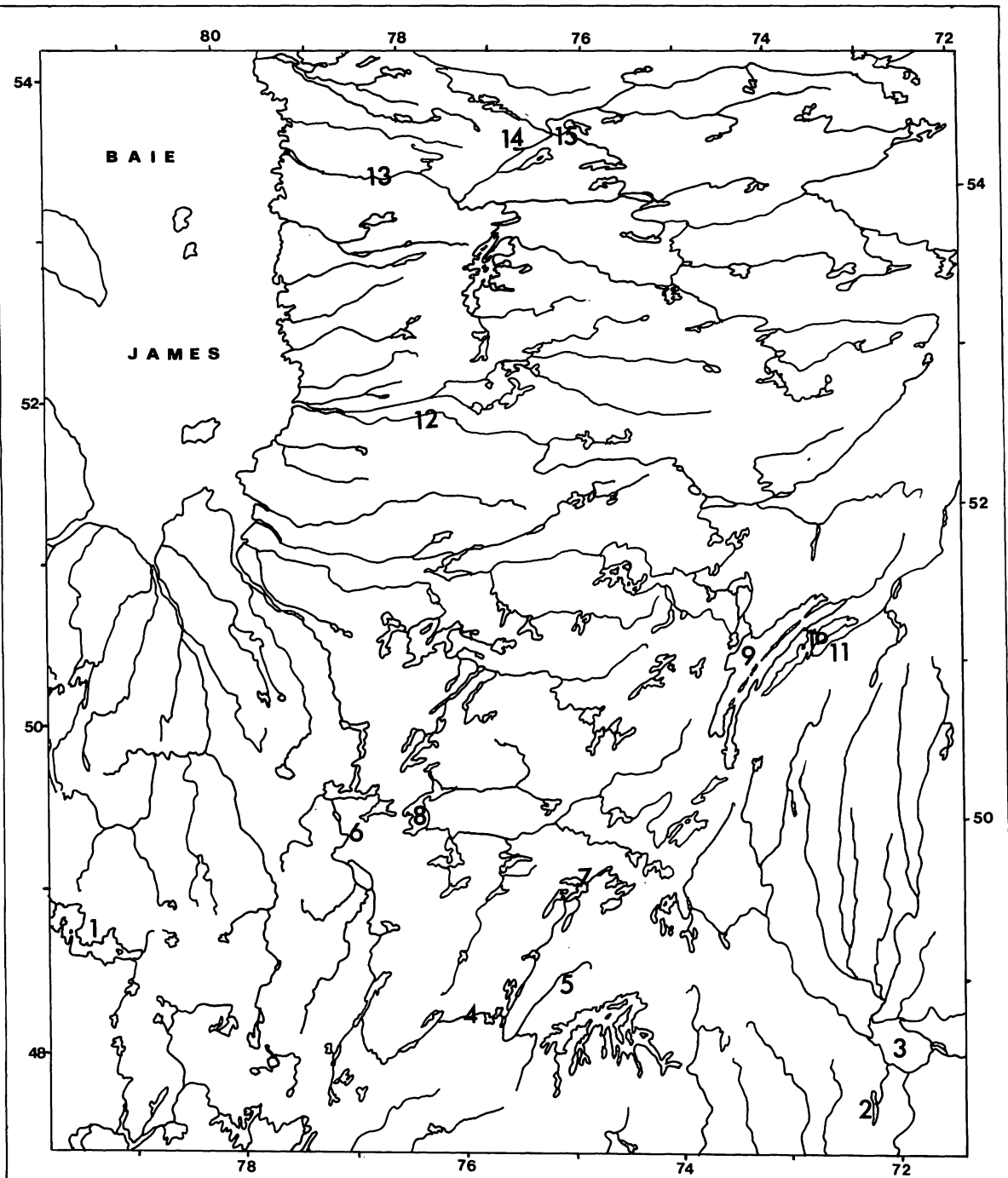
Photo: Marcel Laliberté.

En 1963, les travaux de reconnaissance et de fouilles conduits par Charles A. Martijn donnaient suite aux travaux de Rogers dans la région du lac Mistassini et Albanel ainsi qu'à l'embouchure de la rivière Témiscamie. Six sites ont été partiellement excavés en cette occasion. Ces recherches ont donné lieu à une vaste synthèse sur la préhistoire et l'ethnographie de la région de Mistassini par Martijn et Rogers en 1969.

Dans la région de la baie James, le projet d'aménagement hydroélectrique du bassin des rivières la Grande et Eastmain a donné naissance à un vaste programme d'inventaire et de sauvetage des ressources archéologiques. La reconnaissance est en cours depuis 1972 alors que les opérations de fouille ont débuté en 1975. Au terme de l'été 1976, sept sites préhistoriques avaient été excavés dans la région du lac Kanaaupscow. Les excavations se sont poursuivies sur cinq nouveaux sites en 1977.

L'analyse des collections de vestiges archéologiques du lac des Commissaires, au sud-ouest du lac St-Jean, réalisée par Anne Baulu (1975) et les travaux de reconnaissance et de fouille de Dominique Groison (1976 et 1977), sur le tracé des lignes de transmission de l'énergie hydroélectrique de la baie James, complètent ce compte-rendu des principales recherches archéologiques effectuées à ce jour dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise.

Partant de ces travaux et de ceux de James V. Wright (1968, 1972), lequel s'est intéressé à la préhistoire de la forêt boréale à l'échelle du Bouclier Canadien, nous allons essayer de dresser un tableau général des principales étapes qui ont marqué l'évolution des sociétés préhistoriques depuis leur arrivée dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise jusqu'au début de la période historique commençant avec la venue des Européens.



ZONE OCCIDENTALE DE LA FORET BOREALE



- | | | | | | |
|---|----------------------|----|----------------|----|-----------------|
| 1 | Lac Abitibi | 6 | Riv. Bell | 11 | Riv. Témiscamie |
| 2 | Lac des Commissaires | 7 | Lac Doda | 12 | Riv. Eastmain |
| 3 | Lac St-Jean | 8 | Lac Goéland | 13 | Riv. La Grande |
| 4 | Riv. Mégiscane | 9 | Lac Mistassini | 14 | Lac Kanaaupscow |
| 5 | Riv. Pascagama | 10 | Lac Albanel | 15 | Riv. Griault |

Le paléo-environnement et le peuplement de la forêt boréale

Le peuplement de la zone occidentale de la forêt boréale québécoise est intimement lié aux différents changements survenus dans l'environnement suite à la dernière glaciation. De façon plus précise encore, la venue de l'homme est liée à l'entrée de la flore et de la faune dans les régions libérées par la fonte du glacier.

On peut situer entre 11,000 et 9,500 B.P. le moment où la calotte glaciaire, qui couvrait la presque totalité du Québec au cours de la dernière glaciation amorça son retrait dans la région des Grands Lacs. Ce retrait fut momentanément interrompu au niveau de la région de la forêt boréale actuelle par une réavance glaciaire qui atteignit son maximum entre 8,500 et 8,300 B.P. après quoi le glacier amorça un recul définitif. La fonte du glacier amena la formation de vastes étendues d'eau, de véritables mers intérieures.

Vers 8,000 B.P., un lac pro-glaciaire Opémisca, formé par la fonte du glacier dans la région de la baie James, fut envahi par les eaux marines par suite de la rupture de la calotte glaciaire Laurentienne en deux calottes distinctes: le glacier de l'Hudson s'écoulant vers l'ouest et celui du Nouveau-Québec se retirant vers l'est. Cette invasion marine, appelée mer de Tyrrell, a ainsi talonné le glacier du Nouveau Québec vers l'est jusqu'à ce que la dénivellation topographique et le relèvement du continent interrompent sa course, soit sur une distance atteignant par endroit 175 milles de la côte actuelle de la baie James. Dès lors, la mer s'est retirée progressivement par suite du relèvement isostatique jusqu'au niveau présent. Vers 6,500 B.P., la mer se trouvait encore à une cinquantaine de milles de la côte actuelle.

La végétation fit vraisemblablement son entrée dans la partie sud et la partie centrale de la forêt boréale actuelle peu de temps après le début de la période chaude et sèche qui a mis fin à l'avance glaciaire vers 8,300 B.P. Avec la flore apparurent sans doute des espèces animales telles le caribou, le castor, qui vinrent s'ajouter aux différentes espèces de poissons et d'oiseaux venues plus tôt. Vers 6,500 B.P., la forêt boréale avait atteint la région de Mistassini alors que dans la région de la Baie James, à cette même époque, la végétation arborescente commençait à peine à se développer.

A la lumière de ces données, on peut donc considérer que les conditions nécessaires au peuplement humain étaient déjà réunies vers 7,000 B.P. à la limite sud de la forêt boréale actuelle. Ce

n'est que plusieurs siècles plus tard, vers 6,000 B.P. qu'elles devaient l'être dans la région de la Baie James à la limite nord de la forêt boréale.

Depuis ce temps un certain nombre de fluctuations climatiques de plus ou moins grande amplitude sont survenues et ont très bien pu, pour certaines, modifier sensiblement la limite septentrionale de la forêt boréale et influencer la répartition et la densité des ressources animales. Il est assez peu probable cependant, compte tenu de la capacité d'adaptation de l'homme aux changements de l'environnement qu'elles aient pu à un moment ou l'autre entraîner son départ et encore moins son extinction de la région.

La période paléo-indienne (7,000-6,000 B.P.)

Si le moment de la venue de l'homme dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise se situe effectivement autour de 7,000 B.P., tel qu'il est permis de le supposer à partir des données paléo-écologiques disponibles, ces premiers arrivants appartenaient possiblement à des groupes de tradition Plano de la fin de la période paléo-indienne.

Ils venaient probablement de l'ouest ou du sud pour exploiter périodiquement le caribou au cours de ses migrations saisonnières entre la région de toundra et la forêt boréale de l'époque.

Jusqu'à présent, aucun site archéologique de la zone occidentale de la forêt boréale n'a pu être identifié clairement à la période paléo-indienne. Deux pointes de projectile provenant de la région de Mistassini présenteraient toutefois selon Martijn des affinités du point de vue de la forme et des techniques de fabrication avec des pointes de type Plano de la région des Grands Lacs.

La position stratigraphique de l'une de ces pointes indique hors de tout doute un âge relativement ancien par rapport aux couches d'occupation purement archaïques du site où elle fut recueillie. Il est assez difficile toutefois d'établir avec certitude qu'il s'agit d'un outil de tradition Plano ou au contraire d'une phase ancienne de la tradition de l'Archaïque du Bouclier. Il est généralement admis en effet que cette dernière est issue de la tradition Plano dont elle conserve certains traits au niveau entre autres de la forme des pointes de projectile.

D'autres découvertes devront donc être effectuées avant que l'on puisse se prononcer clairement sur la présence Plano dans les limites de la forêt boréale québécoise actuelle. Sur la base des données paléo-écologiques disponibles, il est permis de croire que des groupes de cette tradition ont pu occuper cette région à une époque précé-

dant immédiatement ou du tout début de l'implantation de la forêt boréale, il y a de cela 6,000 ou 7,000 années.

La période archaïque (6,000-2,700 B.P.)

Plusieurs sites archéologiques de la zone occidentale de la forêt boréale québécoise ont produit des outils de pierre taillée qui se rattachent sous plusieurs aspects à la tradition archaïque commune dans tout le nord-est américain. Ces outils diffèrent toutefois par certains traits de ceux rencontrés dans des régions plus au sud et à l'est et identifiés à l'Archaïque Laurentien (dans la vallée du St-Laurent et le sud du Québec) ou à l'Archaïque Maritime (dans la région du golfe du St-Laurent).

Le terme d'Archaïque du Bouclier est généralement utilisé pour désigner ce complexe technologique particulier qui se retrouve de part et d'autre de la baie d'Hudson, sur toute l'étendue du Bouclier Canadian.

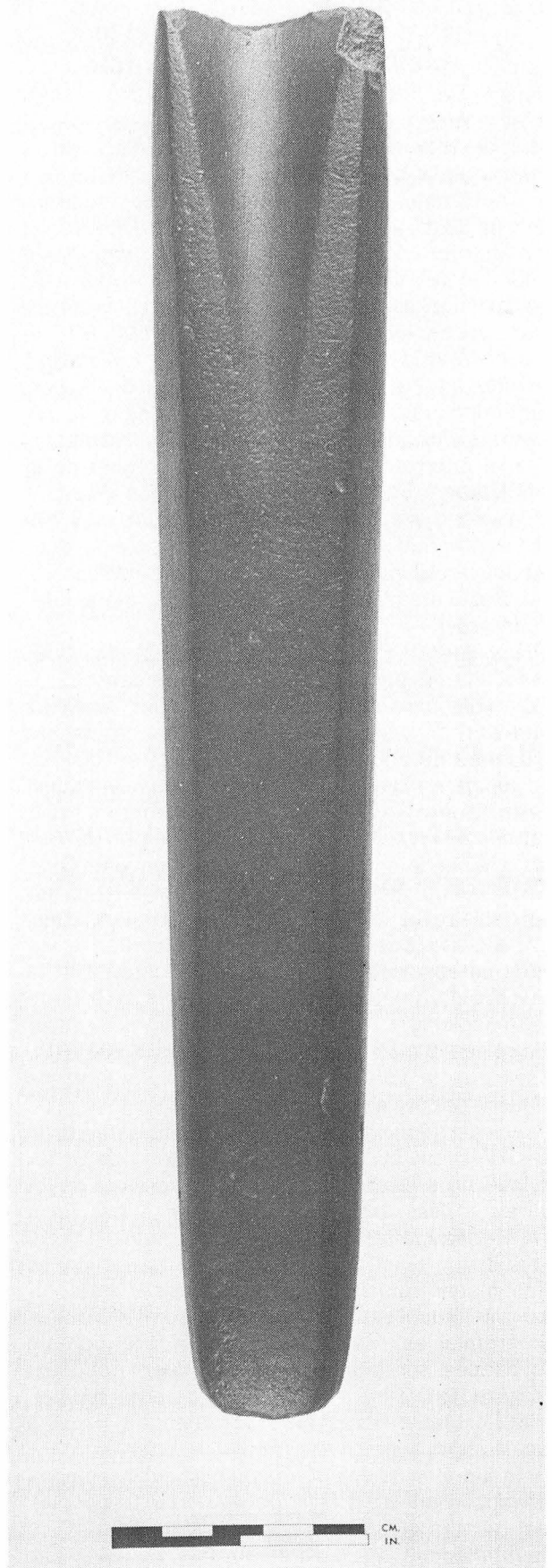
Les principales caractéristiques technologiques de l'Archaïque du Bouclier pourrait se résumer de la façon suivante: l'outillage est composé de pointes de projectiles lancéolées, de pointes à encoches latérales ou à pédoncule, de grattoirs variés, de couteaux bifaces de formes diverses, de racloirs assortis, de percuteurs, d'herminettes, de quelques outils sur éclats, de bifaces et d'unifaces grossiers, d'outils à fonctions multiples, d'outils en demie-lune ou ulu. A ces caractéristiques s'ajoutent la rareté sinon l'absence d'outils en pierre polie.

La majorité des sites inventoriés autour des lacs Mistassini et Albanel de même que sur les rives de la rivière Témiscamie sont identifiables à la tradition Archaïque du Bouclier. Il en va de même pour certains des sites inventoriés à l'ouest de Mistassini ainsi que pour certains niveaux d'occupation de sites du lac Abitibi.

La tradition de l'Archaïque du Bouclier est largement représentée également dans les collections du lac des Commissaires, au sud-ouest du lac St-Jean. Les quelques outils en pierre polie rassemblés en cet endroit, comme ceux provenant de l'ensemble de la forêt boréale en général, indique une influence possible de la tradition de l'Archaïque Laurentien sur celle du Bouclier.

Quelques outils en basalte trouvés sur la rivière Pascagama rappellent également par leur

Gouge en pierre polie trouvée au lac Polaris au sud-est du lac Kanaaupscow, Baie James.
Photo: Marc Laberge.



facture et leur forme certains traits de l'Archaïque du Bouclier.

Au lac Kanaaupscow, dans la région de la baie James, les outils en pierre mis à jour sur un certain nombre de sites présentent des affinités avec l'Archaïque du Bouclier. Les grattoirs de formes diverses, les outils bifaces variés de même que la forme générale des quelques pointes recueillies évoquent cette tradition. Des indices de l'utilisation de la pierre polie ont été également trouvés sur quelques sites.

Si l'on se fie à ces quelques données provenant de différents endroits de la zone occidentale de la forêt boréale, il semble que la tradition de l'Archaïque du Bouclier se soit répandue à une certaine époque sur la majeure partie de cette région. Il est assez difficile toutefois, en l'absence de datations en nombre suffisant, d'établir à quel moment et avec quelle rapidité cette tradition s'est implantée. Il est encore plus hasardeux de se prononcer sur son évolution.

En se basant sur la forme des pointes de projectile recueillies sur les sites de l'Archaïque du Bouclier, au lac Abitibi, il semblerait que cette tradition se soit implantée à une période relativement ancienne. Les pointes lancéolées associées aux pointes à encoches témoigneraient d'une phase intermédiaire dans l'évolution de la tradition. L'absence de pointes lancéolées et la présence de pointes à encoches, à pédoncule et de pointes triangulaires référerait pour leur part à une phase relativement récente de la tradition.

Dans la région de Mistassini, Wright reconnaît l'existence d'une phase ancienne, d'une phase intermédiaire et d'une phase récente de l'Archaïque du Bouclier. Bien qu'elle diffère sensiblement de celle proposée par Martijn, cette séquence reconnaît l'ancienneté et la durée prolongée de la tradition dans cette région. Il semblerait même qu'elle a pu persister jusqu'à la période historique si l'on en croit l'absence de vestiges céramiques. Il s'agirait dans ce cas d'un phénomène local puisque des traces d'industries céramiques ont été trouvées à l'ouest de Mistassini, au lac du Goéland, au sud, au lac des Commissaires, à l'est, au lac St-Jean et plus au nord, au lac Kanaaupscow de même que sur la rivière Griault.

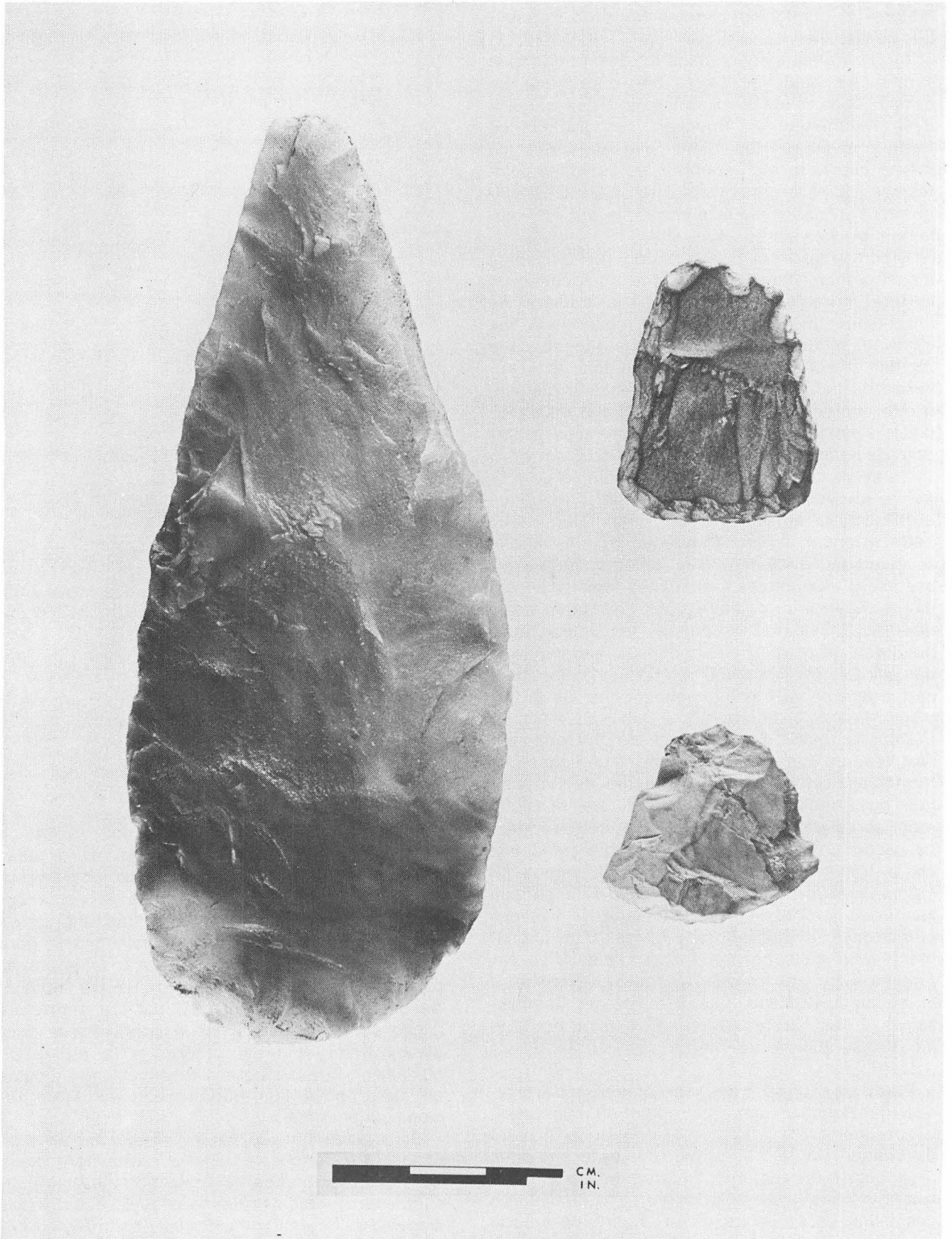
Plusieurs autres traits caractérisent l'Archaïque du Bouclier dans la région de Mistassini. Un premier est la présence d'une grande quantité de bifaces sur la très grande majorité des sites de la région et cela indépendamment de leur âge relatif et de la diversité possible de la fonction de ces sites. La présence d'une importante source de matière première dans la région, à la colline Blanche, pourrait peut-être expliquer la popularité de ce type d'outil particulièrement dispendieux du point de vue de la quantité de matière



Pointes de projectiles: les encoches latérales sont destinées à faciliter l'emmanchement à une tige de bois. Ces pièces proviennent du lac Kanaaupscow, Baie James.
Photo: Marc Laberge.

première requise pour sa fabrication. La Colline Blanche, importante carrière de quartzite, pourrait peut-être expliquer également comment il se fait que, mis à part quelques rares exceptions, tous les outils recueillis dans la région sont en quartzite alors qu'ailleurs, dans le nord de l'Ontario et dans la région de la baie James par exemple, ce matériau ou son équivalent local (le quartz et le ramah chert) ont été remplacés à une certaine époque par le chert. A ces principaux traits culturels propres à la région de Mistassini, il faut ajouter l'absence totale d'outils en pierre polie pourtant présents dans les régions périphériques.

Bien qu'aucun site véritablement ancien n'ait encore été découvert dans la partie nord de la zone occidentale de la forêt boréale, on peut supposer à partir des données paléo-écologiques disponibles que l'homme occupe cette région depuis des millénaires. Un échantillon de charbon de bois prélevé sur un site du lac Caniapiscou, à quelques centaines de milles à l'est du lac Kanaaupscow et au nord-est de Mistassini, et daté à



Biface ovoïde et grattoirs trouvés sur un site du lac Kannaupscow, Baie James.

Photo: Marc Laberge.

3,485 ± 95 années tend à confirmer cette interprétation.

Au lac Kanaapscow, deux sites pour lesquels nous avons reconnu certaines affinités de l'outillage avec la tradition de l'Archaïque du Bouclier, ont été datés aux environs de A.D. 840 et A.D. 1315 respectivement. Ces dates tendent à indiquer une persistance de la tradition jusqu'à une époque récente comme c'est présumément le cas dans la région de Mistassini. Il est cependant trop tôt à notre avis pour conclure définitivement sur la durée tardive de cette tradition. Il n'est pas exclu, en effet, qu'une nouvelle tradition culturelle ait vu le jour à cette époque ou avant, empruntant des traits de l'Archaïque du Bouclier dont elle serait issue et d'autres de traditions culturelles du sud avec qui elles auraient été en contact tel qu'indiqué par la découverte des vestiges céramiques du Sylvicole moyen en forêt boréale.

La période Sylvicole (3,000 - 400 B.P.)

Dans la vallée du St-Laurent, le sud du Québec et de l'Ontario, la période commençant vers 3,000 B.P. et se terminant avec la colonisation européenne, appelée Sylvicole, est caractérisée par le développement d'un ensemble de traits culturels nouveaux dont la céramique. La période sylvicole est habituellement divisée en trois phases définies principalement à partir des types céramiques en présence à différentes périodes.

Dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise, il n'existe pas à proprement parler de période sylvicole. Tout au plus pouvons-nous parler, à ce stade-ci de la recherche archéologique, de contacts possibles entre deux communautés culturelles distinctes, au cours desquels certains objets ou procédés technologiques tels la céramique ont pu être échangés.

Les plus anciens types céramiques découverts dans la zone occidentale de la forêt boréale du Québec remontent au sylvicole moyen. Des vestiges céramiques de tradition Laurel et de tradition Pointe Péninsule ont été trouvés sur des sites du lac Abitibi. La tradition Laurel se serait développée en Ontario, au Manitoba et possiblement au Québec, entre 700 av. JC et A.D. 1,000 chez les groupes archaïques de la forêt boréale alors que la tradition Pointe Péninsule, contemporaine de cette dernière, se serait développée chez les groupes de l'Archaïque Laurentien de la vallée du St-Laurent au Québec et en Ontario.

Ailleurs, dans la zone occidentale de la forêt boréale, les vestiges céramiques du Sylvicole Moyen sont rares.

La céramique du Sylvicole supérieur a égale-

ment pénétré la forêt boréale. De tradition Iroquoienne, on la retrouve sur plusieurs sites du lac Abitibi. Elle est présente aussi au lac des Commissaires sur la rivière Bell et le lac Doda de même que sur la rivière Mégiscane. Des vestiges céramiques iroquoiens ont été également recueillis dans la région de la baie James.

En fait, un plus grand nombre de sites devront être excavés avant que l'on puisse établir clairement à quel moment et par quelle voie la céramique a pénétré dans la forêt boréale, quelles régions elle a atteint et quels autres traits culturels ont pu être introduits par suite des contacts entre les groupes de tradition archaïque et ceux de tradition sylvicole. On peut supposer que ces contacts ont été maintenus plus ou moins assiduellement pendant plusieurs siècles précédant l'arrivée des européens.

L'Archaïque du Bouclier, un concept à reviser

Par le biais d'une étude de l'outillage en pierre taillée provenant de onze sites témoins des Territoires du Nord-Ouest, du Manitoba, de l'Ontario et du Québec, Wright a abordé les problèmes de l'origine de la tradition, de sa diffusion à travers le Bouclier Canadien et de son évolution au niveau de la technologie lithique. Il conclut à une évolution de la tradition par des changements dans la composition de l'outillage et dans la forme des outils à travers le temps, principalement au niveau des pointes de projectiles, des grattoirs et des bifaces. Plus précisément, la catégorie des pointes et celle des grattoirs aurait tendance, selon Wright, à s'accroître avec le temps sur les sites de l'Archaïque du Bouclier, alors que celle des bifaces diminuerait. A l'intérieur de la catégorie des pointes, la proportion des pointes lancéolées diminuerait alors que celle des pointes à encoches augmenterait. Pour les grattoirs, la tendance serait une diminution dans le volume ou la dimension des pièces avec le temps, alors que pour les bifaces aucun changement significatif dans la forme des pièces n'a pu être distingué.

Sans nier l'existence de changements ou d'une évolution au sein de l'outillage de l'Archaïque du Bouclier, tel que proposé par Wright, on peut s'interroger toutefois sur le bien fondé de certaines des conclusions émises par celui-ci. On peut douter en effet de la fiabilité de ses conclusions lorsqu'on constate qu'un bon nombre des collections qui ont servi de fondement à son étude, les trois collections du Québec entre autres, ont été recueillies en surface. On sait très bien que des sites de cette nature n'offrent qu'une faible garantie quant à l'homogénéité du matériel,

celui-ci pouvant avoir été déposé au cours d'occupations successives par des groupes de traditions culturelles différentes. Il semble que ce soit d'ailleurs le cas d'au moins un site puisque Wright mentionne avoir extrait de l'une des collections des artefacts qu'il attribue à une tradition culturelle postérieure à l'Archaïque du Bouclier.

On peut se demander également dans quelle mesure les variations observables dans la composition de l'outillage de différents sites de l'Archaïque du Bouclier constituent une indication fiable de changements ou d'une évolution au sein de la tradition. Le simple fait qu'une portion seulement d'un site soit excavée et le fait qu'un site a pu être réoccupé plusieurs fois au cours d'un bref interval de temps, sans qu'il ne soit possible de discerner stratigraphiquement les occupations, peuvent fausser considérablement l'interprétation de la fréquence relative des différentes catégories d'outils au sein de l'outillage. Dans le cas d'une excavation partielle, il se peut très bien que la partie excavée corresponde à une aire d'activités particulières (habitation, lieu de dépèçage du gibier ou de travail des peaux, etc...) et que dans ce cas certains types d'outils soient surreprésentés par rapport à l'ensemble du site.

Sachant également que ces populations qui ont vécu au cours de la période Archaïque étaient essentiellement des nomades qui parcouraient la forêt boréale en quête de nourriture au rythme des saisons et selon les disponibilités en gibier, on peut se demander si certaines variations dans l'outillage, au niveau des types d'outils en présence et du nombre d'outils de chaque type, ne dépendent pas des activités de subsistance réalisées (e.g. chasse, pêche, trappe), de la saison pendant laquelle ces activités sont réalisées et du mode d'organisation du groupe pour l'exécution de ces tâches. Devant la possibilité d'une telle spécialisation de l'outillage selon la fonction des sites et leur saison d'occupation, il est assez difficile de concevoir les variations qui surviennent dans la composition de l'outillage de plusieurs sites comme l'expression de changements ou d'une évolution technologique au sein de l'Archaïque du Bouclier.

Les *changements* affectant la forme des outils, tels que ceux observés par Wright, ou ceux relatifs aux techniques de taille ou de fabrication des outils constituent, à notre avis, une référence beaucoup plus fiable que la fréquence relative des différentes catégories d'outils pour distinguer des étapes dans l'évolution de la tradition. Malheureusement, très peu de sites archaïques de la forêt boréale ont fait l'objet d'une telle analyse de sorte qu'on peut difficilement discuter à ce moment-ci de l'évolution de la tradition, sinon en des termes très généraux.

Le mode de vie en milieu de forêt boréale

Par delà les événements et les situations que nous venons de décrire sommairement et qui ont marqué des étapes dans l'évolution des sociétés préhistoriques de la forêt boréale, il existe une autre dimension importante de cette évolution que nous n'avons à peu près pas abordé. Il s'agit du mode d'adaptation, d'organisation et de fonctionnement de ces sociétés.

Les données disponibles sur le sujet sont évidemment rares et fragmentaires compte tenu du petit nombre de sites excavés et l'intérêt relativement récent de l'archéologie envers cet aspect de la préhistoire. On connaît néanmoins déjà certains traits généraux de l'organisation de ces sociétés qui témoignent de l'adaptation de l'homme et de la relative stabilité des cultures préhistoriques.

Les groupes qui habitaient la forêt boréale au cours de la préhistoire étaient essentiellement des chasseurs nomades qui parcouraient annuellement un vaste territoire en quête de ressources animales variées. Le caribou et le poisson constituaient fort probablement leurs principales sources de nourriture auxquelles s'ajoutaient des ressources complémentaires comme le castor, l'ours, le lièvre, le porc-épic et les oiseaux aquatiques.

Ils se déplaçaient vraisemblablement en petits groupes de quelques familles, s'arrêtant pour des périodes plus ou moins longues aux endroits plus productifs après quoi ils reprenaient leur quête de nourriture. Leurs campements principaux étaient construits en bordure des cours d'eau et des lacs qui, en même temps qu'ils constituaient des réservoirs de ressources variées, servaient de voies de communication.

Pendant la période difficile de l'hiver, les hommes devaient probablement quitter régulièrement le campement principal pendant quelques jours pour chasser. Les femmes et les enfants devaient sans doute parfois assurer seuls leur subsistance. Pendant la chasse les hommes parcouraient la forêt et les lacs en quête de nourriture pendant le jour et logeaient dans des abris temporaires la nuit. Au camp principal, les femmes et les enfants pêchaient ou parcouraient la forêt aux alentours en quête de petit gibier tout en s'adonnant aux nombreuses tâches domestiques.

Avec la venue de l'été, plusieurs petits groupes se réunissaient sans doute à un endroit connu ou fixé, sur un lac ou une rivière où le poisson était abondant. Ces rassemblements donnaient vraisemblablement lieu à de multiples activités à caractère social et religieux en mê-

me temps qu'ils permettaient la restructuration des groupes en prévision d'un nouveau cycle annuel d'activité en forêt boréale.

Conclusion

Les quelques recherches archéologiques effectuées à ce jour dans la zone occidentale de la forêt boréale permettent en somme d'identifier certains événements ou moments marquants de la Préhistoire de cette région du Québec. Elles permettent également de se représenter certains aspects généraux du mode de vie en milieu boréal.

Il reste encore cependant beaucoup de chemin à parcourir avant que l'on puisse se vanter de connaître véritablement, ne fut-ce que superficiellement, les principales étapes et les mécanismes d'adaptation, de fonctionnement et d'évolution des sociétés de chasseurs. Pour parvenir à ce stade de connaissance, il faudra attendre que de nombreux sites nouveaux, d'âge et de nature variés, aient été investigués. Malheureusement, ceci n'apparaît possible qu'à long terme.

Les sources de financement des projets de recherches archéologiques sont rares et le gouvernement québécois, principal pourvoyeur de fonds dans ce domaine, accorde dans les circonstances priorité aux travaux de sauvetage des sites plus directement menacés.

8 LE NOUVEAU-QUÉBEC ET LE LABRADOR

Le Nouveau-Québec occupe la plus grande partie de la péninsule du Québec-Labrador que Louis Edmond Hamelin appelle aussi le Québec nordique. Cet immense espace dans lequel la France tiendrait plusieurs fois, est délimité par la mer d'Hudson à l'ouest, le détroit d'Hudson au nord, la mer du Labrador à l'est. Au sud, la limite est moins naturelle. Aussi reste-t-elle flottante et discutée, comme en rend compte Louis-Edmond Hamelin dans "Nordicité canadienne". Nous pouvons estimer qu'au sud, la péninsule du Québec-Labrador commence à peu près là où cesse la colonisation intensive des Blancs, c'est-à-dire vers le 50° de latitude nord.

La côte orientale de la péninsule du Québec-Labrador recèle quelques uns des premiers paysages américains entrevus par des Européens. Aux environs de l'an mille les Norrois du Groenland, qui séjournèrent à Terre-Neuve, fréquentaient la côte du Labrador. Ils y eurent quelques démêlés avec ceux qu'ils appelèrent les Skraelings, des Indiens ou des Esquimaux selon les endroits. Nous ignorons s'ils allèrent plus à l'ouest. En 1610 Hudson pénétra dans la baie d'Ungava; au XVIIIème siècle les missionnaires moraves évangélisèrent en Allemand les Esquimaux du Labrador: la préhistoire cédait peu à peu la place à l'histoire. Au milieu du XIXème siècle la Compagnie de la Baie d'Hudson installa un poste à Fort-Chimo et peu avant la deuxième guerre mondiale tous les autochtones du Nouveau-Québec étaient évangélisés, par les protestants surtout et un peu aussi par les catholiques. Le processus d'acculturation était alors devenu irréversible. Il n'en reste pas moins que ce territoire est resté jusqu'en 1960 l'une des régions

nord-américaines les moins étudiées. Depuis lors il y eut de nombreuses missions, en particulier archéologiques et ethnologiques, appuyées par des organismes de recherche québécois, terre-neuviens, canadiens ou américains. Aujourd'hui nous pouvons commencer d'esquisser un cadre spatio-temporel cohérent, mais certainement provisoire, de la préhistoire du Nouveau-Québec – Labrador. Toutefois, pour en comprendre l'intérêt, il faut le replacer dans l'ensemble de la préhistoire de l'Arctique.

L'Arctique a-t-il une préhistoire?

A l'échelle de l'humanité – quelques millions d'années – la préhistoire des Amériques est toute récente même si chaque année des vestiges plus anciens sont découverts: au moins 30,000 ans en Alaska, plus de 20,000 ans en Amérique du Sud et ce sont là des dates minimales. A l'échelle de l'Amérique, toutefois, la préhistoire de l'Arctique oriental dont fait partie le nord du Nouveau-Québec, nous est presque contemporaine: il y a moins de 4,500 ans que des chasseurs venus de l'Alaska avec un mode de vie analogue à celui du Paléolithique, ont commencé à exploiter l'abondant gibier marin, terrestre et lacustre d'un immense espace récemment dégagé par la fonte des glaciers wisconsinien.

En Méditerranée, à la même époque, c'était la fin de l'Ancien Empire égyptien. Depuis mille ans au moins l'histoire de l'Occident s'inscrivait dans la pierre en caractères cunéiformes ou en hiéroglyphes. Dans l'Arctique, la Béringie joua

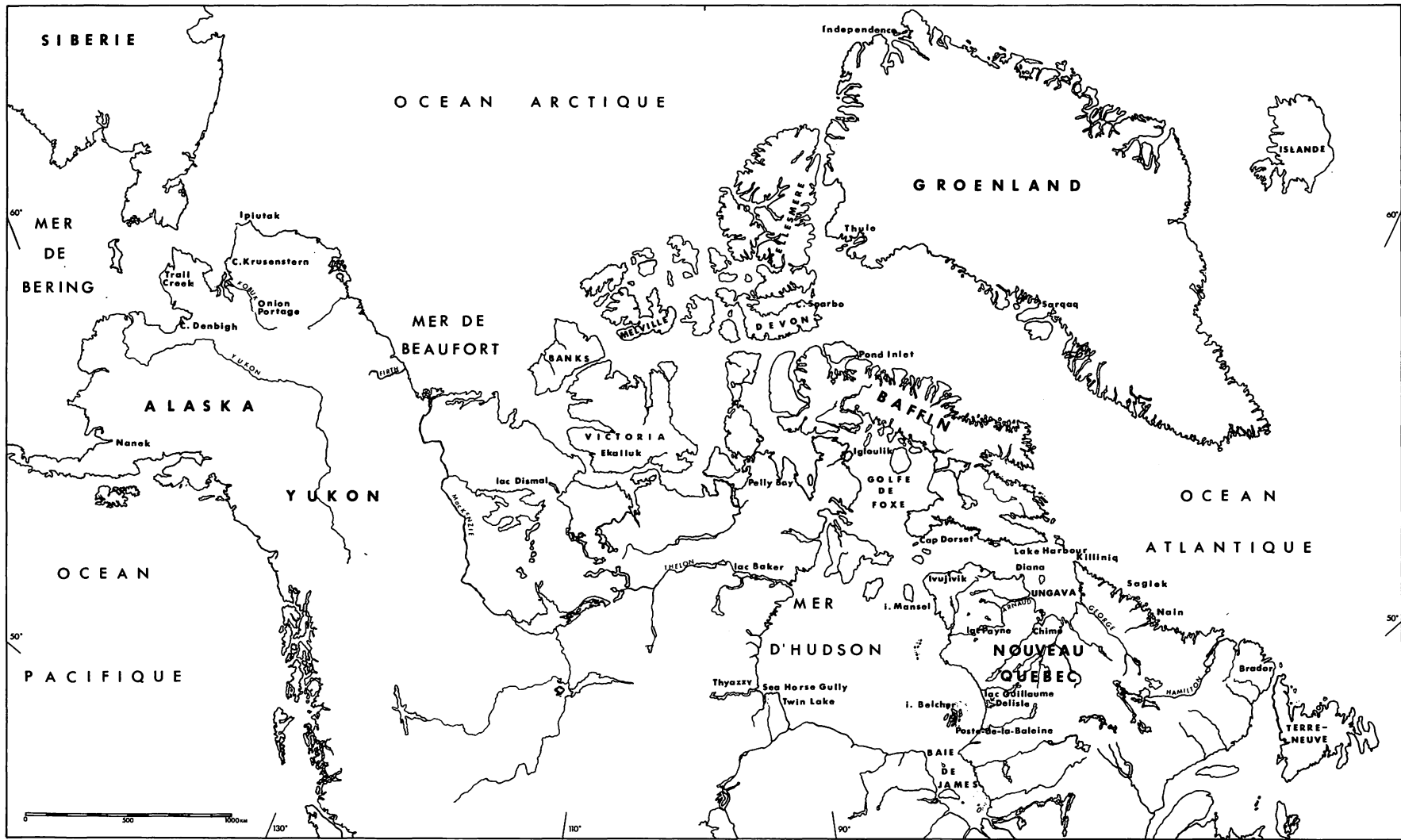
Scène de chasse au caribou.

Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.



un peu la rôle de la Méditerranée. Tantôt détroit, tantôt isthme, selon le niveau marin lui-même lié à la masse des glaciers, la région de Béring fut un lieu de convergence et de rencontre de groupes de chasseurs, de thèmes techniques, de traditions culturelles, venus de Sibérie, d'Asie centrale, des côtes du Pacifique et plus tard d'Alaska, voire, dans une moindre mesure, de l'arrière pays américain. Si le détroit nous apparaît aujourd'hui comme une coupure entre deux mondes continentaux — l'Asie soviétique et l'Alaska américain — c'est là une conception où les artifices de la politique moderne l'emportent sur les réalités moins éphémères de la géographie humaine. La variété des paysages et l'exceptionnelle richesse en gibier marin, depuis les phoques jusqu'aux grandes baleines, ont permis à des groupes d'origines ethniques différentes d'exploiter la région de diverses façons, selon leurs tendances et en fonction des particularités du milieu immédiat qu'ils fréquentaient. En réalité le détroit de Béring a fait se rencontrer les hommes plus qu'il ne les a séparés. De même que les civilisations riveraines de la Méditerranée durant une partie de leur développement aux interactions qui s'établirent entre elles ainsi qu'aux transformations résultant des heurts, à la fois traumatisants et stimulants, avec les "barbares" venus de l'intérieur des continents, de même les cultures et traditions béringiennes constituent un réseau hétérogène de

thèmes techniques et culturels, surtout et d'abord asiatiques, puis aussi américains, qui s'influencèrent mutuellement et parfois s'opposèrent. L'archéologie permet de les retracer sur près de 10 000 ans. Avant cela, les chasseurs de gros gibiers qui furent les premiers colons du Nouveau-Monde, laissèrent peu de traces en Alaska. Or à la fin du Wisconsin. Il y a environ 10 000 ans, les gros mammifères terrestres devinrent de plus en plus rares. Certains, comme le mammoth, disparurent complètement à la suite de changements écologiques assez brusques probablement liés au réchauffement de la période de *Two Creeks* et peut-être aussi à cause d'une chasse excessive. Par contre il est probable, qu'une élévation de 6 à 10° de la température des eaux entraîna un enrichissement de la mer en plancton, créant donc un milieu de plus en plus attirant pour les baleines et autres mammifères marins. A l'extrémité de la chaîne écologique, l'Homme, pouvons-nous supposer, s'adapte à ces nouvelles ressources. C'est alors que le détroit de Béring qui se reformait à mesure que les glaciers fondaient, devint peu à peu le creuset des cultures maritimes arctiques. Il y a 5 000 ans, peut-être 6 000, apparaissait au nord-ouest de l'Alaska la culture de Denbigh, découverte par Giddings. On ne peut lui trouver aucun antécédent américain. Par contre, sa technologie lithique n'est pas sans ressemblance avec le mésolithique et ce qu'on appelle le "néolithique" si-



bérien, (ce néolithique ne correspondant à aucune société agricole plus ou moins sédentarisée comme en Europe), et en particulier avec certaines cultures du lac Baikal et de la Léna. Par les détails de leur facture, les outils de la culture de Denbigh constituent un ensemble original lié à une économie mixte; chasse au caribou et pêche dans la toundra intérieure, chasse côtière aux mammifères marins, cette dernière activité représentant probablement l'élément nouveau et stimulant de groupes qui, avant de fréquenter Béring, partageaient plutôt leur existence entre la forêt et la toundra.

Le Québec nordique et l'Arctique oriental

Une technologie lithique dérivée de la culture de Denbigh va se répandre dans l'est de l'Arctique et au Groenland. C'est la Tradition microlithique de l'Arctique. Avant de la suivre au Québec et au Labrador, nous allons examiner l'évolution du milieu physique qui allait permettre l'installation de l'homme dans l'Arctique oriental.

Jusqu'à l'apparition de la culture de Denbigh seul l'Arctique occidental était peuplé: l'Alaska avait été partiellement épargné par les glaciers du Wisconsin qui avaient recouvert, par contre, tout le nord-est américain et constitué un barrage infranchissable vers le sud. En se résorbant, l'immense inlandsis se sépara en deux, dégageant, à partir de 9000 ou 10000 avant J.-C., un long couloir menant droit au "Middle West" américain. Dès le septième millénaire avant J.-C. la partie est de l'inlandsis oriental américain, déjà séparée de la calotte groenlandaise, avait commencé de libérer la côte nord du Saint-Laurent et le Nord du Labrador, c'est-à-dire le sud et l'est du Nouveau-Québec.

Nous sommes loin de pouvoir suivre en détail l'évolution du peuplement humain mais nous savons que la péninsule du Québec-Labrador fut d'abord occupée par le sud. A la suite des plus récentes recherches effectuées au Labrador, il semble qu'au sixième millénaire des chasseurs de la Tradition Archaïque maritime fréquentaient le détroit de Belle-Isle. Dès 5000 avant J.-C. on les retrouve au nord du Labrador à Nain et à Okak. Les conditions écologiques du Labrador les incitèrent à exploiter à la fois les mammifères marins le long des côtes et les caribous à l'intérieur.

Au troisième millénaire avant J.-C. tout l'Arctique oriental, à l'exception du Groenland, était dégagé de l'inlandsis même s'il reste encore aujourd'hui quelques glaciers locaux comme à Baffin. La transgression marine était déjà forte-

ment compensée par le relèvement isostatique des terres allégées de leur lourde carapace. La flore et la faune étaient en pleine expansion grâce à un optimum climatique qui tirait d'eux à sa fin.

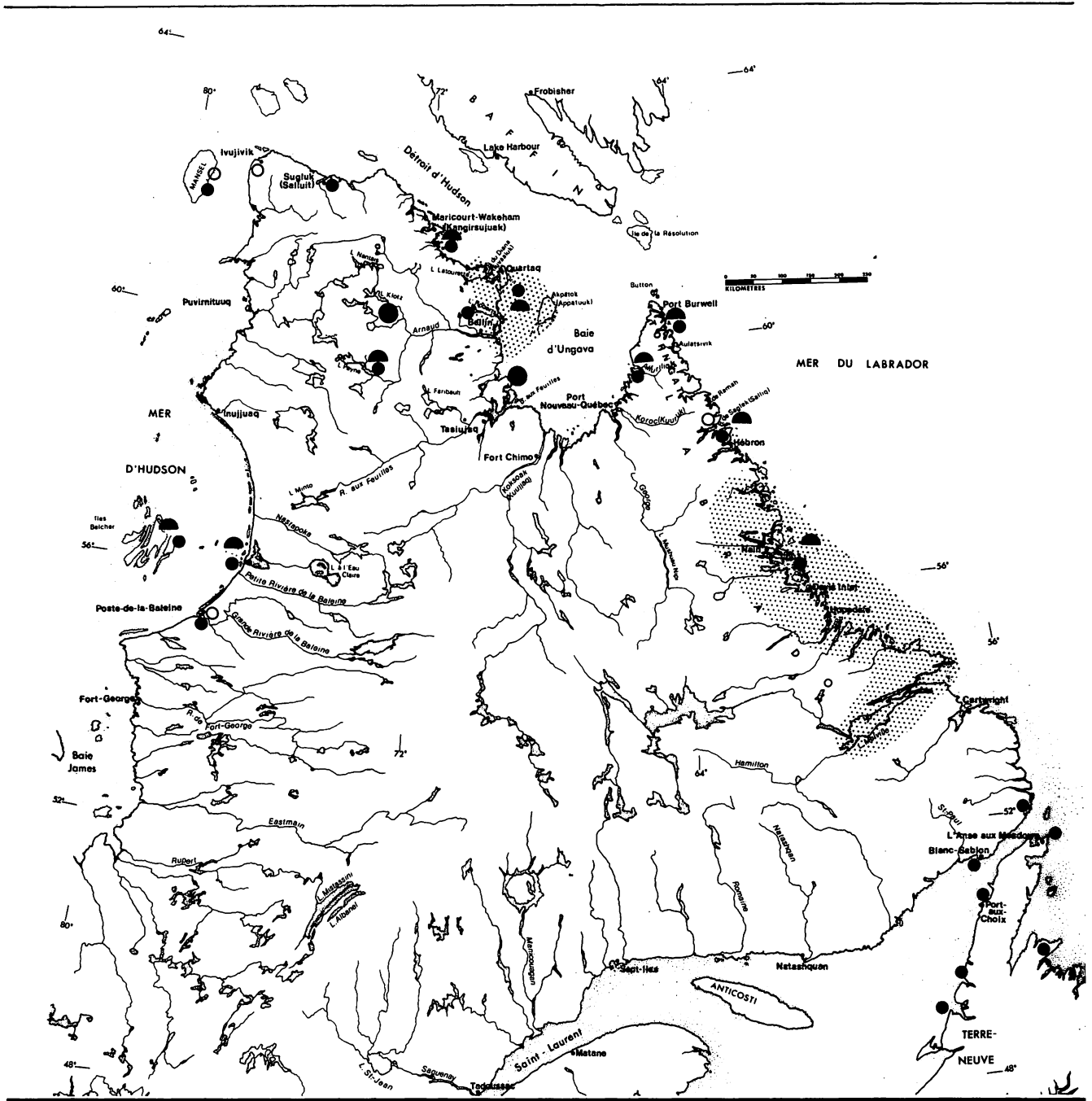
Entre 2500 et 2000 avant J.-C. des bandes de chasseurs porteurs de la Tradition microlithique de l'Arctique se répandirent rapidement dans tout l'Arctique oriental probablement attirés par une faune très riche et sans méfiance. A quelques siècles près — et les différences de dates reflètent peut-être seulement les incertitudes des datations par le C14 — on retrouve leurs traces dans le bassin de Foxe, au nord-est du Groenland, au sud-est de Baffin, au nord du Labrador, au nord-ouest et à l'ouest du Nouveau-Québec. Dans une première phase, environ de 2000 à 1000 avant J.-C., on peut distinguer plusieurs variantes régionales de la Tradition microlithique de l'Arctique: les groupes de l'Indépendance I, peut-être les premiers arrivés, connus pour avoir chassé le boeuf musqué au nord-est de l'Arctique oriental; les Pré-dorsétiens dans le bassin de Foxe, à Baffin et au Québec-Labrador; d'autres Pré-dorsétiens, un peu plus tard, s'adaptèrent momentanément aux ressources de la toundra intérieure du Keewateen et du Mackenzie. Il est difficile de savoir si les nuances qui distinguent ces variantes témoignent de différences antérieures à leur installation dans l'Arctique oriental ou bien sont dues à l'effet de l'isolement de certains groupes et à des conditions écologiques locales.

Une deuxième phase, à partir de 1000 ou 800 avant J.-C. est essentiellement représentée par le Dorsétien et, au nord-est, par l'Indépendance II. Tous ces groupes, vraisemblablement mongoloïdes, dont la Tradition microlithique de l'Arctique faisait partie du patrimoine technique, constituent les Paléo-esquimaux orientaux. Pionniers venus du bassin de Béring, les Paléo-esquimaux vont vivre près de 4000 ans en parfait équilibre avec le milieu et presque sans échange avec les



Fouille d'une maison dorsétienne au site Tuvaaluk (DIA.4), été 1976.

Photo: Patrick Plumet.



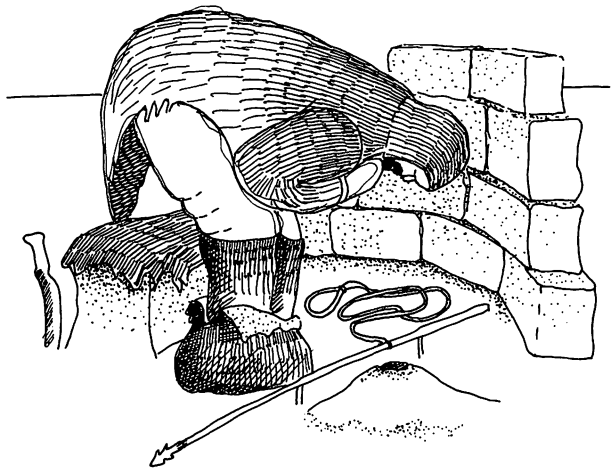
LOCALISATION des SITES ARCHEOLOGIQUES

- Site Pré-dorsétien
- Site Dorsétien
- ▲ Site Thuléen
- ▒ Zone riche en sites

aires culturelles voisines. Puis, à partir du début du second millénaire de notre ère, profitant des mêmes conditions climatiques qui favorisèrent les expéditions norroises au Groenland et au Vinland, d'autres groupes mongoloïdes béringiens, les Thuléens, commencèrent à fréquenter l'Arctique oriental. Chasseurs de grandes baleines, ils avaient une économie d'opulence moins dépendante du milieu immédiat comparée à l'austérité minutieuse des Paléo-esquimaux. Ces derniers ne résistèrent pas à la confrontation et disparurent rapidement entre 1000 et 1500 selon les endroits, sans que nous sachions exactement comment: extinction? acculturation? assimilation? Quelques légendes concernant les "Tounit" sont peut-être les seuls échos qui nous restent des rencontres entre Paléo-esquimaux et Néo-esquimaux.

La région où se trouve le plus grand nombre de sites correspondant à toute l'étendue de la période paléo-esquimaude est considérée comme "l'aire centrale" des Paléo-esquimaux. Elle englobe le bassin de Foxe, la Terre de Baffin et le nord-ouest du Nouveau-Québec. C'est là que la transition entre les deux phases, surtout Prédorsétien et Dorsétien, est la mieux représentée. Quant aux autres régions plus ou moins marginales, des bandes y auraient essaimé depuis l'aire centrale sous la pression démographique et à l'occasion de périodes climatiques particulièrement favorables. Ce sont là les hypothèses actuellement les plus vraisemblables, mais il apparaît de plus en plus que la côte du Labrador fut également le cadre d'une évolution *in situ*, au moins pour certains groupes, couvrant toute l'ère paléo-esquimaude. S'agit-il d'une extension de l'ère centrale ou d'un second foyer parallèle?

Pour apprécier les relations que les populations arctiques préhistoriques avaient établies avec le milieu, il faut garder à l'esprit deux faits importants. L'isolement d'abord: c'est en eux-mêmes et presque dans leur seul patrimoine technique et culturel que pendant 4000 ans les Paléo-esquimaux ont puisé les éléments nécessaires à l'établissement de relations équilibrées avec un milieu particulièrement rigoureux et changeant. L'exceptionnelle instabilité de ce milieu ensuite: on sait que dans l'Arctique les divers éléments du système écologique se trouvent à proximité d'un seuil au delà duquel de brusques transformations peuvent se produire. La mer qui soudain devient banquise n'en est qu'une illustration spectaculaire et habituelle, mais une saison plus froide qui se prolonge avec des conditions d'englacement empêchant la chasse peut entraîner une famine fatale pour quelques bandes. Dans une autre perspective il faut penser aussi qu'entre 2500 et 1000 avant J.-C., sur la côte hudsonienne du Nouveau-Québec par exemple, chaque génération de Paléo-esquimaux pouvait



Scène de chasse au phoque (attente devant le trou respiratoire de la proie).

Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

observer les transformations résultant d'un relèvement continental de trois mètres. Les sites côtiers les plus anciens sont aujourd'hui à 140 mètres d'altitude et à quelques kilomètres de la mer. En regard de cet isolement et de ce milieu fluctuant et instable, les Paléo-esquimaux paraissent avoir développé une grande souplesse vis-à-vis de l'ensemble de l'écosystème arctique assortie d'une dépendance étroite, limitée dans le temps et dans l'espace, vis-à-vis de certains éléments de cet écosystème, en particulier quelques types de gibier.

Le Labrador

C'est très tôt, dès le début du second millénaire avant J.-C., que les Paléo-esquimaux fréquentèrent la côte du Labrador, en concurrence ou en alternance avec les Indiens de l'Archaique maritime arrivés avant eux du sud. Les premiers groupes, dont l'outillage ressemblait à celui de l'Indépendance I, seraient venus du Groenland suivis peu après par des Pré-Dorsétiens de Baffin. La deuxième phase paléo-esquimaude est représentée par deux courants dorsétiens qui se sont succédés à partir de 800 avant J.-C., le premier paraissant aussi avoir quelques affinités avec l'Indépendance II du Groenland. Les nouveaux sites découverts chaque été par des équipes canadiennes et américaines montrent que toute la côte du Labrador, une partie de la rive nord de l'estuaire du Saint-Laurent ainsi que tout le littoral de Terre-Neuve ont été fréquentés par les Dorsétiens jusqu'à l'arrivée des Norrois. Pourtant l'archéologie ne décèle presque aucun échange entre les Paléo-esquimaux et l'Archaique maritime ou les Béothucks qui, à des époques différentes, partagèrent longtemps les mêmes ré-

gions. En dépit de quelques particularités régionales secondaires, la culture matérielle paléo-esquimaude ne reflète aucune adaptation importante au milieu forestier qui caractérise le sud du Labrador et Terre-Neuve. Ce n'était donc ni un climat plus doux, ni de nouveaux paysages que recherchaient si loin au sud les Paléo-esquimaux, mais seulement les prolongements mêmes de certains éléments du milieu arctique, en particulier les mammifères marins.

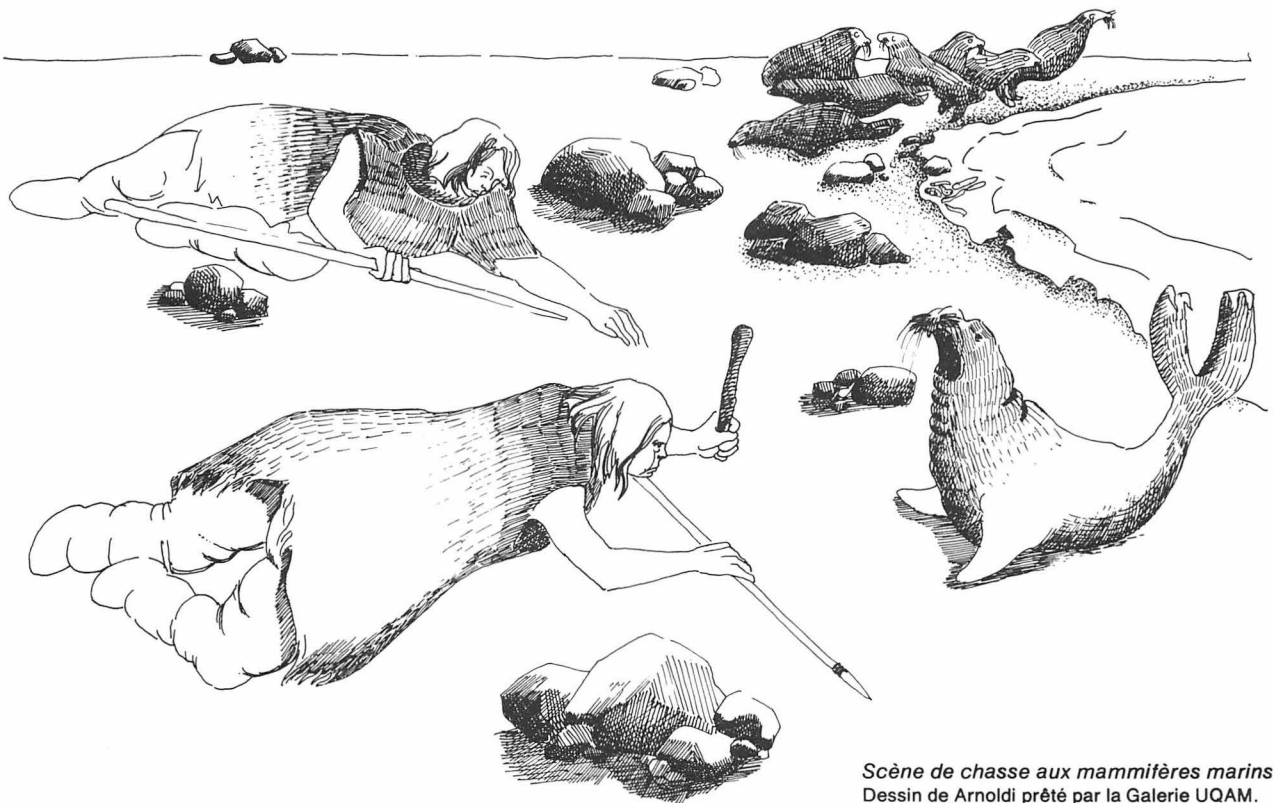
L'Hudsonie

Située de l'autre côté de la péninsule par rapport au Labrador, la côte hudsonienne est encore mal connue sauf en sa partie centrale. Les sites repérés sont assez pauvres. Ils témoignent d'une fréquentation épisodique et clairsemée venant du bassin de Foxe et presque aussi ancienne qu'au Labrador. La mer d'Hudson, peu profonde et relativement fermée sur elle-même, n'offre pas de ressources animales aussi riches que l'Atlantique. A l'embouchure de la Grande Rivière de la Baleine, la présence paléo-esquimaude se manifeste dès la première moitié du second millénaire avant notre ère. Elle est attestée aussi au Dorsétien. Un peu plus au nord, au lieu dit "le Goulet", qui constitue l'entrée du lac Guil-

laume-Delisle, Elmer Harp a fouillé des habitations dorsésiennes dont certaines sont exceptionnellement tardives (début du XV^{ème} siècle). Dans l'une des maisons il y avait une amulette faite d'un morceau de cuivre probablement d'origine norroise. Venait-il du Groenland, du Labrador ou de Terre-Neuve? Cela nous rappelle que les échanges entre groupes étaient probablement plus faciles et développés que nous ne l'imaginons aujourd'hui.

L'extrémité nord-ouest du Nouveau-Québec et les îles qui la prolongent paraissent avoir été plus fréquentées. Cette région aurait maintenu des relations régulières avec le bassin de Foxe et Baffin grâce aux îles du détroit d'Hudson. C'est à partir des sites de Sugluk et de l'île Mansel que William Taylor put montrer la continuité qui existait entre le Pré-dorsétien et le Dorsétien. A mesure que l'on se dirige vers l'est le long de la côte sud du détroit d'Hudson, les sites paléo-esquimaux actuellement connus sont de plus en plus récents.

Près de Maricourt-Wakeham, Georges Barré, en 1967, ne semble avoir trouvé que des sites dorsétiens postérieurs à 400 av. J.-C. Cette partie du détroit d'Hudson correspond à une aire de peuplement relativement intense depuis le Dorsétien moyen jusqu'à l'époque actuelle. Plusieurs sites témoignent d'une fréquentation continue et certains d'entre eux furent, au Néo-esquimau,



Scène de chasse aux mammifères marins.
Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

des centres de chasse à la baleine. C'est dans cette région que Bernard Saladin d'Anglure découvrit, entre 1962 et 1966, les seuls pétroglyphes dorsétiens connus jusqu'à maintenant. Ils représentent des masques gravés sur des affleurements de stéatite exploités pour la fabrication des lampes et récipients. Ces ustensiles, quasi indispensables aux activités domestiques, surtout en hiver, étaient d'autant plus précieux que leur fabrication était longue et difficile.

L'Ungava

Le bassin de l'Ungava, dans l'état actuel de nos connaissances, apparaît comme une zone intermédiaire où seraient venues se rencontrer les extensions tardives de trois courants de peuplement qui enserrment la péninsule: celui du Labrador, paléo-esquimau, qui au Dorsétien, déborda sur la côte est de l'Ungava; celui de l'Hudsonie, également paléo-esquimau, qui s'étendit, également au Dorsétien, à la côte ouest et à l'intérieur au moins jusqu'au lac Payne; celui des Amérindiens du sud dont nous ignorons l'ancienneté mais qui est attesté, depuis les premiers contacts avec les Blancs, dans la toundra forestière jusqu'au Koroc à l'est et la rivière aux Feuilles à l'ouest.

Cet aspect marginal du peuplement de l'Ungava ainsi que la configuration des côtes qui rend la navigation très dangereuse (on y observe les plus fortes marées du monde: 17m. d'amplitude) expliquent peut-être l'absence d'interaction entre ces trois courants de peuplement. L'archéologie de l'Ungava n'en est pas moins intéressante pour autant.

L'est et le sud de la baie d'Ungava

De Killiniq à la baie aux Feuilles, nous ne connaissons pas encore de site témoignant d'une fréquentation paléo-esquimaude importante ou continue. Le principal site est à l'embouchure de Allurilik. Il était occupé au moins à la fin du Paléo-esquimau et au Néo-esquimau par des groupes venus de Killiniq. Un peu plus au sud, vers le George, nous ne savons guère à quand remonte l'occupation néo-esquimaude. Ailleurs, les côtes et les îles sont précédées de hauts-fonds ou bien sont très marécageuses, n'offrant guère de site favorable à des établissements importants. Les reconnaissances effectuées en 1977 ont permis de localiser quelques structures-témoins assez récentes correspondant à des camps de chasse de printemps ou d'hiver.

L'ouest de la baie d'Ungava et la baie du Diana

La baie aux Feuilles et la côte au sud de l'Ar-

naud sont fréquentées depuis longtemps par les Néo-esquimaux. Cette région, toutefois, est encore très peu connue des archéologues. Les rares sites repérés, thuléens, augurent bien des découvertes à venir.



Ces grands cairns-balises, construits avec les matériaux locaux, se trouvent souvent sur les sommets des îles et sur les promontoires de la baie d'Ungava et du détroit d'Hudson. Pour juger de leurs dimensions il est indispensable de se rendre jusqu'à eux. Ici, le plus grand mesure 2.20m de hauteur (près du Cap Kernertut).

Photo: Patrick Plumet.

La baie du Diana et la côte nord-ouest de l'Ungava, entre l'Arnaud et le détroit d'Hudson, sont les régions les mieux connues, ce qui explique peut-être leur richesse et leur originalité apparente. Akpatok, l'île qui est presque au centre de la baie d'Ungava, appartient et appartenait vraisemblablement au territoire des groupes néo et paléo-esquimaux de l'Ungava occidental. Parmi la centaine de sites enregistrés, nous trouvons de nombreux habitats d'hiver paléo-esquimaux et néo-esquimaux témoignant d'une fréquentation quasi continue et intense depuis le début de notre ère au moins et peut-être depuis 200 av. J.-C. Comme à Maricourt-Wakeham, les mêmes secteurs de côtes et en partie les mêmes ressources ont été exploitées par les Paléo-esquimaux et les Néo-esquimaux; par contre, à une ou deux exceptions près, les établissements d'hiver néo-esquimaux et paléo-esquimaux ne se trouvent jamais aux mêmes sites. Trois secteurs regroupent la majorité des sites et restent plus ou moins intensément fréquentés aujourd'hui: la côte juste au nord de l'embouchure de l'Arnaud, où le phoque est abondant; la base de la péninsule qui sépare les baies d'Ungava et de Diana, où se pêchent les ombles et se chassent phoques, morses et bélugas; enfin la baie du Diana, pauvre en poissons mais riche en phoques et, autrefois, probablement en caribous et baleines.

C'est dans le nord-ouest de l'Ungava que furent signalés et étudiés pour la première fois deux types de vestiges originaux, encore peu con-

nus ailleurs dans l'Arctique. D'une part il y a les grands "câirns-balises" et autres constructions mégalithiques: le trilithe de l'Arnaud, les monolithes. Ces constructions, assurément anciennes si l'on en juge par les lichens qui les recou-



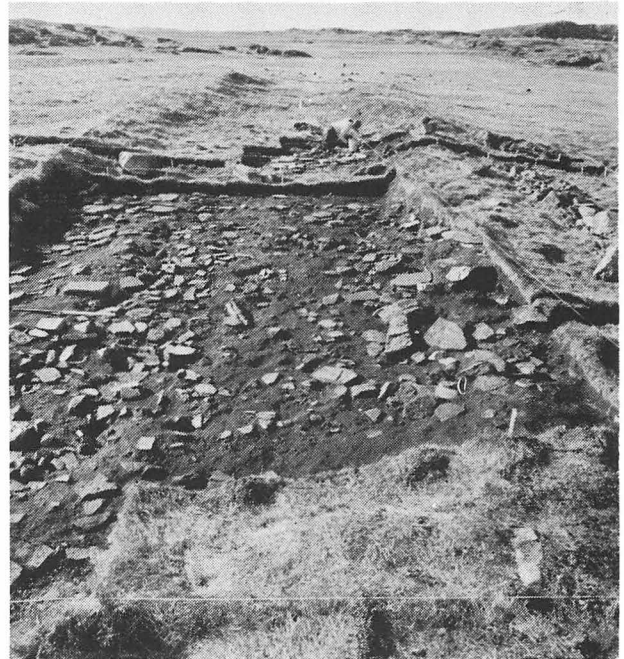
Monolithes dressés sur la crête d'une île de la côte est de l'Ungava. Ils mesurent 2.10m et 1.30m de hauteur.
Photo: Patrick Plumet.

vrent, sont malheureusement impossibles à dater précisément faute d'associations culturelles certaines. Elles peuvent avoir jusqu'à 4 mètres de hauteur. Une vingtaine sont connues, généralement sur les sommets visibles de la mer, mais aussi le long de l'Arnaud. Le plus souvent il s'agit manifestement de repères pour la navigation dont la signification précise nous échappe encore. Depuis 1977, des constructions analogues ont été observées aussi dans l'Ungava oriental, au sud du détroit d'Hudson et même au lac Klotz, à 150 km à l'intérieur des terres. Il y a d'autre part les maisons longues, considérablement plus grandes et bien différentes des maisons paléo-esquimaudes ou néo-esquimaudes habituelles.

L'habitation paléo-esquimaude

Dans l'Arctique, en effet, l'espace intérieur des habitations, surtout d'hiver, est ramassé autour d'un ou deux points de combustion principaux (foyers ou lampes). La forme de la maison est arrondie, approximativement carrée ou rectangulaire. La construction est souvent plus ou moins semi-souterraine avec des plates-formes de couchage surélevées disposées différemment selon les cultures et, surtout chez les Thuléens, avec un passage d'entrée servant de sas. On connaît au Labrador et au Groenland, des habitations collectives néo-esquimaudes avec un plus grand nombre de foyers, mais dont la longueur ne dépasse pas 15 m. Les maisons longues de l'Ungava — nous en connaissons une dizaine et 5 ont été fouillées — ont de 12 à 35 mètres de longueur sur 4 à 6 mètres de largeur. Elles comportent souvent des séparations intérieures

et se terminent en hémicycle. De telles constructions pouvaient abriter plus d'une centaine de personnes. Leurs dimensions imposantes et leur forme ont amené l'archéologue Thomas Lee à affirmer qu'elles étaient, comme les câirns-balises, l'oeuvre des Vikings venus du Groenland. Les quelques datations C14 obtenues ne sont pas toutes incompatibles avec une telle hypothèse. Toutefois les objets qu'elles ont livrés semblent toujours dorsétiens et l'organisation intérieure de ces maisons peut en grande partie s'expliquer par un développement répétitif des structures intérieures observées normalement dans les autres maisons dorsétiennes.

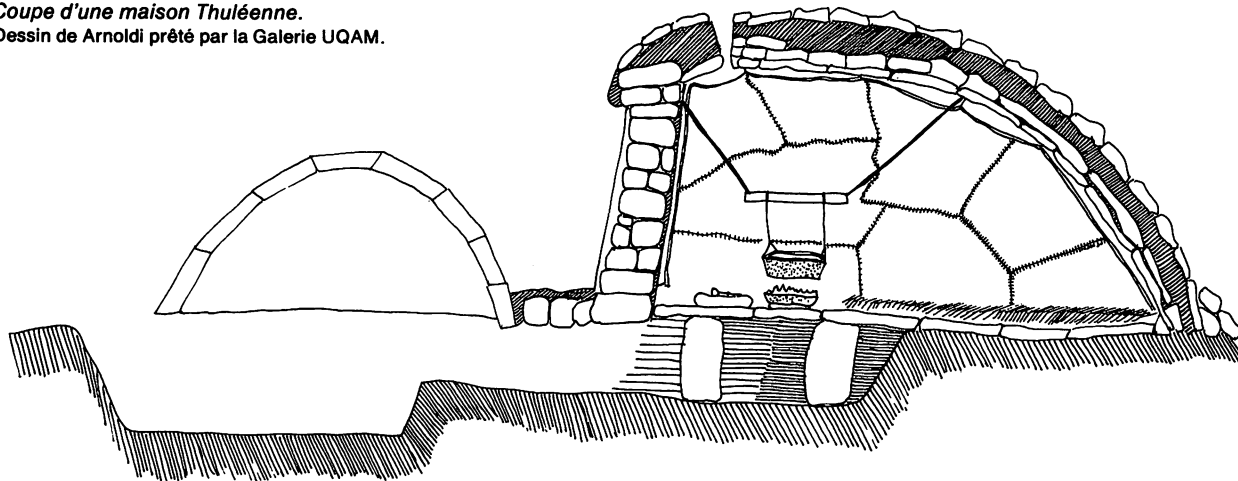


Fouille d'une maison longue au cours de l'été 1977 à Qilalugarsivik (côte nord-ouest de l'Ungava). On aperçoit le bourrelet périphérique, vestige du mur et, légèrement à gauche de l'axe de la maison, une concentration de pierres entourant de petites fosses. Ce sont les aménagements destinés aux activités culinaires des familles. Les parties fouillées ont permis de compter près d'une cinquantaine d'aménagements.

Photo: Patrick Plumet.

La question qui vient tout de suite à l'esprit a trait au mode de couverture d'un si grand espace dans une région sans arbre. En dehors de quelques trous de poteaux, aucun indice précis ne vient nous éclairer. La seule hypothèse satisfaisante est celle d'une couverture en peaux maintenue, au centre, par des poteaux de bois flotté et, sur les côtés, par des blocs posés sur les murs de terre et de pierres. Pour le moment, il semble bien que dans ces constructions vivaient de nombreuses familles, une dizaine par exemple, vaquant aux activités domestiques habituelles: fabrication d'outils, cuisine, éclairage, entreposage de la nourriture à l'intérieur et

Coupe d'une maison Thuléenne.
Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.



à l'extérieur de la maison, dépeçage du gibier. Chaque famille paraît avoir conservé, non sans modifications, son propre espace domestique avec ses aménagements particuliers et peut-être apporté les matériaux de construction qu'elle utilisait pour des habitations normales. La maison longue, au moins en partie, résulterait de la juxtaposition et de l'intégration dans un espace commun de ces aménagements et de ces matériaux: foyer, supports de lampes, boîtes aménagées dans le sol, fosses d'entreposage, aire de couchage, poteaux, peaux... Quoi qu'il en soit, il reste à essayer de comprendre à quels impératifs écologiques, sociologiques, économiques ou culturels correspondaient ces regroupements de familles. Il sera alors intéressant de réexaminer dans une perspective analogue les autres types de maisons longues communautaires connues ailleurs, que ce soit chez les Iroquois, un peu plus tardivement, ou bien au Paléolithique sibérien beaucoup plus anciennement. Il y a quelques années, une maison longue a également été repérée par Robert McGhee dans l'île de Victoria, alors qu'au cours de l'été 1977 d'autres l'étaient par Peter Schledermann à Ellesmere. Une fois l'attention des archéologues attirée par ce genre de structures, gageons que d'autres seront découvertes ailleurs dans l'Arctique oriental.

Ce que nous savons maintenant des habitations paléo-esquimaudes suggère qu'il y eut moins d'évolution dans le temps ou d'influences extérieures qu'une grande souplesse d'adaptation à partir d'un schéma général et en fonction de facteurs géographiques et socio-culturels qui ne sont pas encore éclaircis. C'est au Nouveau-Québec et au Labrador qu'a été étudié depuis dix ans le plus grand nombre de maisons paléo-esquimaudes surtout dorsésiennes, mis à part les structures de l'Indépendance I et II décrites par Knuth au Groenland. Le Nouveau-Québec

possède également les sites dorsétiens les plus tardifs, contemporains du début de l'occupation thuléenne: celui du Goulet sur la côte hudsonienne (1400 ap. J.C.) et DIA.4-A au nord-ouest de l'Ungava (1480 ap. J.-C.). La structure de DIA.4-A présente l'intérêt exceptionnel d'associer des éléments structuraux dorsétiens (aménagement axial avec support de lampe caractéristique, espaces de couchage latéraux) et thuléens (couloir d'entrée semi-souterrain, foyer de cuisine périphérique, couverture supportée par des côtes de baleines). La poursuite des recherches dans cette région, dans le cadre du programme pluridisciplinaire québécois Tuvaaluk (subventionné par le Conseil des Arts du Canada) permettra peut-être d'éclaircir quelque peu les circonstances du passage du Dorsétien au Thuléen en tenant compte du milieu naturel. Dans l'Arctique, les fouilles se font dans des conditions beaucoup plus difficiles que dans le sud. Le travail de terrain limité aux deux mois d'été, le climat humide et froid, l'isolement, les difficultés et le coût du transport limitent les vocations et font hésiter à entreprendre des fouilles minutieuses et intensives. Les programmes pluridisciplinaires de recherche actuellement en cours au Nouveau-Québec et au Labrador sont orientés vers la collecte de données paléontologiques et paléo-écologiques. Ils ouvrent de nouvelles perspectives à l'étude de l'adaptation de l'homme au milieu arctique.

Thèmes de recherche pour l'avenir

Les côtes et les îles de l'Ungava ne constituent qu'une partie du territoire exploité aussi bien par les Inuit que par les Thuléens et les Paléo-esquimaux.

Les enquêtes ethnologiques de Bernard Saladin d'Anglure et de Monique Vézinet ont montré que les Inuit, lors des premiers contacts réguliers avec les Blancs (19^e siècle et début du 20^e siècle selon la région), exploitaient les ressources de l'intérieur. Des expéditions occasionnelles de chasse au caribou menaient des chasseurs assez loin au sud de Fort-Chimo, en plein territoire Naskapi. Certaines familles partaient de Maricourt-Wakeham ou de l'embouchure de l'Arnaud et se rendaient, les unes à pied, les autres avec des *oumiaq* que les chiens touaient parfois dans les rapides, jusqu'aux grands lacs intérieurs comme le lac Payne, le lac Nantais et le lac Klotz. La pêche et la chasse au caribou, là où les troupeaux traversaient les lacs, justifiaient ces longs voyages (il y a quelques années encore, un couple de Maricourt-Wakeham partait de la côte, à la fin de l'été, pour se rendre en un mois environ au lac Klotz, traversant à pied la région la plus aride et désolée de tout le Nouveau-Québec). Les ressources étaient d'ailleurs suffisamment abondantes pour que certaines familles aient choisi de vivre en permanence à l'intérieur, un peu à la façon des Esquimaux du Caribou, tout en maintenant des échanges assez réguliers avec les groupes côtiers. Cette adaptation à un système écologique continental est intéressante à étudier en elle-même parce qu'elle est moins fréquente et moins bien connue — même si elle a été observée ailleurs dans l'Arctique — que l'adaptation aux ressources côtières. De plus, c'est depuis longtemps semble-t-il, que la péninsule de l'Ungava, au nord de la rivière aux Feuilles, a constitué un milieu favorable à cette adaptation des chasseurs de l'Arctique aux ressources de l'intérieur.

Les explorations et reconnaissances de Jacques Rousseau, Thomas Lee, William Taylor et celles du programme Tuvaaluk ont en effet montré qu'il y avait de nombreux vestiges témoignant d'une occupation assez intense et prolongée au moins aux lacs Payne, Klotz et Robert. Les structures-témoins (emplacements de tentes, maisons semi-souterraines) et les objets-témoins attestent que les sites les plus importants, près des passages de caribous, furent à toutes les saisons fréquentés par les Dorsétiens comme par les Thuléens. Les fouilles préliminaires effectuées au lac Payne par William Taylor puis par Thomas Lee, situent cette occupation dans le courant du premier millénaire de notre ère, c'est-à-dire contemporaine de celle de la côte occidentale de l'Ungava. La première impression visuelle que l'on retire des quelques objets-témoins recueillis est que les groupes dorsétiens de l'intérieur venaient de la côte ungvavienne ou étaient en relation avec ceux de l'Ungava. Des analyses détaillées portant sur

les catégories de témoins les mieux représentés devraient permettre de discerner plus précisément les affinités des groupes entre eux ou leurs cycles de déplacement. Ces observations sont d'autant plus intéressantes que les Dorsétiens, d'après les vestiges retrouvés jusqu'à maintenant, semblent n'avoir fréquenté, à quelques rares exceptions près, que les régions côtières, contrairement aux Pré-dorsétiens.

La matière première utilisée par les Dorsétiens dans l'Ungava constitue une autre source de renseignements exceptionnelle. Une partie importante de cette matière première, les quartzites enfumés, ne semble pas disponible localement, ni à l'intérieur ni sur la côte de l'Ungava. Parmi ces quartzites, celui dit "de Ramah" vient très probablement de la côte du Labrador. Un autre, celui dit "de Diana" est de provenance inconnue. Ces deux matériaux qui constituent la plus grande partie des objets associés avec des habitations présumées d'hiver, peuvent aider à retracer le réseau spatial des groupes. Ces quartzites sont pratiquement absents des sites de la côte hudsonienne où ils sont remplacés par différents cherts. Ils sont plus rares près de Maricourt-Wakeham où se trouve une veine de quartz laiteux. L'autre quartzite enfumé de type Diana, fréquent sur la côte occidentale de l'Ungava, est faiblement attesté près de Fort-Chimo, mais est complètement absent de l'Ungava oriental. Il semble également que le quartzite enfumé de type Ramah se travaille mieux que celui de type Diana et, de ce fait, ait été préféré pour le façonnage de certains outils. Pour l'instant rien ne nous permet de croire que les Dorsétiens de l'Ungava occidental fréquentèrent la côte du Labrador ou échangèrent la matière première avec ceux de l'Ungava oriental qui pouvaient s'approvisionner directement à Ramah. Par contre, deux faibles indices suggèrent que les Dorsétiens du nord-ouest de l'Ungava, comme les Inuit, se rendaient assez loin au sud de Fort-Chimo, dans la toundra forestière. D'une part, un os de castor, trouvé dans un site proche du détroit d'Hudson, ne peut provenir que de ces régions méridionales; d'autre part, quelques objets-témoins en quartzite de Ramah, trouvés par Gilles Samson dans un emplacement de tente au lac Mushuau Nipi, pourraient être paléo-esquimaux. Ces deux indices, encore très minces, suggèrent que les expéditions de chasse pouvaient être l'occasion d'établir des relations et d'échanger de la matière première avec des groupes du Labrador.

Des reconnaissances et des fouilles sélectives le long des cours d'eau tels que l'Allurilik, le Koroc, le Koksoak, la rivière aux Feuilles et l'Arnaud, permettraient certainement de trouver les vestiges, probablement ténus mais précieux, de ces déplacements entre la côte et l'intérieur. Plus encore que les quartzites enfumés, les



Individu travaillant l'ivoire d'une défense de morse.
Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

stéatites, grâce à l'analyse des terres rares qu'elles contiennent, fourniront également d'autres éléments facilitant la reconstitution des voies de communication et des échanges. Enfin,

par la fouille systématique de quelques sites mixtes, dorsétiens-thuléens, au lac Payne, au lac Roberts et près de Maricourt-Wakeham, nous pouvons espérer mieux comprendre la nature des relations entre Dorsétiens et Thuléens ainsi que le mode de passage d'un système à l'autre. Nous avons vu précédemment que dans l'Ungava occidental le passage se fit probablement en douceur et qu'il y eut apparemment coexistence prolongée de groupes dorsétiens et thuléens ou des deux systèmes culturels. La présence thuléenne est attestée par plusieurs datations C14 dès le 12^e siècle dans la baie de Diana alors que d'autres datations et des indices d'influence néo-esquimaude à DIA.4-A montrent que les Dorsétiens fréquentaient les mêmes eaux jusqu'au 13^e et même au 15^e siècle. Les sites intérieurs où les structures-témoins des deux cultures se côtoient plus souvent qu'elles ne se chevauchent, constituent un terrain de choix pour étudier ces relations entre Paléo et Néo-esquimaux.

Les possibilités de recherches à venir dans le Nouveau-Québec ne s'arrêtent pas là: la plus grande partie de la côte hudsonienne et du détroit d'Hudson est à explorer systématiquement. La partie occidentale des lacs intérieurs que nous mentionnions plus haut, n'a pas été d'avantage reconnue que les cours d'eau se déversant dans la mer d'Hudson. L'hélicoptère d'abord, le canot ensuite, la marche à pied enfin devraient permettre d'effectuer les principales reconnaissances en quelques saisons. Dès maintenant, les sites connus et méritant d'être fouillés pourraient assurer à plusieurs équipes d'archéologues des années de travail aussi passionnantes que bien remplies.

Le nord-est de la péninsule Québec-Labrador

Le nord-est du Québec-Labrador désigne la vaste région au nord d'une ligne allant de Hamilton Inlet à Fort Chimo en passant par le lac Achouanipi. Inexistante il y a 10 ans, la connaissance de la préhistoire de ce territoire n'a fait de progrès que depuis 1967 grâce aux recherches systématiques de la part de Fitzhugh et de son groupe du Smithsonian Institution, de Patrick Plumet de l'UQAM et de Tuck de l'Université Memorial, Terre-Neuve. Ces chercheurs contribuèrent à éclairer l'histoire culturelle des populations côtières depuis 7 000 ans.

Jusqu'en 1973, les connaissances préhistoriques de l'intérieur des terres restèrent néanmoins en deçà du progrès scientifique réalisé sur l'espace côtier car mis à part les recherches aux lacs Michikamau et Melville, le territoire intérieur demeurait "terra incognita". Les recherches archéologiques débutent au Mushuau Nipi en 1969 avec une première expédition menée par la Smithsonian qui explora les deux rives du Ruisseau de la Pyramide de Sable. Un court séjour d'une semaine fut suffisant pour démontrer le potentiel archéologique prometteur du Mushuau Nipi. Ce n'est que trois ans plus tard que le Québec s'y implique scientifiquement par l'entremise de L.-E. Hamelin du Centre d'Etudes Nordiques de l'Université Laval qui entreprit une étude en géographie humaine et physique dont une grande partie est consacrée à l'histoire de l'occupation humaine du territoire. Il intègre à son étude la description de nouveaux sites archéologiques situés à l'embouchure du Ruisseau du Météorologue et suggère le concept du Naskapien à partir de l'importance de l'exploitation du caribou attestée par l'occupation historique et préhistorique.

Ces travaux dressèrent les jalons d'un premier projet archéologique (Projet Mushuau Nipi) de nature multi-disciplinaire sous la direction de l'auteur et destiné à reconstruire l'histoire culturelle, géologique et de la végétation de la région. Le projet comporta une première étape de terrain de 1973 à 1977 pendant laquelle on procéda à des reconnaissances et à des fouilles intensives. Une phase d'analyse, d'interprétation et de mise en valeur est maintenant en cours pour une période minimum de deux ans.

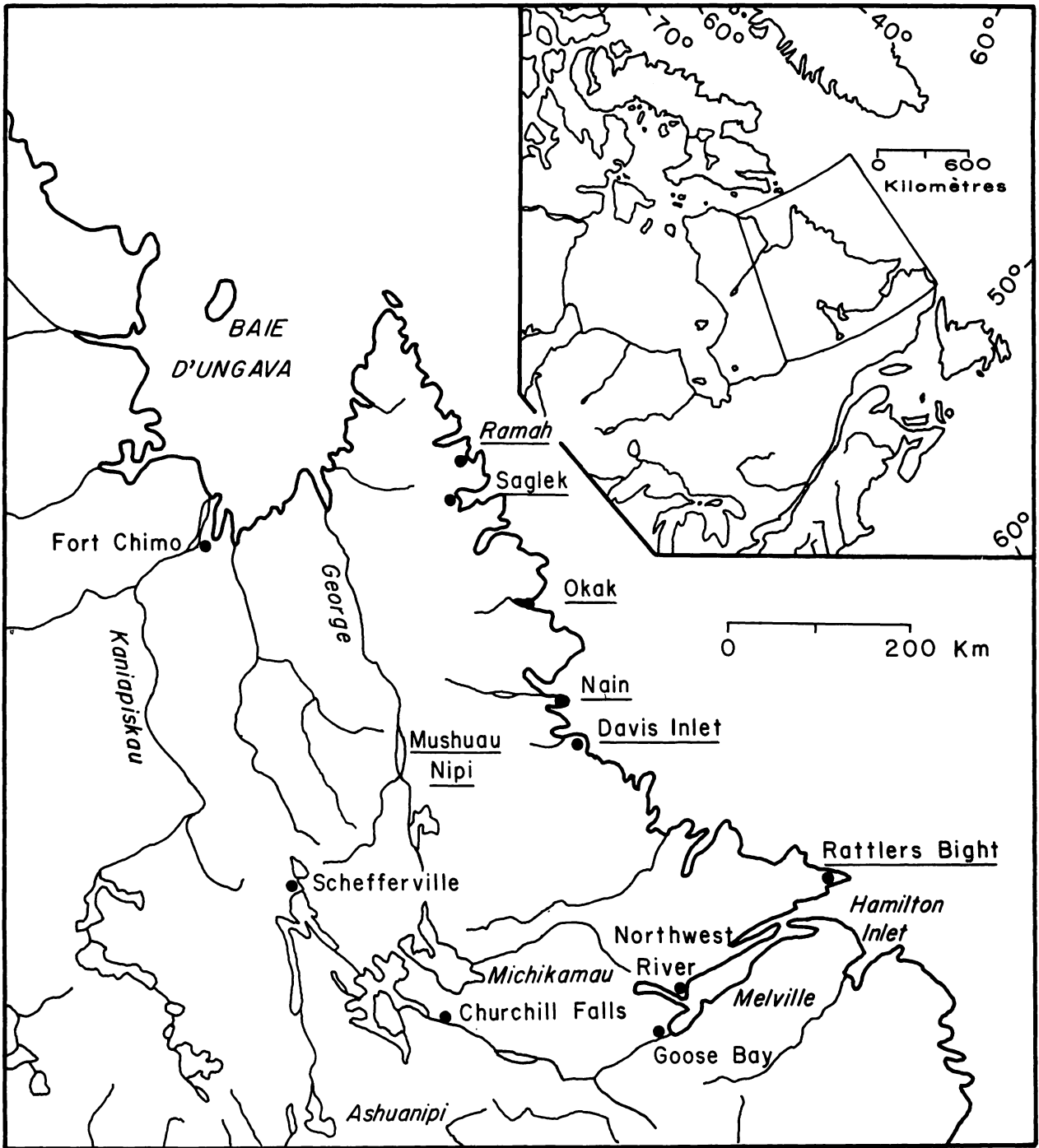
Les événements préhistoriques du Mushuau Nipi reposent sur les connaissances fournies par

83 sites archéologiques dont 49 appartiennent à la période historique (1840-1945) et 34 contiennent du matériel lithique. Ces derniers sont généralement caractérisés par une faible superficie, un assemblage lithique limité, l'absence de matière organique pour une datation absolue au carbone-14 et la faible quantité d'outils diagnostiques. Cette situation peut être généralisée à l'ensemble du Québec-Labrador oriental et rend donc extrêmement difficile la tâche d'analyse, d'interprétation et de comparaison des données. Ainsi, l'archéologue doit souvent s'appuyer sur des méthodes de datation plus approximatives tels que la méthode typologique et la méthode de datation des terrasses par le taux de relèvement isostatique. Pour cette raison, le présent tableau de la préhistoire doit être considéré imparfait et sujet à de profondes modifications au fur et à mesure que les découvertes et les recherches accumulent de nouvelles données.

Le texte utilise les grandes catégories de classification culturelle (Archaïque Maritime, Archaïque du Bouclier, pré-dorsétien, dorsétien, Inuit et Montagnais-Naskapi), usuelles dans la littérature archéologique du nord-est de l'Amérique du Nord. Bien qu'une insatisfaction grandissante se fasse sentir envers cette classification qui fait fi des nuances locales et régionales, elle véhicule néanmoins certaines distinctions technologiques et socio-économiques que nous avons jugées utiles dans l'élaboration des comparaisons et de la synthèse régionale et qui nous apparaissent comme la résultante de l'interaction complexe des facteurs historico-culturels et écologiques.

Cadre physique

Le nord-est du Québec-Labrador ne représente qu'une parcelle de l'espace géographique désigné par Jacques Rousseau en 1949 sous le nom de péninsule Québec-Labrador et couvrant une superficie d'environ 1,500,000 km² au nord d'une ligne joignant Moosonee à Tadoussac. La partie québécoise du nord-est et le Mushuau Nipi appartiennent à l'unité politique du Nouveau-Québec qui fut légalement constitué en 1912 pour englober les



Principaux sites archéologiques du nord-est de la péninsule Québec-Labrador.
 (Note: les sites sont soulignés)

terres au nord du 52° autrefois propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Trois zones écologiques (arctique, héli-arctique et sub-arctique) se partagent cet immense territoire dont les éléments floristiques et fauniques sont peu variables d'une zone à l'autre. La plupart des espèces se retrouvent dans chaque zone mais suivant une densité décroissante vers le nord. Ainsi, retrouve-t-on une végétation de conifères (sapin, épinette noire et blanche, mélèze), de quelques feuillus (bouleaux jaune et glanduleux, aulnes et saules) qui est progressivement remplacée par des zones de lichens et de mousses, d'arbustes et d'espaces dénudés.

La faune terrestre s'appauvrit également vers le nord bien que la qualité des fourrures s'y améliore. Celle-ci se compose d'une grande variété de mammifères (caribou, ours, loup, renard, lynx, carcajou, porc-épic, castor, loutre, rat musqué, vison et lièvre), de poissons (saumon, touladi, truite mouchetée, omble chevalier, poisson blanc, carpe, etc.) et d'oiseaux (perdrix blanche, canard, outarde, etc.).

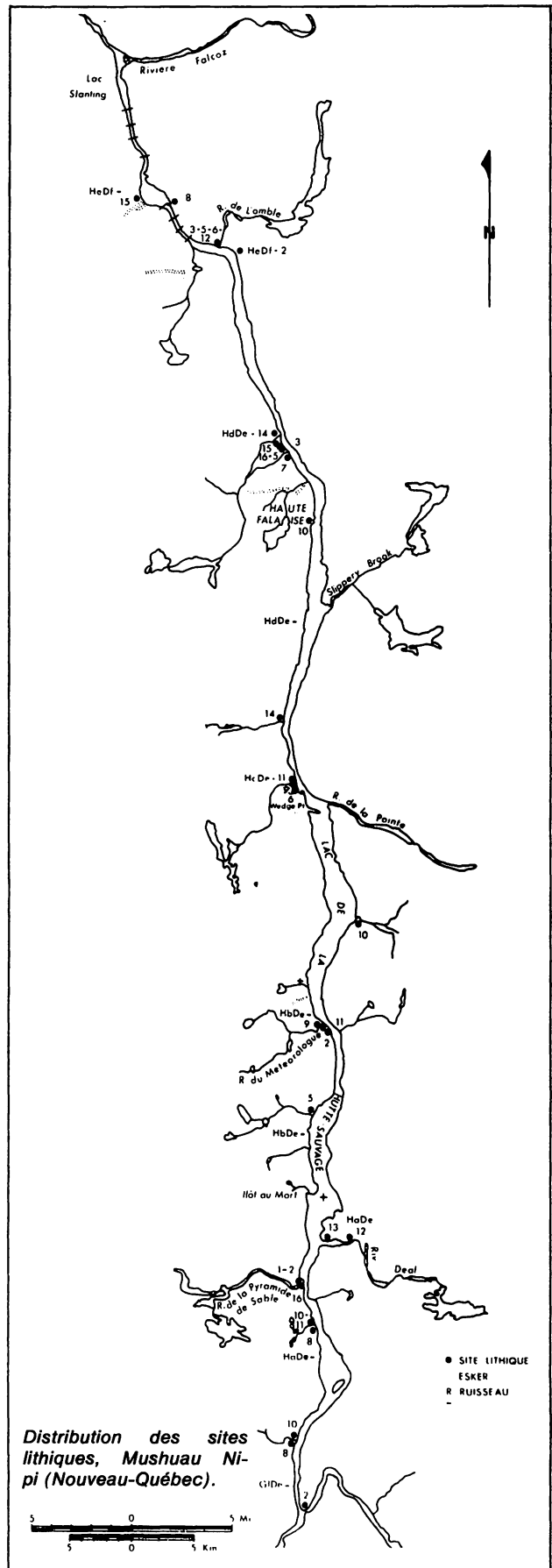
La survie des populations est ici fondée sur une connaissance approfondie du cycle saisonnier et sur une technologie bien adaptée à l'exploitation des ressources. Au Mushuau Nipi, dans la zone héli-arctique, le chasseur dépendait surtout de deux espèces, le caribou et le poisson. Des deux, le poisson constituait la ressource la plus stable et la plus fiable alors que les espèces telles que le lièvre et la perdrix devenaient des aliments importants lors de famine.

Sur le plan géologique, le nord-est est formé par le Bouclier Canadien dont le vaste plateau ondulé n'atteint de sommets de 1500 mètres au-dessus du niveau marin que dans la région des Torngats tandis qu'au Mushuau Nipi les collines environnantes se limitent à environ 700 mètres.

Le Mushuau Nipi (102 km par 1.3 km) et la rivière George apparaissent au cœur de cette région comme l'un des réseaux hydrographiques les plus importants. Le quartz de veine local utilisé par les populations préhistoriques se trouve en abondance des deux côtés du lac.

Déglaciation et changements paléo-écologiques post-glaciaires

Avant que le nord-est du Québec-Labrador soit ouvert au peuplement humain, il s'y déroula un ensemble de processus paléo-écologiques tels que la fonte du glacier continental, la formation de lacs pro-glaciaires, le réajustement de la croûte terrestre, la colonisation végétale puis animale, etc. La connaissance de ces phénomènes permet de mieux comprendre l'interaction entre l'homme préhistorique et son environnement et voir com-



Chronologie des événements paléo-écologiques du nord-est de la péninsule Québec-Labrador
(âge en B.P.)

Événements paléo-écologiques	Côte du Labrador		Lac Melville	Vallée du George	Intérieur Schefferville - Churchill Falls	Vallée de la Kaniapiskau
	Centre (Hamilton Inlet)	Nord				
Déglaciation	9,000	14-10,000	7,500-6,500	8,500-8,000	6-5,000	7-6,500
Toundra herbeuse	8,500	10,8,600	7,000	7-5,000	5,800	7,000
Toundra arbustive	7-6,500	6,800-6,500	6,500-6,000	6,800-4,100	5,600	6,700
Migration arboréenne (Forêt-toundra riche)	5,200	4,500-4,000	5,800	4,500-4,000	5,500-5,000	6,400
Climax forestier	5-4,500-2,200	3,000	?	3,000	2,500	?
Refroidissement climatique (Forêt-toundra pauvre)	3-4,000? 2-1,000?	3-2,500	?	3-2,300	2,500	2,800
Colonisation animale (Extrapolation)	?	?	?	?	?	?
		Poisson – 6,7,000 ans		Caribou – 6,500-5,000 ans		
Peuplement humain	6,000	Okak 5,500 Nain 7,000?/5,600 Saglek 4,500	6,000	4,000	?	?

ment son mode de subsistance et d'établissement fut conditionné par l'implantation et la distribution des diverses ressources.

D'abord, l'espace côtier entre 14 000 et 10 000 ans B.P. se libère progressivement de l'inland-sis qui s'amincit et retraite vers l'intérieur des terres où il forme des lacs pro-glaciaires. Ainsi, le Mushuau Nipi déglacé vers 8 500 B.P. est submergé par les eaux du lac pro-glaciaire Naskapi (125 km de long par 31 km de large) qui atteignent une hauteur de 212 mètres au-dessus du niveau lacustre actuel. Vers 7 000 ans, ce lac se vidange vers la baie d'Ungava alors que la fonte glaciaire se poursuit jusqu'à environ 5 500 B.P. dans la région de Schefferville.

La colonisation par la flore suivit d'assez près la déglaciation et la disparition des lacs pro-glaciaires entraînée par le relèvement de la croûte terrestre (jusqu'à 7 m par siècle). Selon les travaux palynologiques de McAndrews, Nichols et Jordan, la végétation colonisatrice fut une toundra herbeuse dominée par les cypéracés et les arbustes nains. Elle s'implanta d'abord sur l'espace côtier entre 10 000 et 8 600 B.P. et à l'intérieur (vallée de la George) entre 7 000 et 5 000 B.P. A cette époque, le climat devait être froid et sec comme l'attestent de vastes surfaces dénudées et un taux très lent de sédimentation organique.

Cet épisode de durée variable selon les régions (2 à 4 000 ans sur la côte et 500 à 800 ans à l'intérieur) est suivie par une phase de toundra arbustive (bouleau nain, saule et aulne prostrés) qui apparaît généralement entre 6 500 et 6 800 B.P. (dans le cas du Mushuau Nipi pas avant 4 100 B.P.). Cette végétation reflète un climat local plus chaud et humide et s'accompagne d'un taux de sédimentation organique plus rapide. Les conifères ne font leur apparition qu'entre 4 500 et 4 000 B.P. au cours d'une vaste migration favorisée par un climat chaud. Le nord-est du Québec-Labrador est alors recouvert d'une riche forêt-toundra constituée d'au moins 40% d'arbres: cette dernière atteint un maximum de densité vers 3 000 B.P. pour subir quelques siècles plus tard un appauvrissement dû à un climat plus froid et sec qui persiste encore aujourd'hui.

L'implantation des conditions végétales est pré-requise à la migration de la faune et de l'homme et on peut supposer dès que les paramètres écologiques sont présents qu'elle s'effectue. Les poissons furent sans doute les premiers à réussir cette migration en suivant le réseau hydrographique post-glaciaire à partir de leurs refugium méridonaux, Mississipi et Atlantique. Selon les travaux ichtyologiques de Power, Daswell et McPhail, les espèces peu tolérantes de l'eau salée (sténohaline) telles que la carpe, le brochet, le touladi et la lote se dispersèrent par la vallée du St-Laurent en remontant les rivières vers

l'intérieur du Nouveau-Québec entre 11 000 et 6 000 B.P. (voie continentale). Par ailleurs, la migration de poissons euryhalines tels que le saumon, l'omble chevalier, le poisson blanc et la truite mouchetée s'effectua le long de la côte atlantique pour parvenir jusqu'à la baie d'Ungava et remonter la rivière George il y a de cela probablement 7 à 6 000 ans (voie marine).

Quant à la faune terrestre et particulièrement le caribou, on peut croire que la présence d'une forêt dans la région s'avérait indispensable pour le comportement migratoire du caribou de la forêt qui passe ses étés dans la toundra et ses hivers dans les zones boisées de l'hémi-arctique et du sub-arctique. Aussi est-il possible qu'une seconde espèce de caribou, le caribou de la toundra, aie traversé de l'Arctique central pour peupler la péninsule d'Ungava vers 7 à 6 000 B.P. Généralement, on peut estimer que la faune terrestre date d'environ 5,000-5,500 ans bien qu'aucune preuve paléontologique n'existe pour corroborer ou infirmer cette hypothèse.

Les Amérindiens de l'Archaïque Maritime (7 000-3 800 B.P.)

Origine et expansion

Selon les archéologues Tuck et Fitzhugh, l'Archaïque Maritime représenté par les complexes culturels Rattlers Bight, Sandy Cove, Black Island, Natsatuk et Gull Arm, constitue une tradition culturelle distincte dont l'origine remonterait à une époque lointaine entre 9 000 et 7 000 B.P. Cette tradition qui comporte des particularités économiques, technologiques et magico-religieuses apparaît abondamment distribuée sur le vaste espace côtier du Maine jusqu'au Labrador septentrional.

Cette origine résulte soit d'un développement culturel à partir de populations paléo-indiennes déjà répandues sur la côte de l'Atlantique vers 10 500 B.P., ou soit d'une migration par une nouvelle tradition culturelle vers 7-6 000 B.P. Au Québec-Labrador oriental, l'absence de sites paléo-indiens laisse croire à une migration d'une population déjà fortement engagée dans son orientation maritime et culturellement distincte des chasseurs paléo-indiens de la Gaspésie. Une fois installés dans le détroit de Belle Isle, ces amérindiens colonisateurs subissent une expansion rapide vers le nord jusqu'à Okak et vers l'ouest possiblement jusqu'à la Moisie sous l'influence de l'implantation de meilleures conditions végétales et climatiques.

Le peuplement du nord-est du Québec-Labrador débute ainsi avec l'installation de populations de l'Archaïque Maritime sur l'espace côtier il y a

au moins 6,000 ans et possiblement 7,000. Cette expansion territoriale de groupes amérindiens s'effectue dans la plupart des cas dans un milieu de riche toundra arbustive légèrement avant l'invasion arboréenne.

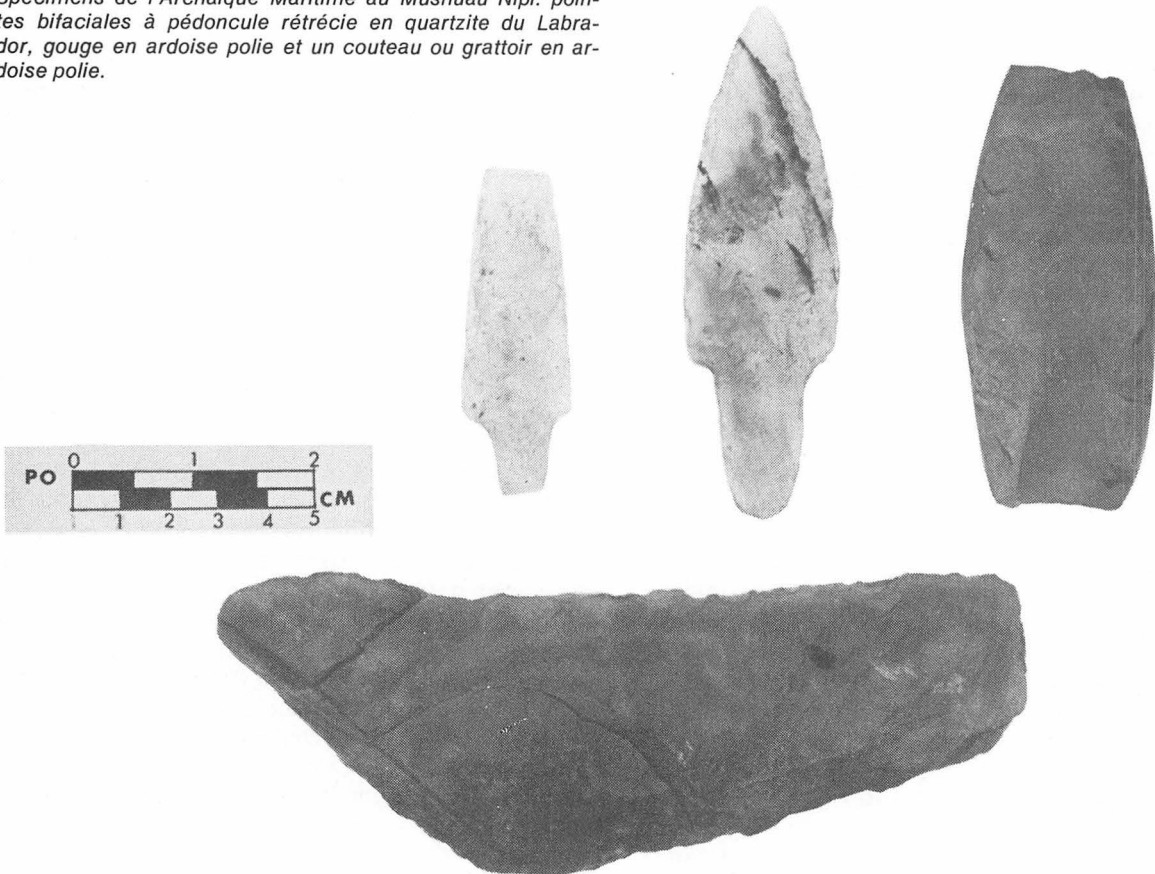
Ces populations archaïques exploitaient un environnement relativement homogène couvrant trois zones biotiques (canadienne, hudsonienne et arctique) qui permirent le développement de stratégies et de techniques d'exploitation apparentées. Principalement, le mode d'établissement et de subsistance est fortement marquée par une adaptation à l'exploitation des ressources côtières durant la période navigable. Cette économie côtière est attestée par les restes osseux de mammifères marins (morse, phoque commun, phoque du Groenland) et terrestres (caribou, ours), d'oiseaux et de canards littoraux. Certains instruments de pêche (plombs et harpons) laissent croire qu'ils pouvaient exploiter les poissons anadromes (saumon, omble chevalier, truite de mer) de même que les espèces d'eau salée (morue, hareng, capelan). Leur alimentation pouvait aussi recevoir un apport peu négligeable de la cueillette des baies telles que bleuets, pla-

quebrière, raisin d'ours, camarine et ataca.

Sur le plan technologique, leur industrie comporte une riche variété d'outils de pierre taillée ou polie et sur os. Ils produisaient des instruments de chasse et pêche dont les longues pointes "bayonnettes" en ardoise polie, les pointes de projectile à pédoncule rétrécie en quartz ou quartzite (blanc, rouge et du labrador), des harpons de pêche et d'autres à barbelure en os et des bifaces ovoïdes ou rectangulaire. En outre, ils travaillaient le bois avec des gouges, des haches et des herminettes de pierre polie (vert, gris et rouge) alors que la préparation des peaux se faisait au moyen de grattoirs et racloirs de diverses formes et tailles, d'aiguilles, de poinçons et de perforateurs.

Enfin, l'Archaïque Maritime s'illustre par une grande productivité aux niveaux artistique et magico-religieux. Ainsi, nous ont-ils laissé des effigies d'oiseaux (cormorant, bec-scie) et de mammifères marins (baleine), une figurine humaine en os, des amulettes ou pendentifs (dent et griffe d'ours, fragment d'andouiller, pierre en forme d'oiseau), des peignes et des sifflets en os, de l'ocre et des sépultures élaborées. Quelques

Spécimens de l'Archaïque Maritime au Mushuau Nipi: pointes bifaciales à pédoncule rétrécie en quartzite du Labrador, gouge en ardoise polie et un couteau ou grattoir en ardoise polie.



cimetières connus (Port-au-Choix, Cow Point et Rattlers Bight) et tumuli funéraires (l'Anse Amour) nous renseignent sur le mode d'enterrement de quelques centaines d'individus. Nul doute que les offrandes funéraires comprenant des instruments, des outils et des objets magico-religieux font preuve d'un respect pour les morts et la croyance d'une autre vie après la mort. Généralement, ils plaçaient les morts en position fléchie (adultes) ou allongées (enfants) dans des sépultures de forme ovale ou circulaire mais exceptionnellement on construisait un ciste de pierres recouvert de plusieurs couches de pierres et de sable pour former un tumulus. Le tertre funéraire de l'Anse Amour, le plus ancien en Amérique du Nord, date d'environ 7 500 B.P.

Incursion ou adaptation à l'intérieur des terres?

Jusqu'à présent, on a prétendu en se basant sur bien peu de preuves que les populations de l'Archaïque Maritime avaient développé une économie dualiste (intérieur-côtier) au fur et à mesure que l'espace intérieur se libérait de l'inlandsis et se recouvrait de végétation. L'exploitation de l'intérieur aurait eu comme point focal la chasse au caribou et la pêche durant l'automne et l'hiver et aurait permis de complémentariser les ressources côtières. Cette hypothèse d'économie dualiste repose sur de possibles vestiges de l'Archaïque Maritime aux lacs Melville et Michikamau au Labrador et sur un site du Nouveau-Brunswick.

Seuls les vestiges découverts récemment au Mushuau Nipi y accordent quelque crédibilité et encore là est-il difficile et téméraire d'extrapoler sur cette base l'existence d'une exploitation saisonnière systématique des ressources intérieures. Les sites de l'Archaïque Maritime se présentent sous forme de concentrations en surface d'environ 4 à 6 mètres de diamètre et contenant une forte quantité de déchets de taille en quartz, des outils de quartzite du Labrador et d'ardoise ainsi que de l'ocre. Les outils comprennent des pointes bifaciales à pédoncule rétréci, des fragments d'herminette ou de hache, une gouge, des couteaux ou grattoirs d'ardoise de forme semi-lunaire ou rectangulaire.

Ces zones d'occupation distinctes se retrouvent entre 16 et 35 m. au-dessus du niveau lacustre actuel et suggèrent des activités de taille et d'observation par plusieurs chasseurs durant la période de migration du caribou. Ces stations peuvent difficilement s'interpréter comme des résidences d'hiver en raison de l'absence de zones de foyer et de l'exposition du site au vent. Il est plausible que ces groupes familiaux aient préféré hiverner dans une zone plus boisée et éloignée du lac une fois la chasse d'automne terminée. En outre, l'usage modéré de la quartzite du Labrador suggère l'incursion de groupes cô-

tiers déjà munis d'outils de quartzite du Labrador et qui préféraient les réaffuter lors de leur séjour à l'intérieur.

Par la méthode typologique et l'altitude des sites, la présence de l'Archaïque Maritime au Mushuau Nipi date entre 4 000 et 3 000 B.P. Les premiers groupes à pénétrer jusqu'au lac pour chasser le caribou ont pu le faire à partir des trois voies suivantes: les rivières Assiwaban, Notaquanon et Fraser reliant la côte du Labrador; les rivières Naskaupi et George reliant le lac Melville; et certaines rivières de la Côte Nord telles que la Moisie en passant par les lacs de l'intérieur. Les routes de communication de la période historique et les affinités typologiques du matériel archéologique privilégient un contact initial avec la côte du Labrador. La pénurie d'information provenant des sites ne nous permet pas de spécifier sur quelle échelle s'est effectuée l'exploitation des ressources intérieures et de déterminer si nous sommes en présence d'une véritable adaptation saisonnière ou de brèves incursions par une faible partie des populations côtières.

Les Paléo-Esquimaux

Le peuplement paléo-esquimau du Québec-Labrador s'effectua à partir de la Terre de Baffin et du Groenland vers au moins 3,800 B.P. alors qu'une première vague d'immigrants pré-dorsétiens s'établirent sur l'espace côtier jusqu'à la latitude approximative de Davis Inlet. Cette infiltration d'une culture et d'une race différentes fut de courte durée car déjà vers 3,500 B.P. des populations indiennes exploitaient sans apparente concurrence les ressources côtières.

Plus tard, vers 2,700 B.P. une seconde vague migratoire de paléo-esquimaux dorsétiens étendent leur aire d'exploitation jusqu'à la rivière St-Paul sur la Basse Côte Nord et jusque dans la partie méridionale de l'île de Terre-Neuve. Ils assurent leur subsistance grâce aux ressources marines dans les baies et sur les îles où ils abandonnent des campements très riches en vestiges archéologiques. A leur tour remplacés, vers 1,500 une nouvelle population amérindienne (complexe Pointe Revenge) s'installe jusqu'au moment où des groupes Inuit réaffirment leur exploitation côtière par des incursions aussi loin que Håvre St-Pierre (autrefois Pointe aux Esquimaux). Finalement, ce n'est que grâce à la force des armes européennes que les Montagnais-Naskapis aux 18e et 19e siècles reprirent possession du territoire en pourchassant les Inuit de la Basse Côte Nord et du Labrador méridional.

A l'exception du lac Payne dans la péninsule

d'Ungava, l'exploitation des ressources intérieures par des chasseurs paléo-esquimaux demeure un sujet peu documenté. Le cas du Mushuau Nipi permet de constater comment les preuves tangibles y sont quasi-absentes et combien les outils que nous leur avons attribués y sont peu diagnostiques et convaincants.

D'abord, le seul site possiblement affilié à la culture pré-dorsétienne fut excavé sur une superficie de 28 m². Son contenu se compose d'une grande abondance de déchets de taille de quartz, une pointe de projectile à pédoncule sans épaulement en quartzite fibreux, un ulu en ardoise polie (rouge), une herminette en ardoise polie (vert), une hache de grès rouge polie et de grattoirs.

Aucune structure d'habitation n'y était associée. Des affinités typologiques existent avec des outils pré-dorsétiens de la région de Nain dont la datation au carbone 14 de 3,700 B.P. se révèle incompatible avec l'âge estimé d'après le taux de relèvement isostatique.

Quant à l'occupation dorsétienne au Mushuau Nipi, elle ne peut être fondée que sur un seul site attesté encore une fois par du matériel peu diagnostique. Il comprend 9 concentrations lithiques de surface, non-superposées et constituées de pierres éclatées, d'os calcinés, de déchets de taille (quartz, quartzite du Labrador, ardoise, chert vert) et de quelques pierres plates. Il n'y avait comme seuls outils que 3 bases bifaciales carrées ou convexes dont l'une dispose en plus d'encoches latérales. Des affinités typologiques existent avec du matériel provenant de sites dorsétiens de la région de Wakeham et de la baie de Diana. Cette occupation peut représenter une ou plusieurs occupations synchroniques d'unités domestiques venues à l'intérieur pour la chasse au caribou, seule ressource qui méritait un tel déplacement. De par son élévation de 5 à 7 m., nous lui avons accordé un âge maximum entre 2,300 et 1,600.

Aux faibles traces d'occupation paléo-esquimaude s'ajoute l'absence de sites Inuit et le puissant témoignage des sources ethnographiques et ethno-historiques à l'appui d'une exploitation de l'intérieur limitée à 40-60 milles de la côte. Ainsi, il est plausible que ce schème d'établissement aie aussi existé préhistoriquement.

L'Archaïque Moyen (3 500-1 500 B.P.)

Entre 3 500 et 2 800 B.P., sur l'espace côtier (de Okak à Rivière St-Paul) et dans la région de Northwest River, vivaient des populations amérindiennes présentant à la fois des ressemblances générales et des originalités régionales

tels que les complexes Brinex, Charles, Saunders et Northwest River. Cette diversité culturelle témoignerait pour Fitzhugh d'une instabilité écologique et culturelle liée à des vagues migratoires successives. De son côté, l'archéologue C. Nagle soutient une certaine continuité et homogénéité culturelle chez ces populations possiblement apparentées à la tradition de l'Archaïque du Bouclier.

Les campements de ces populations se retrouvent principalement sur les côtes au paysage découvert et sur les îles qui les longent où se pratiquait une exploitation limitée des ressources marines au cours de l'été (poisson et phoques). Ils devaient aussi fréquenter l'intérieur pour la chasse au caribou et la pêche pendant la période hivernale. Les sites archéologiques suggèrent des occupations de courte durée par de petits groupes. On reconnaît généralement quatre unités classificatoires différentes correspondant à autant de groupes d'assemblages apparentés et plus ou moins contemporains.

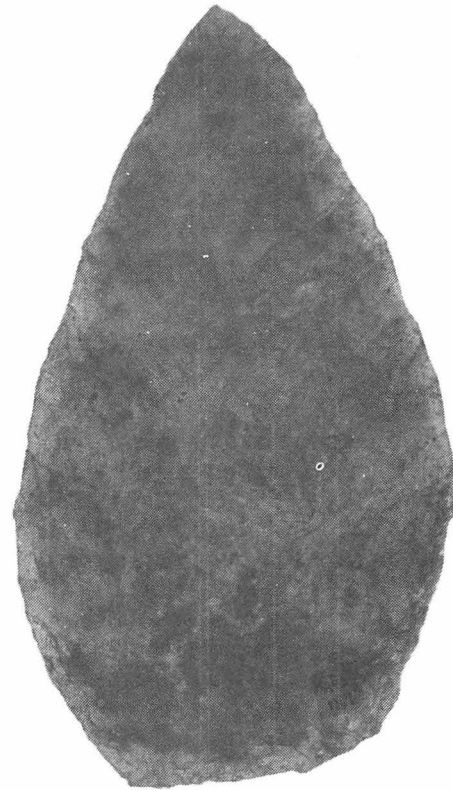
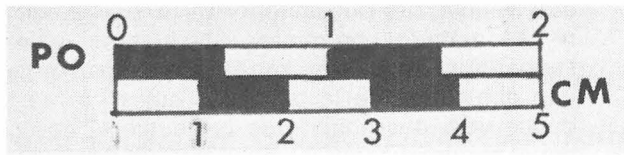
Dans la fabrication de leurs armes et outils, la population du complexe Brinex utilisait des matériaux locaux, quartzite et quartz, et des matériaux provenant possiblement du lac Seal au nord de Northwest River comme divers cherts à grain fin. Leurs outils consistent en des pointes de projectile particulières, des bifaces lancéolés, des petits couteaux triangulaires et des grattoirs unguiformes. Leur technologie se distingue aussi par une retouche plus grossière que celle du complexe Charles qui produit des outils plus minces. Le quartzite du Labrador si abondamment utilisé par les populations de l'Archaïque Maritime y est virtuellement absent.

Quant aux populations du complexe Charles, habitant des terrasses plus basses (13 à 18 m. contre 21 à 24 m.), elles utilisaient les mêmes matériaux de base dans des proportions différentes et on note l'absence d'ocre présent dans les assemblages précédents. L'outillage y est ici dominé par des bifaces lancéolés et des gros grattoirs alors que les pointes de projectile n'y sont point représentées.

Le complexe Northwest River constitue l'expression culturelle la mieux définie de la région de Hamilton Inlet. Bien qu'absente ailleurs sur la côte centrale du Labrador, cette population n'utilisait comme matière première qu'un quartzite grossier brun-blanchâtre avec lequel ils fabriquaient des bifaces variés, des outils sur éclats et de petites pointes de projectile à pédoncule rétrécie. Certains ont pu croire à un apparentement quelconque entre ces populations et celles de Mistassini et du Nouveau-Brunswick mais les bases de cette hypothèse restent relativement faibles.

Plus au nord, entre Davis Inlet et Okak, le complexe Saunders, fortement apparenté aux com-

Spécimens de l'Archaïque Moyen au Mushuau Nipi: pointe de projectile bifaciale en quartzite du Labrador et un biface foliacé en chert beige.



plexes Brinex et Charles, en diffère uniquement par l'usage de ses matières premières, les cherts de Mugford et les quartzite de la côte. Néanmoins, le quartz et les cherts de l'intérieur y apparaissent encore tandis que le quartzite du Labrador n'y est que très faiblement représenté. Au nord de Davis Inlet, ce sont les cherts de Mugford qui dominent ce qui suggère une régionalisation de l'exploitation des matières.

En outre, à l'exception de Okak, les sites du complexe Saunders sont caractérisés par la présence de foyers marqués de nombreuses pierres éclatées. Ces foyers, parfois au nombre de 30, témoignent d'une occupation prolongée par de petits groupes familiaux et à une exploitation plus importante des ressources côtières pendant le printemps et l'été. L'outillage est semblable à celui des complexes Brinex et Charles suggérant une homogénéité culturelle relative de toutes les populations fréquentant la région au cours de l'Archaïque Moyen.

A l'intérieur des terres, au Mushuau Nipi, les expressions culturelles de l'Archaïque Moyen s'apparentent peu à celles de la côte ou d'une autre région. Sur un premier site, les 70 m² excavés mirent à jour l'emplacement de 2 maisons ovales (7 m. de long par 4 m. de large) délimitées par des pierres et caractérisées par une dépression interne centrale d'environ 2 à 4 cm. Cette dépression contenait des outils, des débris

de taille, de la matière organique (charbon de bois et os calcinés) et de l'ocre. L'habitation comporte un renfort de pierres du côté nord alors que la distribution du matériel suggère une entrée face au nord-est, i.-e. en aval du Mushuau Nipi. Les outils, au nombre de 95 comprennent un large biface ovoïde et plusieurs fragments de biface en quartzite du Labrador, des éclats retouchés, des nucléi, des grattoirs et des unifaces en quartzite local, des fragments infimes d'ardoise polie et d'ocre. L'abondante quantité de déchets de taille en quartz et quartzite local se limite plus ou moins à ces dépressions internes.

Le deuxième site présente aussi une structure d'habitation malheureusement perturbée par des pilleurs entre 1974 et 1977. Des fouilles en 1977 permirent de localiser un biface foliacé en chert beige, un biface à base carrée et une importante quantité de déchets de taille en quartz et quartzite du Labrador.

L'élévation de 8 à 9 m. au-dessus du niveau lacustre pour ces deux sites suggèrent un âge maximum de 3 000 B.P. Cet âge ainsi que le biface foliacé du deuxième site pourraient correspondre à une présence tardive de l'Archaïque Maritime dans le nord-est du Québec-Labrador. Quant au premier, ses affinités technologiques le situerait plus adéquatement à l'intérieur de la tradition Archaïque du Bouclier.

De 2 800 à 1 500 B.P., l'occupation dorsétienne de la côte du Labrador semble responsable d'un hiatus de 1 300 ans dans la préhistoire amérindienne. Ce contrôle paléo-esquimau de l'espace côtier à sans doute contraint les groupes indiens à une exploitation limitée des ressources côtières favorisant ainsi un développement accru de l'adaptation au territoire intérieur.

L'Archaïque Tardif (1 500-300 B.P.)

L'Archaïque Tardif est marqué par la présence d'une forte population indienne appelée complexe Pointe Revenge dont les sites sont distribués sur l'espace côtier (intérieur des baies) de Nain à Mingan et sur l'île de Terre-Neuve. Ils fabriquaient de petites pointes de projectile à base convexe et à encoches angulaires asymétriques, des grattoirs et des couteaux sur éclats, de grandes pointes à base droite et à encoches angulaires. Le matériau utilisé était le quartzite du Labrador ce qui suggère soit des déplacements jusqu'à Ramah ou soit des contacts ou échanges avec les esquimaux dorsétiens.

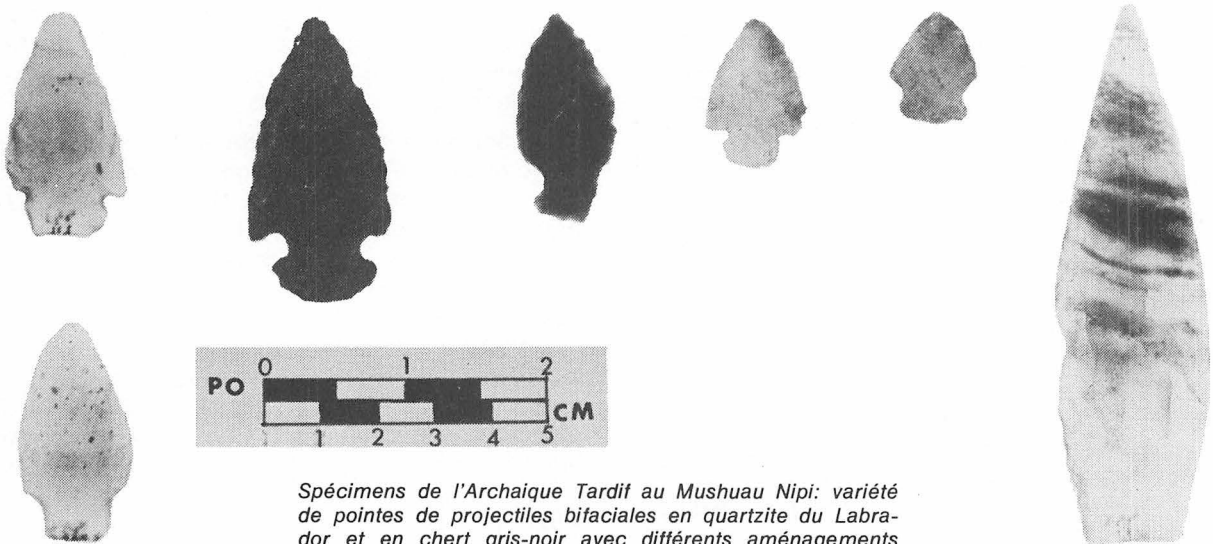
On croit que ces populations ont développé une adaptation marquée aux ressources marines. Elle est cependant distincte de celle des groupes de chasseurs contemporains de l'intérieur et dont les Montagnais-Naskapis constituent les descendants probables. Toutefois, la découverte de vestiges apparentés au complexe Pointe Revenge au Mushuau Nipi établit un lien culturel entre les occupations côtière et intérieure et suggèrent une population amérindienne relativement homogène

dans le nord-est du Québec-Labrador.

Les sites étudiés font apparaître au moment de l'Archaïque Tardif des éléments culturels nouveaux. Ainsi, dans la fabrication des outils, bien que le quartzite du Labrador et le quartz demeurent les matières premières dominantes, on note l'apparition de cherts variés. En outre, on note une diminution de la taille des outils et une tendance vers des pointes de projectile et des couteaux minces à retouches non-couvrantes.

Les sites se composent de foyers de pierres éclatées, de charbon de bois et d'os calcinés associés à des vestiges lithiques et de l'ocre. Tantôt enfouies, tantôt en surface, ces concentrations d'activités humaines témoignent d'occupations possiblement synchroniques par des unités familiales distinctes. A l'occasion, des ensembles de pierres suggèrent des cercles ou ovales de tente. On retrouve des fragments de métal associés à ces occupations dont deux d'entre elles suggèrent une continuité culturelle du complexe Pointe Revenge jusqu'au 17^e ou 18^e siècle dans la région du Mushuau Nipi.

Au cours de cette période, une seconde expression culturelle est suggérée par des petites pointes de projectile étroites à faibles encoches latérales et avec une base légèrement convexe et des petits grattoirs sur bout. Ces sites se distinguent également par une distribution bimodale de quartz/quartzite du Labrador et chert noir/ autre chert. Chaque concentration correspond à l'emplacement d'une zone de foyer indiquée par du charbon de bois, des pierres éclatées, des os calcinés et de l'ocre. Les affinités typologiques de ce site l'apparente difficilement au complexe Pointe Revenge et pour l'instant une affiliation culturelle demeure prématurée.



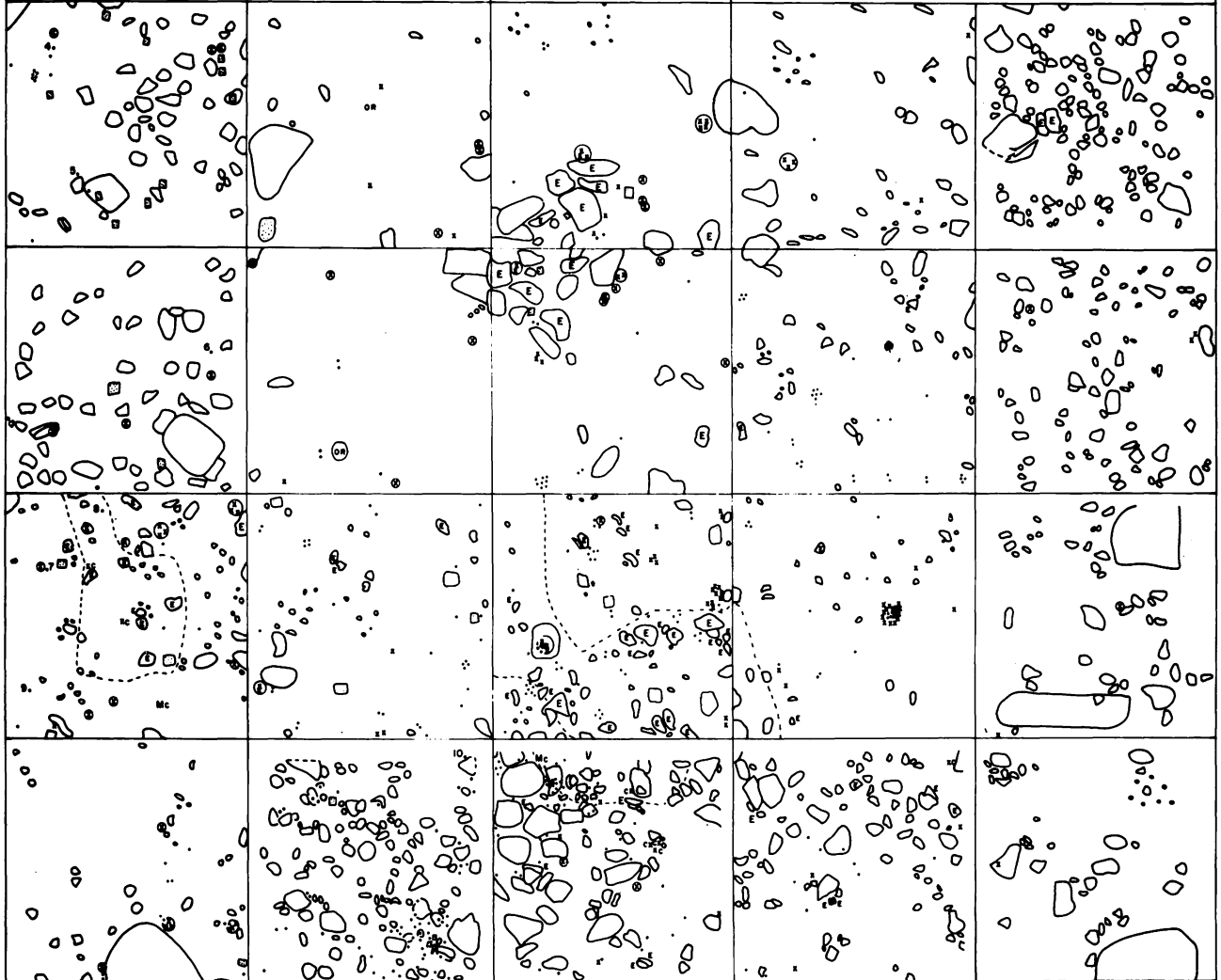
Spécimens de l'Archaïque Tardif au Mushuau Nipi: variété de pointes de projectiles bifaciales en quartzite du Labrador et en chert gris-noir avec différents aménagements de la base dans le but de faciliter l'emmanchement.

12S19E

15S19E

He Df-6, T-3, L-4, LOC-3

17S18E



LÉGENDE

- 1-10 OUTIL
- ÉCLAT DE QUARTZITE DU LABRADOR
- × ÉCLAT DE QUARTZ
- OCRE ROUGE
- ⊙ OS
- ⊙ OS CALCINÉ
- PIERRE
- PIERRE ÉCLATÉE
- ⊞ ZONE DE CHARBON DE BOIS
- M: MICA
- SABLE ORANGÉ

ÉCHELLE
0 25 50 CM

17S14E

12S13E

Ce plan illustre un plancher d'occupation d'une habitation circulaire de l'Archaique Tardif au Mushuau Nipi. On remarque au centre un vide avec au milieu un amas de pierres éclatées correspondant à un foyer ainsi que des grosses roches délimitant le pourtour de la structure d'habitation.

15S12E

Période historique: Inuit et Montagnais-Naskapis (1 600 A.D. à nos jours)

L'occupation amérindienne historique du Mushuau Nipi s'intensifie au 19^e siècle avec l'implantation expansive des postes de traite de la compagnie de la Baie d'Hudson. Les preuves ethno-historiques et archéologiques témoignent d'une époque fébrile (1839-1916) considérée comme l'âge d'or de ces chasseurs spécialisés de caribou. Au total, 49 campements et environ 780 infrastructures d'habitation (cercles de tente, caches, foyers extérieurs et dépressions circulaires) attestent les chasses collectives d'une petite bande locale (les Mushuau Innut) d'environ 40 à 100 individus à laquelle se joignaient occasionnellement une ou plusieurs bandes des régions adjacentes.

Sur un des campements, l'excavation de 200 m² sur 16 des 105 infrastructures mit à jour une quantité importante d'ossements, de matières organiques (bois, charbon de bois, aiguilles de conifères, etc.) et des objets de traite européens du 19^e siècle tels que caps de percussion, cartouches .44-40, plombs de mousquet, estampes à tabac, clous à têtes carrée ou ronde, rasades de verre, boutons, morceaux de tissu ou de peau, fragments de pipe de plâtre, etc. Ces artefacts se retrouvaient à l'intérieur des emplacements de tente caractérisés par un bourrelet périphérique d'environ 4m de diamètre, un foyer central, une dépression intérieure de 10-15 cm et une rampe de sable-gravier allant du foyer à l'entrée.

La saison d'occupation relève principalement de la période navigable (de mai à octobre) alors que la distribution des sites tend à circonscrire une concentration et densité d'activités aux rétrécissements du lac, lieux de traverses des hardes de caribou au printemps et à l'automne. Le grand nombre de cercles de tente (20 à 70) parfois distribués en groupes bien distincts suggèrent une réutilisation des sites par une ou plusieurs bandes et la présence d'occupations diachronique et synchronique.

L'ancestrité des "Naskapis" du Mushuau Nipi (appelés Mushuau Innut) est possiblement à rechercher plutôt chez les populations côtières de l'Archaïque Tardif que chez les populations méridionales qui auraient selon les linguistes peuplé le nord québécois très tardivement. A l'heure actuelle, aucun site stratifié ne permet de démontrer un développement évolutif à partir d'une analyse typologique des outils mais néanmoins nous trouvons plausible cette hypothèse de l'origine des populations amérindiennes surtout à la

lumière du site de contact de HeDf-12, (1 600-1 800 A.D.) culturellement apparenté au complexe Pointe Revenge.

A l'exception des sites de contact discutés à l'Archaïque tardif, aucun site ne renferme de matériel européen de la période 1 600 à 1 800 A.D. Au moins deux explications sont possibles. D'abord, ce fut possiblement une époque où les amérindiens fréquentèrent peu ou pas le Mushuau Nipi soit en raison de détériorations écologiques (déclin du caribou, feux de forêts, etc.) ou soit du contrôle côtier exercé par les Inuit entre 1 500 et 1 800 A.D. En second lieu, il est également plausible que les amérindiens de l'intérieur aient été peu influencés par la circulation des objets de traite en provenance des postes de traite du sud ou de la côte. Ainsi, chez eux se serait poursuivi assez tardivement l'usage de la pierre et de l'os dans la fabrication de leurs outils. Aujourd'hui, les Algonkiens septentrionaux ont abandonné leurs territoires de chasse traditionnelle du Mushuau Nipi et de la Kaniapiskau pour adopter une vie plus sédentaire à Davis Inlet et à Schefferville.

Conclusion

Après une déglaciation progressive de la côte vers l'intérieur (14,000-5,500 B.P.), le nord-est du Québec-Labrador présente entre 7,000 et 6,000 B.P. des conditions écologiques propices à l'occupation humaine. Le peuplement humain s'avéra un processus d'expansion territoriale par des populations déjà bien adaptées à l'exploitation des ressources côtières dans les baies et sur les îles. L'utilisation des ressources intérieures est aussi attestée dans le cas du Mushuau Nipi où des groupes de chasseurs profitèrent sans doute des troupeaux de caribou pour compléter leur cycle saisonnier.

Qu'est-il advenu de ces amérindiens colonisateurs? Sont-ils partis vers le sud sous l'effet d'une détérioration climatique? Ont-ils subi l'extinction? Ou ont-ils été forcés de s'adapter aux ressources intérieures par l'emprise côtière des paléo-esquimaux? Quoiqu'il en soit, la piste de la tradition Archaïque Maritime s'arrête abruptement vers 3,000 B.P. bien que plusieurs archéologues souhaiteraient voir une continuité culturelle jusqu'aux amérindiens actuels.

Le peuplement paléo-esquimaux et Inuit de la côte est responsable de la discontinuité d'occupation amérindienne préhistorique mais à l'intérieur (cas du Mushuau Nipi) les périodes d'occupation esquimaude (3,800-3,500 B.P.; 2,800-2,200 B.P. et 1500 A.D. à nos jours) sont à peine représentées. Néanmoins, au cours de toute la pré-

histoire du Mushuau Nipi, des contacts ou échanges avec les groupes côtiers sont attestés par la présence de la quartzite du Labrador mais nous ignorons si la continuité de l'occupation amérindienne du Mushuau Nipi fut affecté. Durant l'Archaïque Moyen (3,500-2,800 B.P.) les expressions culturelles de la côte n'ont pas encore été identifiées au Mushuau Nipi contrairement à celle de l'Archaïque Tardif (1,500-300 B.P.) où nous pouvons distinguer une certaine homogénéité culturelle.

L'occupation amérindienne du 19^e siècle représente un cas de spécialisation économique fondée sur la chasse au caribou à l'intérieur des terres. Ce mode de subsistance de même que le regroupement régional des bandes constituent des développements culturels récents influencés par l'introduction des postes de traite. Sans doute qu'au cours de millénaires antérieurs, les contraintes écologiques ont imposé un seuil relativement bas de densité démographique et le Mushuau Nipi apparaît comme une zone complémentaire importante de subsistance pour les amérindiens du nord-est du Québec-Labrador.

Les conditions écologiques de l'intérieur ont pu se détériorer au cours de périodes de réchauffement climatique qui ont entraîné (3 300-2 800 B.P.:

2 000-1 100 B.P.; 1 900-1 55 A.D.) la destruction des aires de paissance du caribou par un accroissement du nombre de feux de forêt et la formation de glace. Ces perturbations de l'équilibre écologique ont sans doute été responsable d'une désorganisation socio-économique des Mushuau Innut et de populations dépendant étroitement des troupeaux de caribou. En périodes froides (4 000-3 300 B.P.; 2 800-2 300 B.P.; 1 830-1 875 A.D.), les troupeaux de caribou ont pu au contraire s'accroître et favoriser une plus grande stabilité du développement culturel. Ainsi, l'âge d'or des chasses collectives au caribou au cours de la période historique coïncide avec le refroidissement climatique.

D'ici quelques années ce survol sommaire de la préhistoire du nord-est du Québec-Labrador profitera de l'analyse plus approfondie des résultats de fouilles et de reconnaissances additionnelles dans des secteurs inexplorés (Torngats, baie d'Ungava oriental, lacs et rivières de l'intérieur). Plus particulièrement, il est à souhaiter que s'effectueront des analyses technologiques adéquates afin de permettre des comparaisons entre les collections régionales et d'établir des synthèses plus éclairées.

Histoire culturelle du nord-est de la péninsule Québec-Labrador de 7,000 à nos jours.					
Age (B.P.)	Mushuau Nipi Naskapi (49 sites)	Hamilton Inlet Montagnais-Naskapi		Davis Inlet à Okak Inuit	
4-300 1,500	HeDf-5 (foyer B 1090 ±100) HbDe-2 HeDf-6 et 12 HdDe-16	Archaïque Tardif	complexe Pointe Revenge	Archaïque Tardif	complexe Pointe Revenge
	HcDe-11	Dorsétien de Groswater		Dorsétien moyen et tardif	
2,800 3,500	HdDe-5 HaDe-11	Archaïque Moyen	complexes Brinex Charles Northwest River	Archaïque Moyen	complexe Saunders
	HdDe-3			Pré-dorsétien	
3,800 7-6,000	GIDe-2, Conc. No 2 GIDe-8 & 10 HaDe-1 HdDe-10	Archaïque Maritime	complexes Rattlers Bight Sander Cove Black Island	Archaïque Maritime	complexes Natsatuk Gull Arm

AVENIR DE NOTRE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

Le travail de l'archéologue est de faire parler les objets en multipliant les astuces permettant de décoder leur signification.

Cet ouvrage n'est donc pas destiné à présenter des objets. Il veut être le cadre d'une histoire encore mal connue mais de plus en plus assaillie par les spécialistes qui pourront, dans la génération qui vient, faire encore mieux parler les pierres sur les gens qui ont domestiqué ce pays.

La pratique archéologique au Québec est cependant confrontée à un défi, celui de l'industrialisation continue qui occasionne un bouleversement du milieu (création de centrales hydro-électriques, exploitation de la forêt, construction d'autoroutes, expansion urbaine, etc.) et menace, par conséquent, les vieux sites d'occupation humaine. L'archéologie est donc prise dans l'engrenage d'une course à la montre pour inventorier, fouiller et analyser ces territoires. On qualifie ce type de travail de "sauvetage".

Le plus bel exemple est celui de la Baie James. L'occupation préhistorique de cette région était presque totalement inconnue avant la mise sur pied du programme d'aménagement et malheureusement, le restera en grande partie à cause d'une planification trop courte. Pourtant, des centaines de sites y ont été localisés. Dans ce cas précis, et qui pourrait se répéter ailleurs, les archéologues ont manqué de temps.

Restera-t-il des endroits vierges dans quelques décennies? Le progrès aura-t-il étalé partout ses tentacules d'"asphalte"? Devrons-nous jusqu'à ce moment fatal nous limiter à des travaux de sauvetage rapidement exécutés à cause de la pression exercée par les pelles mécaniques

dans le dos des chercheurs? Aurons-nous pour comprendre le passé des premiers Québécois seulement les analyses préliminaires découlant de ces travaux? Au rythme de destruction du milieu original, l'archéologue pourra-t-il encore travailler sur le terrain en l'an 2 000 ou devra-t-il alors se limiter à l'étude des monographies? Déjà une grande partie de la région métropolitaine a été saccagée par la présence envahissante du béton et autres couverts artificiels. La planification de plusieurs efforts archéologiques au Québec présentement, ne fait que suivre les décisions concernant l'aménagement du territoire. On se dépêche alors pour recueillir le plus d'informations mais souvent dans une cause désespérée.

Face à la possibilité d'une planification générale de la recherche, l'archéologie québécoise doit disposer de ressources humaines et financières à la mesure de ses besoins. Ce livre nous a démontré hors de tout doute que l'occupation préhistorique s'étend à tout l'ensemble du territoire. Les besoins sont donc énormes.

Les ressources humaines ne vont point tarder à être suffisantes. La formation d'archéologues dans les universités (principalement l'Université de Montréal) augmente annuellement à un taux satisfaisant. On peut maintenant admettre que la Préhistoire du Québec est un champ de recherche pris en main par les Québécois. Ce n'est certes pas un phénomène de nationalisation unique et on pourrait dire que c'est avec un retard certain que l'on s'est intéressé à ce domaine particulier mais combien fascinant de notre patrimoine.

Les ressources financières demeurent et demeureront le lot principal des gouvernements provinciaux et fédéraux, les universités et de certaines compagnies privées témoignant un intérêt et un respect pour le passé du Québec.

Les biens archéologiques font partie intégrantes de notre patrimoine québécois. On doit tout mettre en oeuvre pour les conserver, les protéger et les mettre en valeur autant du point de vue physique (exposition) que moral. La collaboration avec le public est nécessaire en tout temps et plusieurs découvertes archéologiques sont dues à des esprits curieux et honnêtes qui n'y connaissent pas grand chose mais qui ont su réaliser l'importance de leurs trouvailles et les communiquer à des chercheurs plus compétents. Il faut respecter les biens archéologiques car ils forment une partie de notre identité propre et c'est important.

Les agences gouvernementales et privées doivent aussi collaborer en tout temps, surtout qu'elles représentent les plus importants agents de transformation du milieu. On doit compter sur elles pour la protection des ressources archéologiques lors de la découverte fortuite de ces dernières. Ces incidents arrivent fréquemment et un soutien plus concret devrait être toujours de mise lors des travaux de sauvetage.

Il existe une Loi des Biens Culturels qui date de 1972 (pour de plus amples détails, voir Appendice) et l'organisme responsable de l'archéologie

au Québec est la Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie qui fait partie de la Direction générale du Patrimoine du Ministère des Affaires Culturelles.

Pour les archéologues participant à cet ouvrage, il était urgent de faire valoir ce patrimoine oublié. Même si une telle synthèse peut encore paraître prématurée, n'oublions pas qu'elle fut rédigée comme un essor possible à un investissement que ces chercheurs veulent donner à la Préhistoire.

Ce qui manque le plus à l'éveil d'une conscience nationale désireuse de renouer les fils plus ou moins perdus qui l'inscrit dans l'histoire c'est sans doute la création d'un Musée de l'Homme.

Un Musée de l'Homme, ce n'est surtout pas un bâtiment vieillot dirigé et visité par des désœuvrés. C'est un centre de promotion et de diffusion de la recherche sur les collectivités humaines. Dans un univers de plus en plus cosmopolite qui se bricole une nouvelle conscience à la mesure de sa complexité, un Musée de l'Homme c'est un centre d'enseignement, de gestation, de prise en charge et d'organisation d'une réflexion communautaire original sur le phénomène humain.

L'archéologue y serait celui qui redessine le réseau complexe et signifiant de liens qui se sont transformés dans l'élan de notre espèce vers l'avenir.

APPENDICE

L'archéologie au Québec

Au Québec, c'est la Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie qui est l'organisme gouvernemental responsable de l'archéologie. Cet organisme fait partie de la Direction générale du Patrimoine du Ministère des Affaires Culturelles.

a) Son rôle

La Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie s'est fixée pour son pendant archéologique trois objectifs prioritaires depuis 1973.

1 — Mener à terme un programme d'inventaire des sites archéologiques sur le territoire québécois, c'est-à-dire, identifier, cataloguer et ficher tous les sites connus actuellement et tous ceux qui sont découverts annuellement afin de constituer une banque de données pour les chercheurs et l'état.

2 — Poursuivre un programme de sauvetage archéologique en entretenant des relations étroites avec les agences gouvernementales et privées engagées dans des travaux de construction (autoroutes, barrages, bâtiments, etc...) afin d'organiser des relevés et des sondages préliminaires et des fouilles si elles s'avèrent nécessaires, sur les sites menacés.

3 — Mettre sur pied un programme de planification de la recherche afin de maintenir une liaison avec toutes les organisations; telles les universités, centres de recherches, sociétés régionales d'histoire et chercheurs impliqués en archéologie. Ce programme est fait pour assurer une coordination de la recherche en archéologie en consultation et en collaboration avec toutes les parties intéressées.

La Direction se charge également, en conformité avec la loi sur les biens culturels, de la préservation et de la mise en valeur des sites archéologiques. La Direction a codifié, depuis 1973, environ 1,500 sites archéologiques dont presque la moitié ont fait l'objet d'études préliminaires.

Elle a mené des opérations de reconnaissances et de sauvetages dans tous les endroits où des grands projets de développements menaçaient de détruire des sites. Citons par exemple: la baie James, le tracé de l'oléoduc Sarnia-Montréal, les tracés de nombreuses autoroutes, comme Berthier-Trois-Rivières, Boucherville-Sorel, Sept-Iles-Blanc-Sablon, l'aménagement des rives du Richelieu. Elle a poursuivi la fouille de plusieurs sites importants en Gaspésie, à Lanoraie, à St-Denis sur le Richelieu, à la Place Royale, entre autres.

b) Histoire et préhistoire

Pour des raisons de spécialisation et de méthodologies de travail un peu différentes, la Direction de l'archéologie est divisée en une section d'archéologie préhistorique et une section d'archéologie historique.

L'archéologie préhistorique concentre son activité de recherche sur le mode de vie des Amérindiens avant l'arrivée des Européens au Québec et aux alentours de la période de contact. Elle travaille à partir des vestiges matériels laissés par ces populations. L'archéologie historique travaille, elle, sur les sites d'occupation du régime français et du régime anglais. En plus d'étudier les vestiges matériels, elle bénéficie de l'existence d'une documentation écrite contenue dans les documents notariés, les cartes anciennes, les plans, les archives. Dans ce domaine, l'archéologue et l'historien travaillent en étroite

collaboration.

c) La préservation des sites

L'urbanisation, l'industrialisation, la construction des routes, de barrages hydroélectriques, le drainage des terres agricoles exercent une menace constante sur les vestiges du passé et plus particulièrement sur les sites archéologiques parce qu'ils sont souvent camouflés.

Dans le domaine de préservation des sites archéologiques, tous les québécois en passant par les ministères et les organismes gouvernementaux, les entreprises privées, industries, commerces ou contracteurs et les individus ont un rôle à jouer et un devoir à remplir.

A titre d'information voyons 3 articles de la Loi des Biens Culturels qui résument la position du Ministère des Affaires Culturelles sur cette question.

art. 35 Nul ne peut effectuer sur un terrain lui appartenant ou appartenant à autrui des fouilles ou des relevés aux fins de rechercher des biens ou des sites archéologiques sans avoir au préalable obtenu du ministre un permis de recherche archéologique.

art. 40 Quiconque découvre un bien ou un site archéologique doit en aviser le ministre au plus tard quinze jours après sa découverte.

art. 41 Quiconque, à l'occasion de travaux d'excavation ou de construction entrepris pour des fins autres qu'archéologiques, découvre un bien ou un site archéologique doit en informer le ministre sans délai. Ce dernier peut, afin de permettre l'examen des lieux par des experts, ordonner la suspension, pour une période n'excédant pas sept jours, de toute excavation ou de toute construction de nature à compromettre l'intégrité du bien ou du site découvert.

Le premier alinéa s'applique également aux travaux d'excavation ou de construction entrepris par le gouvernement, ses ministères et organismes ou à leur demande.

Les sites archéologiques sont d'une importance primordiale pour la recherche et pour notre patrimoine national. Il faut les préserver et dans toute leur intégrité, sinon ils perdent énormément de valeur ou sont carrément inutilisables pour les archéologues. En terminant la Direction de l'archéologie et de l'ethnologie lance un appel à toutes les entités de la collectivité québécoise: gouvernementales, industrielles, commerciales et individuelles pour protéger et conserver notre patrimoine archéologique.

Si vous désirez de plus amples informations ou si, par hasard, vous découvrez un site archéologique vous pouvez communiquer avec:

Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie

Direction générale du Patrimoine

6, rue de l'Université

Québec

Tél.: 643-7044 ou 643-5827

ou dans les différents bureaux régionaux du Ministère des Affaires Culturelles.

Liste des bureaux régionaux:

- 01 BUREAU REGIONAL DU BAS ST-LAURENT/
GASPESIE
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
337, rue Moreault, suite s-15
Rimouski
G5L 1P4
Tél: 723-8234
- 02 BUREAU REGIONAL DE SAGUENAY LAC ST-JEAN
Développement culturel régional
Ministère des Affaires culturelles
534 Est, Jacques-Cartier
Chicoutimi
G7H 5B5
Tél: 549-9535
- 03 BUREAU REGIONAL DE QUEBEC
Développement culturel régional
Ministère des affaires culturelles
1180, rue Berthelot (3ème étage)
Québec
G1R 3G3
Tél: 643-7431
- 04 BUREAU REGIONAL DE LA MAURICIE BOIS-FRANCS
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
2275, Boul. des Récollets
Trois-Rivières
G8X 3X6
Tél: 374-6205
- 05 BUREAU REGIONAL DES CANTONS DE L'EST
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
740 Ouest, rue Galt
Sherbrooke
J1H 1Z3
Tél: 565-1753
- 06 BUREAU REGIONAL DE MONTREAL
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
100 Est, rue Notre-Dame
Montréal 127
H2Y 1C1
Tél: 873-2255
- 07 BUREAU REGIONAL DE L'OUTAOUAIS
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3e étage)
Québec
G1R 1J3
Tél: 643-7796

08 BUREAU REGIONAL DE L'ABITIBI-
TEMISCAMINGUE
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1, 9ième Rue
Noranda
J9X 2B1
Tél: 762-8340

09 BUREAU REGIONAL DE LA COTE-NORD
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3ième étage)
Québec
G1R 3G3
Tél: 589-6979

10 BUREAU REGIONAL DU NOUVEAU QUEBEC
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3ième étage)
G1R 3G3
Tél: 643-7796

DIRECTION
DEVELOPPEMENT CULTUREL REGIONAL
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3e étage)
Québec
G1R 3G3
Tél: 643-7796

GLOSSAIRE

Artefact: Tout objet utilisé par l'homme dans la réalisation d'une activité.

Beothuck: Le mot signifierait "homme" ou "être humain". Entendu probablement par les premiers Européens qui fréquentaient Terre-Neuve, il fut bientôt utilisé pour désigner les Indiens qui occupaient la plus grande partie de l'île et qui donnèrent aussi naissance à l'idée de "Peau-Rouge" en raison de l'ocre rouge dont ils enduisaient leur corps.

Biface: Artefact retouché sur les deux faces de façon totale ou au moins envahissante.

Brewerton et Vergennes (foyer): Ce sont deux unités classificatoires de la période Archaïque définies principalement par l'originalité relative des assemblages et ayant probablement une signification d'ordre chronologique et culturelle.

Cultigène: Concept d'ordre général s'appliquant à toute espèce végétale cultivée par l'homme.

Denbigh (culture de): En 1948, en Alaska, l'archéologue Louis Giddings découvrait à Iyatayet, au cap Denbigh, une industrie microlithique où abondaient les burins, qui apparaissaient pour la première fois au Nouveau Monde. Cette culture que l'on nomme également Tradition microlithique de l'Arctique rend compte d'un ensemble de traits techniques, stylistiques et probablement culturels, présents depuis Béring jusqu'au Groenland et datant entre 5000 et 4500 B.P. Outre les dimensions très réduites d'un outillage façonné essentiellement à partir de lames et de microlames, les principaux caractères distinctifs sont la présence de nuclei polyédrique, de petites pointes bifaciales sans pédoncule ni encoches,

interprétées comme armatures de flèches et de harpons, des hampes de flèche en andouiller de caribou, des lames en demi-lune et de nombreux burins préparés pour être emmanchés et façonnés sur une ou deux faces.

Dorsétien: La culture du cap Dorset doit son nom à l'endroit où furent trouvés les objets qui permirent de distinguer l'existence d'une culture nettement différente de celle des Néo-esquimaux et antérieure à elle.

Ecofact: C'est un indice matériel trouvé par l'archéologue et lui permettant de préciser certains éléments du milieu naturel.

Gorge: tige effilée aux deux bouts que l'on attachait par le centre et qui tenait lieu d'hameçon.

Grattoir unguiforme: Type d'outils de pierre taillée, généralement sur mince éclat, ayant un front retouché de façon abrupte et un support rappelant, par sa forme, l'ongle du pouce.

Indépendance I et II: Indépendance est le nom d'un fjord situé à l'extrémité nord-est du Groenland. L'archéologue danois Eigil Knuth y découvrit des témoins d'occupation (objets et structures d'habitation) appartenant à la Tradition microlithique de l'Arctique mais qui se différenciaient du Prédorsétien (pour l'Indépendance I) et du Dorsétien (pour l'Indépendance II). Les chasseurs de l'Indépendance auraient subsisté en partie de la chasse au boeuf musqué. Ceux de l'Indépendance I seraient les premiers occupants de l'Arctique oriental (dès 2500-200 av. J.-C. Ceux de l'Indépendance II sont contemporains du début du Dorsétien (début du premier millénaire de notre

ère). Des vestiges qui leur sont attribués ont été trouvés dans l'archipel arctique, à Ellesmere et au Labrador.

Lena: Fleuve de Sibérie se jetant dans l'océan Arctique.

Meadowood et Middlesex: Ces deux concepts réfèrent à des sphères d'interaction vraisemblablement contemporaines, regroupant des populations prédatrices qui partageaient certains attributs en commun mais se distinguaient par des réseaux de circulation préférentielle d'idées, de biens et possiblement de personnes identifiables par l'apparement formel des contenus culturels des sites.

Mésolithique: Phase essentiellement transitoire du développement techno-économique des sociétés. Elle est donc difficile à définir. C'est au cours du Mésolithique que dans l'Ancien Monde les hommes commencèrent à intervenir consciemment dans les processus naturels liés au développement des plantes comestibles et de certains animaux. C'est donc le tout début de la culture et de l'élevage, mais avec un outillage encore très proche de celui du Paléolithique: pierres taillées, souvent en de très petits outils (microlithes), et objets en os. Le développement technologique du Mésolithique est en partie consécutif à la fin de la dernière grande période glaciaire (Würm en Europe, Wisconsin en Amérique). Le mésolithique de l'Ancien Monde a influencé certaines cultures du nord de l'Amérique.

Neolithique: Le terme a d'abord été forgé pour caractériser l'apparition du polissage dans les techniques de façonnage de la pierre. En réalité, le polissage de la pierre fait partie de tout un ensemble de techniques nouvelles subordonnées au développement des nouveaux rapports établis entre l'homme et le milieu, et déjà ébauchées au Mésolithique: élevage, agriculture, entraînant la sédentarisation. Le processus d'interaction amplificatrice entre l'homme et le milieu naturel qui s'ébauche au Mésolithique se développe donc rapidement au Néolithique. En Amérique, on peut observer le même processus indépendant de ce qui se passe dans l'Ancien Monde. Toutefois on ne peut parler de Néolithique en Amérique pour caractériser par exemple des sociétés de chasseurs, comme ceux de l'Arctique, qui polissaient la pierre, étaient contemporains des groupes néolithiques de l'Ancien Monde, mais ne connaissaient ni l'agriculture ni l'élevage.

Nord-Est: La région archéologique du Nord-Est reste mal limitée et a des frontières arbitraires. On pourrait cependant la concevoir de façon opératoire comme l'aire géographique située à l'est du Mississippi, qui fut recouverte complètement

par les glaciers wisconsinien et qui représente donc une zone de colonisation récente par les végétaux, les animaux et l'homme. La préhistoire du Nord-Est devient alors l'étude du peuplement et du développement des systèmes adaptatifs humains qui se sont ajustés à ces conditions dynamiques du milieu d'intervention.

Paléolithique: Période archéologique commençant au début de l'humanité et couvrant la plus grande partie de sa préhistoire. Le Paléolithique est caractérisé dans l'Ancien Monde par des objets essentiellement en pierre taillée qu'utilisaient des hommes vivant de chasse, de pêche et de cueillette. Il se termine vers 9000 av. J.-C. alors qu'avec le Mésolithique apparaissent d'autres outils et une modification du mode de subsistance. Il est difficile d'utiliser en Amérique les concepts établis pour l'Europe. L'isolement du continent américain a contribué à maintenir ses habitants un peu à l'écart des courants culturels de l'Ancien Monde. Si les plus anciens sites archéologiques de l'Amérique sont contemporains du Paléolithique supérieur et témoignent d'un mode de subsistance paléolithique, ce mode de subsistance s'est maintenu dans certaines régions du Nouveau Monde jusqu'à nos jours, intégrant parfois des techniques post-paléolithiques.

Plummet: C'est un objet de pierre façonné par l'homme préhistorique par bouchardage et polissage (éventuellement) qui comprend une partie basale globulaire et une extrémité supérieure plus fine, dotée ou non d'une rainure, et dont la fonction reste énigmatique.

Pointe d'hameçon composite: petite tige effilée à un bout que l'on attachait obliquement à une autre tige de bois pour former un hameçon.

Sériation (sériel): Le fait de mettre en relation, en série, les caractères des objets pour obtenir des indices temporels et spatiaux.

Sylvicole: C'est fondamentalement un concept de période qui qualifie, dans le Nord-Est, les groupes humains ayant adopté la poterie comme article commun de leur culture matérielle. On admet généralement qu'un site sylvicole est plus récent que 1000 avant notre ère.

Thuléen: La culture de Thulé doit son nom à la base de Thulé, fondée par Knut Rasmussen en 1910, à l'extrémité nord-ouest du Groenland. C'est là qu'en 1818 J. Ross découvrit les Esquimaux polaires dont il se demanda s'ils n'étaient pas des "animaux humains". Leur mode de vie traditionnel dans une région isolée que les Blancs imaginaient inhabitée souleva l'intérêt des ethnologues et des archéologues. Les Esquimaux polaires maintinrent plus longtemps qu'ail-

leurs le système techno-économique de la deuxième vague de peuplement venue de Béring, celle des Néo-esquimaux, et qui fit disparaître les Paléo-esquimaux. Le nom de Thulé vient des Grecs de l'Antiquité qui désignaient ainsi la terre la plus septentrionale connue. C'est de Thulé au Groenland et grâce aux Esquimaux polaires que Knut Rasmussen organisa ses grandes expéditions. La Ve expédition de Thulé, la plus célèbre, est le premier grand programme d'exploration et de recherche pluri-disciplinaire où l'archéologie et l'ethnologie sont particulièrement bien représentées, qui se déroula à travers tout l'Arctique.

Tradition microlithique de l'Arctique: Voir le texte ci-joint DENBIGH (culture de)

Trait: Un indice ou un ensemble d'indices matériels représentant un objet ou un comportement culturel utilisé comme unité de comparaison.

Two creeks: Période de réchauffement et de déglaciation rapide mais relativement brève qui se situe entre 12000 et 10000 avant aujourd'hui à

Two Creeks, au Wisconsin. La durée de cette période est encore discutée: de quelques siècles à un millénaire.

Vinland: C'est le nom d'un pays décrit dans les sagas islandaises qui relatent les expéditions vikings au Nouveau Monde. Le Vinland est assurément une partie du territoire nord-américain où, il y a 1000 ans, poussait peut-être de la vigne sauvage. A cette époque, le climat était légèrement plus doux qu'aujourd'hui. Terre-Neuve est probablement le Vinland ou l'un des Vinlands car il y eut plusieurs expéditions dont les membres croyaient retrouver, peut-être à des endroits différents, des paysages imparfaitement décrits par leurs prédécesseurs.

Wisconsin: C'est le nom de la dernière des glaciations du quaternaire qui débuta il y a environ 75000 ans et se termina il y a 10000 ans. Pendant toute cette période la quasi-totalité du Canada tel que nous le définissons aujourd'hui était recouvert par les calottes glaciaires, donc inhabitable. Seule une partie de l'Alaska ne fut pas atteinte par cette glaciation.

BIBLIOGRAPHIE

Travailler en archéologie

Ces ouvrages populaires permettront au lecteur d'approfondir son image de la discipline archéologique. Rédigés par des spécialistes ou des amateurs éclairés, ils n'exigent aucune préparation spéciale.

Livres d'introduction

Deetz J.A., 1967, *Invitation to Archaeology*. National History Press. Garden City. N.Y.

Moberg C.A., 1976, *Introduction à l'archéologie*. François Maspéro. Paris.

Préhistoire de l'Amérique

Céram C.W., 1972, *Le premier américain*. Fayard. Paris.

Clairborne R., 1973, *Les premiers américains*. Time-Life Intern. Nederland.

Préhistoire du Québec

Recherches amérindiennes au Québec. Plusieurs articles sur l'archéologie du Québec ont paru dans cette revue québécoise publiée régulièrement depuis 1971.

Crête S.A., 1976, Les Amérindiens, in J. Hameelin, éd., *Histoire du Québec*. Privat. Toulouse.

Histoire de la recherche préhistorique au Québec

DE LA CHESNAYE, Charles Aubert, 1696: "*Mémoire sur le Canada*" IN: 'Collection de

manuscripts relatifs à la Nouvelle-France' Vol. I, pp. 245-261 (1883), Imprimerie A. Côté et Cie., Québec.

FAUCHER ST-MAURICE, Narcisse, 1879: "*Relation de ce qui s'est passé lors des fouilles faites par ordre du Gouvernement dans une partie des fondations du Collège des Jésuites de Québec, précédée de certaines observations accompagnées d'un plan par le capitaine Deville et d'une photographie*". 48 pp., Québec.

GAGNON, Alphonse, 1894: "*Etudes archéologiques et variétés*". Mercier & Cie., Lévis.

GRIFFIN, James B., 1964: "*The Northeast Woodlands Area*". IN: 'Prehistoric Man in the New World', pp. 223-258, J. Jennings and E. Norbeck (editors), University of Chicago Press.

LEBARON, E.H., 1874: "*Hatley*" IN: 'Forests and Clearings', pp. 46-48, B.F. Hubbard (editor), Lovell Printing and Publishing Co., Montréal.

LOWTHER, Gordon R., 1955: "*Archaeology in the Province of Québec*". IN: 'A Survey of the Aboriginal Populations of Québec and Labrador', J. Fried (editor), pp. 65-73, Collection Eastern Canadian Anthropological Series No. 1, McGill University, Montréal.

MACDONALD, George, 1976: "*Prehistoric Archaeology in Canada*". IN: 'New Perspectives in Canadian Archaeology', pp. 73-80, A.G. McKay (editor), Royal Society of Canada, Toronto.

MARTIJN, Charles A., 1974: "*Etat de la recherche en préhistoire du Québec*". Revue de

géographie de Montréal, Vol. XXVIII, No. 4, pp. 429-441.

MARTIJN, Charles A. et Jacques Cinq-Mars, 1970: "Aperçu sur la recherche préhistorique au Québec". Revue de géographie de Montréal, Vol. XXIV, No. 2, pp. 175-188.

NOBLE, William C., 1973: "Canada". IN: 'The Development of North American Archaeology', pp. 49-83, J.E. Fitting (editor), Anchor Press/Doubleday, New York.

RIBES, René, 1966: "Pièces de la période archaïque trouvées vers 1700 dans la région de Becancour". Cahiers d'Archéologie Québécoise, 2ième année, No. 1, pp. 22-34.

RINGUET (Philippe Panneton), 1943: "Un monde était leur empire". Editions Variétés, Montréal.

SMITH, Donald B., 1974: "Le Sauvage". Collection Mercure, Division de l'Histoire, Dossier No. 6, Musée national de l'Homme, Ottawa.

SPECK, Frank G., 1951: "The Montagnais-Naskapi". IN: 'Encyclopedia Arctica' (ms.), vol. 8, V. Stefansson (editor), Arctic Institute of North America Library.

WAUCHOPE, Robert, 1962: "Lost Tribes & Sunken Continents". University of Chicago Press.

Les premiers habitants

BROWN-MACPHERSON, J., 1967, Raised shorelines and drainage evolution in the Montreal lowlands, in *Cahiers de géographie de Québec*, numéro 23, p. 343-360.

CLERMONT, N., 1974, Un site archaïque de la région de Chambly, in *Recherches Amérindiennes au Québec*, Vol. 4 (3): 33-51.

GAUMOND, M., 1961, Premiers résultats de l'exploration d'un site archéologique à Sillery, in *Cahiers de géographie de Québec*, numéro 9, p. 63-72.

KENNEDY, C., 1966: *Preliminary Report on the Morrison's Island - 6 site*, National Museum of Canada, Bull. 206, p. 100-124, Ottawa.

1970: *The Upper Ottawa valley*, The Renfrew County council, Pembroke, p. 59-98.

LEVESQUE, R., 1962: *Les richesses archéologiques du Québec*, Société d'Archéologie de Sherbrooke, Sherbrooke.

MAROIS, R. ET RIBES, R., 1975: *Indices de manifestations culturelles de l'Archaïque: la région de Trois-Rivières*. Collection Mercure, No 41, 98 p., Musée National de l'Homme, Ottawa.

PFEIFFER, S., 1977: *The skeletal biology of archaic population of the Great Lakes region*. National Museum of Man, Mercury Series, paper no. 64, Ottawa.

RIBES, R., 1964: Les stations archaïques de Red Mill, in *Cahiers d'archéologie québécoise*, numéro 1, p. 1-24.

RITCHIE, W.A., 1961: *A typology and nomenclature for New York projectile points*, New York State Museum and Science Service, Bull. no. 384.

1969: *The Archeology of New York State*, The Natural History Press, Garden City, New York.

Le Sylvicole initial

BARRE, G., 1975: *Cap-Chat (Dg Dq-1), un site du sylvicole moyen en Gaspésie*, Les cahiers du Patrimoine I. Min. Aff. Cult. Québec.

CLERMONT, N., 1976: Un site du Sylvicole inférieur à Sillery, *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. VI, no. 1: 36-44.

FUNK, R.E., 1973: The Scaccia Site (Cda 17-3) in W.A. Ritchie, R.E. Funk, *Aboriginal Settlement Patterns in the Northeast*, Mem. 20. The Univ. of the State of New York. Albany.

LEVESQUE, R., F.F. OSBORNE, J.V. WRIGHT, 1964: *Le Gisement de Batiscan*, Et. Anthrop. Mus. Nat. Can. No. 6. Ottawa.

RITCHIE, W.A., 1955: *Recent Discoveries Suggesting an Early Woodland Burial Cult in the Northeast*, N.Y. State Mus. and Sc. Serv. No 40. Albany.

1969: *The Archaeology of New York State*, The Natural History Press. Garden City. N.Y.

SPENCE, M., 1967: *A Middle Woodland burial complex in the St-Laurence Valley*, National Museum, Anthropology Papers 14.

WRIGHT, J.V., 1967: *The Laurel Tradition and the Middle Woodland Period*, National Museum, Bull. 217.

Les Iroquoiens: Premiers Agriculteurs

BAILEY, A.G., 1933: "The significance of the identity and disappearance of the Laurentian Iroquois". *Transactions on the Royal Society of Canada*, Third Series, vol. 27, Section II, pp. 97-108. Ottawa.

1969: *The Conflict of European and Eastern Algonkian Culture 1534-1700*, 2nd, ed., University of Toronto Press, Toronto.

BEAUGRAND-CHAMPAGNE, A., 1936: "Les Anciens Iroquois du Québec". *Cahiers des Dix*, vol. 10, pp. 171-199. Montréal.

CARTIER, J., 1968: *Voyages et découvertes au Canada*, Ed. Anthropos, Paris.

CHAMPLAIN, S., 1870: *Oeuvres*, 3 vol. éd. par l'abbé C.-H. Laverdière, Université Laval, Québec.

FENTON, W.N., 1940: *Problems arising from the historic Northeastern position of the Iroquois*, Essays in Historical Anthropology of North America, Smithsonian Miscellaneous Collection, vol. 100, Washington, D.C.

GIROUARD, L., 1975: *Station 2, Pointe-aux-Buissons*, Les Cahiers du Patrimoine, Ministère des affaires culturelles, Québec.

HUNT, G.T., 1940: *The Wars of the Iroquois: a study in intertribal trade relations*, University of Wisconsin Press, Madison.

INNIS, H.A., 1964: *The Fur Trade in Canada*, 1ère édition en 1930, University of Toronto Press, Toronto.

LAFITAU, J.F., 1724: *Moeurs des Sauvages d'Amérique*, 2 vol., Paris.

MacNEISH, R.S., 1952: *Iroquois pottery types*, National Museum of Canada, bull. 124, Ottawa.

MORGAN, L.H., 1851: *League of Ho-dé-no-sau-nee or Iroquois*, Rochester, N.Y.

PENDERGAST, J.F., 1966a: *The Berry site*, National Museum of Canada, bull. no. 206, pp. 26-53. Ottawa.

1966b: *Three prehistoric Iroquois components in the Eastern Ontario*, National Museum of Canada, bull. no. 208 Ottawa.

1968a: *An in situ hypothesis for an Iroquoian group in the Upper St. Lawrence River Valley*, Paper given at the July 1968 Iroquois Conference, Rensselaerville, N.Y.

1968b: *The Summerstown Station*, Anthropological Papers, National Museum of Canada, no. 18, Ottawa.

PENDERGAST, J.F. and B.G. TRIGGER, 1972: *Cartier's Hochelaga and the Dawson site*, McGill Queens University Press, Montreal-London.

SAGARD-THEODAT, G., 1632: *Le Grand voyage du pays des Hurons*, Denys Moreau, Paris.

1636: *Histoire du Canada et voyages*, Claude Sonnius.

THWAITES, R.G., 1898-1901: *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Burrows Brothers Company, Cleveland, Ohio.

TRIGGER, B.G., 1976: *The Children of Aataentsic: A History of the Huron people to 1660*, 2 vol., McGill-Queen's University Press, Montreal and London.

TRUDEAU, H., 1972: *Analyse de la poterie de Lanoraie (collection du Musée National)*, Thèse de maîtrise au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal, Manus.

La Gaspésie

BARRE, G., 1975: *Cap-Chat (DgDq-1), un site du Sylvicole moyen en Gaspésie*, Cahiers du Patrimoine No 1, 63 p., Direction générale du Patrimoine, Ministère des Affaires Culturelles, Québec.

BENMOUYAL, J., 1976: Archaeological Research in the Gaspé Peninsula, preliminary report, in *Current Research Reports*, no. 3, Simon Fraser University, 18 p.

1977: Recherches archéologiques en Gaspésie, in *Activités archéologiques 1976*, Barré, G. et Kirjean, C., édés., Dossier 31, Direction générale du Patrimoine, Ministère des Affaires Culturelles, Québec.

LEE, T.E., 1969: Some remarkable sites in Gaspé, *Anthropological Journal of Canada*, Vol. 7, no. 2, p. 28-30.

MACDONALD, G.F., 1968: *Debert: a Palaeo-Indian Site in Central Nova Scotia*, Anthropologic-

al Papers, no. 16, National Museum of Canada, Ottawa, 207 p.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE DU QUÉBEC, 1970: *Activités de la S.A.P.Q. 1969: Pointe-aux-Buissons, La Martre, Mandeville*, 156 p., Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.

Le Bas St-Laurent

BINFORD, Lewis R., 1972: "Mortuary Practices: their study and their potential". IN: *An Archaeological Perspective*, Seminar Press, New York, pp. 208-243.

CARIGNAN, Paul, 1975: "The Beaches: a multi-component habitation site in Bonavista Bay". Commission Archéologique du Canada, Collection Mercure, no. 39, Musée National de l'Homme, Ottawa, 225 p.

DINCAUZE, Dena F., 1968: "Cremation Cemeteries in Eastern Massachusetts". *Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology*, vol. 59, no. 1, Harvard University, Cambridge, 103 p.

DUMAIS, Pierre, 1977: Reconnaissances Archéologiques, Bas St-Laurent et Gaspésie, été 1976, in Barré G. et Kirjan C., éds, *Activités Archéologiques 1976*, Dossier 31, Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du Patrimoine, Québec.

HOFFMAN, Bernard G., 1961: "Cabot to Cartier; Sources for an Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550". University of Toronto Press, Toronto, 287 p.

MARTIJN, Charles A., 1969: "Ile-aux-Basques and the Prehistoric Iroquois Occupation of Southern Quebec". *Cahiers d'Archéologie Québécoise*, mars 1969, pp. 53-114, Centre des Etudes Universitaires de Trois-Rivières, Trois-Rivières.

MARTIN, Paul-Louis et al., 1977: "Rivière-du-Loup et son Portage". Editeur officiel du Québec, 182 p.

SANGER, David, 1973a: "Cow Point: an Archaic Cemetery in New Brunswick". Commission Archéologique du Canada, Collection Mercure, no. 12, Musée National de l'Homme, Ottawa, 214 p.

TUCK, James A., 1970: "An Archaic Cemetery

in Newfoundland". *Scientific American*, vol. 222, no. 6, pp. 112-21.

La côte nord du Saint-Laurent

BELANGER, René, 1971: *Les Basques dans l'estuaire du St-Laurent, 1535-1635*. Les Presses de l'Université du Québec, Montréal. 162 pages.

CHEVRIER, Daniel, 1977: *La préhistoire de la région de la Moisie*. Collection Cahiers du Patrimoine, 5. Ministère des Affaires culturelles, Québec. 376 pages.

FITZHUGH, William, 1972: Environmental Archaeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador. *Smithsonian Contribution to Anthropology*, 16.

DUBOIS, Jean-Marie, 1977: La déglaciation de la Côte-Nord du Saint-Laurent: analyse sommaire. *Géographie Physique et Quaternaire*, 31 (3-4): 229-246.

LEACOCK, Eleanor, 1954: The Montagnais Hunting Territory and the Fur Trade. *Memoir of the American Anthropological Association*, 78. (*American Anthropologist*, vol. 56, no. 5, part 2).

TUCK, James A. 1976: *Newfoundland and Labrador Prehistory*. Archaeological Survey of Canada, National Museum of Man, Ottawa. 127 pages.

La Forêt Boréale

BAULU, Ann 1975: *Archéologie du lac des Commissaires*, Thèse de maîtrise, 176 p., Département d'Anthropologie, Université de Montréal.

LALIBERTE, Marcel, 1976: *Baie James-Archéologie-Bilan, 1972-1976*, Dossier No. 22, 88p. Direction générale du Patrimoine, Ministère des Affaires culturelles, Québec.

LEE, Thomas, 1965: *Archaeological Investigations at Lake Abitibi, 1964*, Travaux divers No. 10, 58p., Centre d'Etudes Nordiques, Université Laval, Québec.

MARTIJN, Charles et Edward Rogers, 1969: *Mistassini-Albanel: Contributions to the Prehistory of Quebec*, Travaux divers no. 25, 439 p., Centre d'Etudes Nordiques, Université Laval, Québec.

RIDLEY, Frank, 1966: *Archaeology of Lake Abitibi, Ontario-Québec*, Anthropological Journal of Canada, Vol. 4, No. 2, pp. 2-50, Ottawa.

ROGERS, E.S. et ROGERS, M.H., 1948: *Archaeological Reconnaissance of Lakes Mistassini and Albanel*, Province of Québec, 1947, *American Antiquity*, 14 (2): 81-90.

1950: *Archaeological Investigations in the Region about Lakes Mistassini and Albanel*, Province of Québec, 1948, *American Antiquity*, 15 (4): 322-337.

ROGERS, E.S. et BRADLEY, R.A., 1953: *An Archaeological Reconnaissance in South-Central Québec*, 1950, *American Antiquity*, 19 (2): 138-144.

WRIGHT, James, 1968: *The Boreal Forest, in C.S. Beals, ed., Science, History and Hudson Bay*, vol. I, Ottawa.

1972: *The Shield Archaic*, Publications d'archéologie No. 3, 157 p., Musée national de l'Homme, Ottawa.

Le Nouveau-Québec et le Labrador

BARRE, G., 1970: *Reconnaissance archéologique dans la région de la baie de Wakeham (Nouveau-Québec)*, Publication No 1, 107 p., Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.

DEKIN, A., 1972: Climate change and cultural change: a correlative study from Eastern Arctic Prehistory, *Polar Notes*, no. XII, p. 11-31.

FITZHUGH, W., ed., 1974: *Prehistoric Maritime Adaptations of the Circumpolar Zone*, 405 p., Proceedings of the Ninth International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences, Mouton Publishers, The Hague.

GIDDINGS, J.L., 1973: *10 000 ans d'Histoire arctique*, Traduction de Liliane Princet, Préface de Jean Malaurie, Collection Civilisation du Nord, Fayard, Paris, 496 p.

HARP, E., 1975: A late Dorset copper amulet from southeastern Hudson Bay, *Folk*. Vol. 16-17, p. 33-44.

HARTWEG, R. et Plumet, P., 1974: *Archéologie du Nouveau-Québec: Sépultures et squelettes de l'Ungava*, Paléo-Québec, No 3, 338 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

LEE, T., 1968: *Archaeological discoveries. Payne Bay region, Ungava 1966*, Travaux Divers No. 20, 170 p., Centre d'Etudes Nordiques, Université Laval, Québec.

1974: *Archaeological Investigations of a Longhouse Ruin. Pamiok Island, Ungava Bay 1972*, Paléo-Québec, No. 2, 150 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

MALAURIE, J., 1965: *Les derniers rois de Thulé*, UGE, Collection 10 x 18, 508 p. Paris.

MALAURIE, J. et ROUSSEAU, J., 1964: *Le Nouveau-Québec - Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Bibliothèque Arctique & Antarctique II, Mouton, Paris.

MAXWELL, M., ed., 1976: *Eastern Arctic Prehistory: Paleoeskimo Problems*, Memoirs No. 31, 170 p., Society for American Archaeology.

MCGHEE, R., 1974, The peopling of Arctic North America, in *Arctic and Alpine Environments*, J. Ives et R. Barry (ed.), p. 831-855, Methuen, London.

1976: Differential artistic productivity in the Eskimo cultural tradition, in *Current Anthropology*, Vol. 17, no. 2, p. 203-220.

PIERARD, J., 1975: *Archéologie du Nouveau-Québec: Etude de matériel ostéologique provenant des sites Ung. 11 et Dia. 1*, Paléo-Québec, No. 6, 99 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

PLUMET, P., 1969: *Archéologie de l'Ungava: le problème des maisons longues à deux hémicycles et séparations intérieures*, Contribution No. 7, 68 p., Centre d'Etudes Arctiques et Finno-Scandinaves, Sorbonne, Paris.

1976a: Les Vikings en Amérique, la fin d'un mythe?, in *Les Vikings et leur civilisation: Problèmes actuels*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Bibliothèque Arctique & Antarctique 5, Mouton, Paris, p. 61-88.

1976b: *Archéologie du Nouveau-Québec: Habitats Paléo-Eskimaux à Poste-de-la-Baleine*, Paléo-Québec, No. 7, 227 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

TAYLOR, W.E., 1964, *La Préhistoire de la péninsule du Labrador*, Etudes Anthropologiques, No. 7, 33 p., Musée National du Canada, Ottawa.

1968: *The Arnapiik and Tyara sites: An archaeological study of Dorset Culture Origins*. Memoirs No. 22, 129 p., Society for American Archaeology.

Le Nord-est de la péninsule Québec-Labrador

CONRAD, Geoffrey, 1972: Les ressources archéologiques du Lac de la Hutte Sauvage, au Nouveau-Québec. *Recherches Amérindiennes au Québec* 2(2): 52-67.

DADSWELL, Michael, 1974: Distribution, ecology and postglacial dispersal of certain crustaceans and fishes in eastern North America. Publications de Zoologie no. 11, Musée National du Canada, Ottawa.

FITZHUGH, William, 1972: Environmental archeology and cultural systems in Hamilton Inlet, Labrador. *Smithsonian Contribution to Anthropology* no. 16.

1975a: A maritime archaic sequence from Hamilton Inlet, Labrador. *Arctic Anthropology* 12(2): 117-138.

1975b: Preliminary culture history of Nain, Labrador: Smithsonian fieldwork, 1975. *Journal of Field Archaeology* 3: 123-142.

1977: Population movement and culture change on the central Labrador Coast. *Annals of the New York Academy of Sciences* 288: 481-497.

HAMELIN, Louis-Edmond, 1973: Le Mushuau Nipi à l'âge du caribou (Nouveau-Québec). *Nordicana* no. 36, Centre d'études nordiques, Université Laval, Québec.

HENRIKSEN, Georg, 1973: Hunters in the Barrens. The Naskapi on the edge of the white man's world. *Newfoundland Social and Economic Studies* no. 12, Memorial University of Newfoundland, St-John's, Newfoundland.

IVES, Jack, 1960: The deglaciation of Labrador-Ungava: an outline. *Cahiers de Géographie de Québec* 8: 123-134.

1976: Harvey Nichols et Susan Short, Glacial history and paleoecology of northeastern Nouveau-Québec and northern Labrador. *Arctic* 29(1): 48-52.

JORDAN, Richard, 1975: Pollen diagrams from Hamilton Inlet, central Labrador, and their environmental implications for the northern maritime archaic. *Arctic Anthropology* 12(2): 92-116.

MCANDREWS, John et Gilles SAMSON, 1977: Analyse pollinique et implications archéologiques

et géomorphologiques, Lac de la Hutte Sauvage (Mushuau Nipi), Nouveau-Québec. *Géographie Physique et Quaternaire* 31 (1-2): 177-183.

NAGLE, Christopher, 1978: Indian occupations of the Intermediate period on the central Labrador Coast: a preliminary synthesis. *Arctic Anthropology* (à paraître).

POWER, Geoffrey, 1975: Distribution post-glaciaire des poissons dans la péninsule Québec-Labrador. In: Actes du Colloque Direction Nord, pp. 107-117, Centre d'études nordiques, Université Laval, Québec.

ROUSSEAU, Jacques, 1964: Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador. In: Le Nouveau-Québec. Contribution à l'Étude de l'Occupation Humaine, pp. 29-94, Jean Malaurie et Jacques Rousseau (éds), Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sorbonne, Sciences Economiques et Sociales, Bibliothèque Arctique et Antarctique-2, Mouton & Co, Paris.

SAMSON, Gilles, 1976: Ethno-history and archaeology of the Mushuau Innuts. Papers of the Seventh Algonquian Conference, 1975, W. Cowan (ed.), pp. 39-61, Université Carleton, Ottawa.

1977: Le projet Mushuau Nipi (1973-77): historique, objectifs et méthodologie. In: Activités Archéologiques-1976, pp. 21-40, Ministère des Affaires Culturelles, Direction Générale du Patrimoine, Québec.

SAMSON, Gilles, 1978a: Preliminary culture sequence and paleo-environmental reconstruction of the Indian House Lake region, Nouveau-Québec. *Arctic Anthropology* (à paraître).

1978b: Ethno-histoire des Mushuau Innut (1903-1910) d'après les ouvrages de M. Hubbard (1908) et W. Cabot (1912 et 1920). *Recherches Amérindiennes au Québec* (à paraître).

TAYLOR, Garth, 1974: Labrador Eskimo settlements of the early contact period. *Publications d'Ethnologie* no. 9, Musée National de l'Homme, Ottawa.

TUCK, James, 1975a: Prehistory of Saglek Bay, Labrador: archaic and palaeo-Eskimo occupations. *Collection Mercure* no. 32, Commission Archéologique du Canada, Musée National de l'Homme, Ottawa.

1975b: The northeastern maritime continuum: 8,000 years of cultural development in the far northeast. *Arctic Anthropology* 12(2): 139-147.

1976: Newfoundland and Labrador prehistory. Musée National de l'Homme, Commission Archéologique du Canada, Ottawa.

1975: et Robert McGhee, An archaic sequence from the Strait of Belle Isle, Labrador. Collection Mercure no. 34, Commission Archéologique du Canada, Musée National de l'Homme, Ottawa.